

JEAN EVEN

LE ROI DE L'INDE

Roman

*Que serait aujourd'hui l'Occident si la tentative d'union entre
le monde méditerranéen et l'Inde avait réussi de façon durable ?
Le Christianisme, l'Islam, auraient-ils existé ?*

Claude LEVI-STRAUSS

« Tristes Tropiques »

PREFACE

Il y avait plus d'un siècle qu'Alexandre était mort, au retour de l'expédition qui lui avait permis de conquérir l'immense Empire perse. Mais il n'avait pas eu le temps de préparer sa succession : ses héritiers n'avaient pas tardé à entrer en conflit et, après des péripéties confuses, l'empire avait éclaté en trois ensembles : l'un en Europe, l'autre en Egypte, le troisième, enfin, en Asie, de loin le plus étendu puisqu'il allait de la Méditerranée à la vallée de l'Indus et des confins de la Sibérie au Golfe persique. C'est cet ensemble qu'on désigne sous le nom d'"Empire séleucide", dont les souverains avaient fait d'Antioche leur capitale. Le territoire de ces Séleucides couvrait une douzaine de pays actuels : Turquie, Syrie, Liban, Israël, Palestine, Jordanie, Iran, Irak, Afghanistan, Ouzbékistan, Pakistan... Cet énorme ensemble était trop vaste et trop disparate pour durer, et il s'était disloqué par pans entiers, malgré les efforts obstinés de ses souverains pour reconstituer leur domaine primitif.

La Perse avait été la première à s'en détacher : vers le milieu du 3^e siècle avant notre ère, la tribu iranienne des Parthes lui avait rendu son indépendance, isolant ainsi les provinces orientales qui, à leur tour, s'étaient proclamées autonomes. C'est ainsi que la satrapie de Bactriane, pays correspondant au nord de l'Afghanistan actuel, était devenu un royaume grec. Ses souverains entreprirent de vastes expéditions et conquêtes qui les conduisirent jusqu'en Sibérie, jusqu'au Turkestan chinois, et jusqu'en Inde orientale : Alexandre le Grand lui-même n'était pas allé aussi loin.

Ainsi commença pour ces Grecs du bout du monde. Grecs authentiques même si la plupart d'entre eux n'avaient jamais vu la Grèce, une fabuleuse épopée dont l'épisode principal eut l'Inde pour cadre et pour héros Démétrios, Apollodote et surtout Ménandre. Mais hélas, si Achille avait eu Homère pour assurer sa gloire posthume, si Alexandre eut des historiens pour raconter son expédition et même des romanciers pour embellir sa légende, Ménandre, lui, n'eut personne. C'est à peine si les Grecs surent que l'un d'entre eux avait régné sur les bords du Gange. Strabon y fait une allusion sans trop y croire, Plutarque le mentionne au détour d'une phrase sans paraître bien savoir de qui il s'agit, et Justin se contente de citer son nom, de même que ceux d'Apollodote et de Démétrios. Il a dû y avoir des auteurs qui ont raconté l'histoire de ces rois "indo-grecs"; on connaît même le nom de l'un d'entre eux, mais de leurs oeuvres rien n'a survécu. Ce sont les Indiens, et plus précisément les Bouddhistes de l'Inde, qui ont fait entrer Ménandre dans la légende : Le Milindapanha ou « Entretiens de Milinda », c'est-à-dire de Ménandre, avec le bonze Nagaséna, font partie des écritures sacrées du Bouddhisme dans plusieurs pays d'Asie. Il existe même de ce livre une antique version en chinois. Mais ces entretiens sont probablement fictifs. Nagaséna ne semble pas avoir été un personnage historique. Et ce que nous apprend ce dialogue sur Ménandre est léger et peu sûr.

En somme, à part quelques allusions glanées ça et là chez des auteurs grecs et latins, ce que nous savons sur Ménandre se ramène à presque rien : on doit tenter de reconstituer son histoire à partir d'une vague inscription, à peine déchiffrable, dans une grotte de l'Orissa, d'une autre, un peu plus claire, sur un reliquaire bouddhique, de quelques lignes, difficiles à interpréter, dans un vieux grimoire hindou, de deux ou trois passages dans une comédie de Kalidasa, de

quelques exemples grammaticaux de Patanjali, et naturellement, comme pour les autres souverains indo-grecs, d'une collection de monnaies qui portent son nom et sont frappées de ses emblèmes, comme celle que Claude Lévi-Strauss assure avoir trouvée dans les ruines de Taxila, au nord du Pakistan. C'est tout et c'est bien peu...

On aura compris pourquoi le mot "roman" figure sous le titre de ce livre, bien que son héros ne soit pas un personnage de fiction et que les très grandes lignes de son histoire, qui servent de trame au récit, aient des chances d'être historiques. On a de bonnes raisons de penser que Ménandre s'est réellement emparé de Pataliputra, la capitale de l'Inde antique, qu'il s'y est maintenu quelque temps, qu'il a dû s'en retirer lors de l'intrusion d'Eucratidès dans la Bactriane, et qu'il est alors devenu le souverain d'un royaume aux dimensions réduites, dont Sagala fut la capitale. C'est à peu près tout ce que l'on peut considérer comme relativement sûr. C'est suffisant pour que cette aventure apparaisse pour ce qu'elle fut : prodigieuse, bien digne d'être connue, donc racontée. Mais elle ne peut guère être racontée par un historien pour qui l'épopée des rois indo-grecs n'est qu'une suite de points d'interrogation. Seul, le romancier peut, par l'imagination, tenter de combler les innombrables lacunes de cet épisode de l'histoire : des indices non négligeables permettent de le faire d'une manière qui ne trahisse pas trop les faits, ou du moins ce qu'on peut en deviner. Tout le reste est habillage romanesque et, là non plus, les éléments antiques, grecs ou indiens, ne manquent pas pour le faire.

Tout ce que l'on peut savoir ou conjecturer sur le sujet se trouve rassemblé dans le livre magistral de W.W. Tarn, « The Greeks in Bactria and India » (Cambridge 2^o éd. 1951), une somme indispensable qui a été ici suivie de près, sauf en de très rares occasions. On trouvera cependant quelques anachronismes : ainsi, au second siècle avant notre ère, les échanges commerciaux sur la « Route de la soie », de même que les productions de l'« art gréco-bouddhique » n'en étaient vraisemblablement encore qu'à leurs tout premiers débuts ; le récit anticipe donc quelque peu sur la suite des événements.

Ce roman raconte un épisode de la longue aventure de l'Hellénisme. Un Hellénisme certes marginal, historiquement et géographiquement, mais dont l'importance a été grande dans l'histoire de l'humanité. Sans doute aurait-elle pu être plus grande encore. Une occasion perdue, en quelque sorte...

Octobre 1999.

Première partie : **A N A B A S E**

Ch 1. Au pays des Scythes	p. 7
Ch 2. Conversation sous la tente.....	p. 12
Ch 3. D'un règne à l'autre	p. 18
Ch 4. Une promenade militaire	p. 26
Ch 5. De haute lutte	p. 36
Ch.6. Pataliputra.....	p. 45
Ch.7. La jalousie des Dieux.....	p. 54
Ch.8. Le retour de Démétrios.....	p. 60

Deuxième partie : **A P O T H E O S E**

Ch.9. Une partie de chasse.....	p. 70
Ch. 10. Anthiochos Epimane.....	p. 77
Ch. 11. Coup de tonnerre.....	p. 84
Ch. 12. Une mort lente.....	p. 89
Ch. 13. Agathocleia.....	p. 97
Ch. 14. Le Roi Chakravartin.....	p. 104
Ch. 15. Les questions de Milinda.....	p. 110
Ch. 16. Les cendres.....	p. 117

Première partie

A N A B A S E

Chapitre 1.

AU PAYS DES SCYTHES.

On était sorti des steppes et l'on avait franchi l'Iaxartès, frontière du monde civilisé, gros torrent descendu des énormes montagnes qui prolongent le Caucase et le Paropamisos et précèdent celles qui ferment l'Inde par le Nord. Le grand Alexandre lui-même ne s'était pas avancé plus loin que l'Iaxartès : il avait fondé Alexandrie l'Ultime sur les bords du fleuve, puis avait regagné la Bactriane avant de se tourner vers l'Inde. Seul, selon la tradition, Héraclès, aux temps héroïques, avait osé pénétrer sur ces terres sauvages.

Au-delà du fleuve, en effet, commençait le monde inquiétant de ces nomades Barbares qui, pour toute l'armée, n'étaient autres que des "Scythes", guerriers terrifiants qui, disait-on, boivent le sang de leurs chevaux et attachent à leurs selles les chevelures de leurs ennemis. Rien n'effrayait plus les Macédoniens et les Grecs, et même les Bactriens, que ce qu'ils savaient et se racontaient de ces nuées de cavaliers qui vous foncent dessus avec la rapidité de l'éclair, vous arrosent de flèches, puis s'évanouissent aussi vite qu'ils sont venus dans la brume aveuglante qui poudroie sur l'horizon de la steppe. C'est dans ce monde inconnu que venait de pénétrer l'armée du Roi Euthydème de Bactriane, vieillard à cheveux blancs qui, ne pouvant plus guère monter à cheval, en était réduit à accompagner l'armée debout sur un char quand les chemins le permettaient, ou dans une litière quand ils étaient impraticables. C'est son fils, le prince héritier Démétrios, qui était le véritable Chef de cette expédition.

Les soldats redoutaient les Scythes et pourtant ces Barbares, qui s'étaient avancés pour leur barrer la sortie de la plaine de la Ferghana, s'étaient dispersés dans des conditions inattendues. Soudain, le petit détachement de cavaliers qui s'avançaient en éclaireurs, avait vu toute la largeur de l'horizon, entre les falaises montagneuses, barrée par une ligne continue de Barbares. Leur chef, sûr qu'il pourrait ne faire qu'une bouchée de ces ennemis si peu nombreux et qui n'étaient même pas en ordre de bataille, sûr en outre, de sa force et de son adresse, s'était avancé au galop, puis, ôtant son casque, avait lancé un défi à quiconque oserait l'affronter en combat singulier. Sans hésiter, le chef du détachement grec, un excellent officier nommé Ménandre, très aimé de tous les soldats, avait relevé le défi. Les deux combattants avaient lancé leur monture et galopé l'un vers l'autre ventre à terre. Parvenu à vingt brasses, le Barbare avait lancé sa javeline, mais, avec un réflexe d'une promptitude stupéfiante, Ménandre l'avait esquivée en s'aplatissant sur le cou de son cheval. Il s'était alors redressé puis, parvenu à la hauteur de son adversaire, il avait brandi sa *sarisse* et la lui avait plantée dans la gorge. L'autre avait roulé à terre, blessé à mort. Les Scythes, jusque là trop confiants dans l'invincibilité de leur chef, avaient été soudain pris de panique et s'étaient enfuis. Arrivé peu après, le Roi Euthydème, entouré de ses deux fils, les princes Démétrios et Apollodote, avait immédiatement promu Ménandre au rang des *somatophylaxes* de son Conseil.

Le Roi Euthydème était un vieillard vénérable. De haute taille, il avait été dans sa jeunesse un colosse à l'encolure puissante. Aujourd'hui, son visage buriné par les ans, son air majestueux, son esprit resté d'une très grande vivacité, l'intelligence qu'il manifestait au Conseil, inspiraient le respect. Il en imposait à la fois par sa prestance et sa lucidité. Mais il était

malheureusement très affaibli physiquement, même s'il faisait des efforts héroïques pour se tenir droit et marcher sans bâton. Dans sa jeunesse, il y avait plus de 30 ans de cela, il avait été satrape de Sogdiane, au-delà de l'Oxus, sous l'autorité de Diodote II qui, parachevant le mouvement d'indépendance initié par son père, avait ceint le diadème royal à Bactres: la Bactriane était désormais un royaume souverain, échappant à l'autorité lointaine des Séleucides d'Antioche, descendants d'un des principaux *Diadoques*, comme les Grecs appelaient les successeurs d'Alexandre. Cependant, à Bactres, une sourde révolte couvait contre Diodote parmi les Macédoniens et les Grecs de son royaume : on ne lui pardonnait pas d'avoir, pour assurer l'indépendance de la Bactriane, conclu une alliance contre nature avec les Parthes, ces Barbares honnis, ennemis héréditaires des Grecs, comme leurs cousins Perses. Des bazars de Bactres jusqu'au Palais, les murmures s'amplifiaient. C'est alors que la Reine-mère, une princesse séleucide, avait décidé d'en finir avec le traître, bien qu'il fût son beau-fils, et elle avait choisi le satrape de Sogdiane comme instrument de sa vengeance : elle lui avait fait épouser une de ses filles, à charge pour lui d'éliminer Diodote. C'est ainsi qu'Euthydème était devenu Roi de Bactriane.

Cependant, si la Reine-mère avait cru mettre ainsi fin à la sécession du royaume, elle s'était lourdement trompée. Devenu Roi, Euthydème avait fait preuve du patriotisme bactrien le plus intransigeant. Son plus beau titre de gloire avait été de résister victorieusement à une attaque du Séleucide Antiochos III qui, voulant reconstituer son domaine primitif, avait assiégé Bactres pendant deux ans. Dans la ville, les plus anciens racontaient aujourd'hui encore ce siège terrible qui avait mobilisé tout le royaume autour d'Euthydème. Finalement, comprenant qu'il ne ferait pas plus rentrer les Bactriens que les Parthes dans le giron de son empire, Antiochos avait eu la sagesse de faire la paix et de se contenter d'une suzeraineté purement nominale sur le royaume rebelle. Un mariage entre une de ses filles et Démétrios, fils d'Euthydème, avait même été décidé.

Délivré de ce péril mortel, le Roi Euthydème avait entrepris de consolider, voire d'élargir son domaine par de nombreuses campagnes. Compte tenu de son âge et de son état de santé, celle qui venait d'être entreprise chez les Scythes paraissait devoir être la dernière, personne ne connaissait d'ailleurs très bien les objectifs de cette incursion dans les steppes des Nomades, si ce n'est peut-être le prince Démétrios qui commandait l'armée.

*

Maintenant, après avoir passé les derniers campements de la plaine, où l'on n'avait vu que des gosses en haillons, des vieillards misérables et quelques femmes au regard fuyant, on s'était engagé dans un défilé si profond qu'après l'éclatant soleil de la steppe, il paraissait presque obscur. Au fond coulait un gros torrent, affluent de l'Iaxartès. Un sentier commença à s'élever, dominant le précipice, et surplombé lui-même par des falaises vertigineuses. L'armée, en formation de marche, s'étirait au fond de cette gorge dont le calme surprenant inquiétait Ménandre et son fidèle lieutenant bactrien Pacoros. Ils avançaient côte à côte, à la tête de l'île d'élite de la cavalerie qui fermait la marche, poste stratégique auquel Ménandre avait été affecté le matin même par Démétrios en personne, impressionné par son exploit de la veille.

- Tu trouves cet endroit sympathique ? demanda Pacoros.
- Pas tellement, répondit Ménandre en levant les yeux vers les sommets.
- N'as-tu pas été surpris qu'on n'ait pas vu un homme valide dans les campements que nous avons traversés ? A mon avis, les Scythes sont devant, derrière, ou peut-être même au-dessus de nous.
- Et cette fois, dit Ménandre, ça ne se réglera pas par un combat singulier.

Devant eux s'avançaient les mulets et les chameaux portant les bagages, les chariots renfermant le matériel de campement, ainsi que la cohue des valets d'armée chargés des sacs contenant les effets personnels des combattants. Plus loin, on distinguait le carré massif de la garde, corps d'élite composé de lourds *hétaires*, mais aussi d'*hypaspistes* légers et très mobiles, entourant la litière royale. Devant, enfin, s'étirait l'interminable colonne des fantassins, ralentie par le sentier sinueux, étroit et escarpé, menant à un col, sorte de haute trouée qu'on apercevait là-haut, entre les deux pentes pelées de la montagne. A leur tête se trouvaient Démétrios et Apollodote, son frère cadet, dont le prince héritier appréciait les très grandes qualités militaires. Tous ces fantassins, Bactriens ou Sogdiens en majorité, mais aussi mercenaires recrutés dans toute l'Asie, étaient équipés d'un bouclier léger et d'une courte lance. Seuls ou presque, leurs chefs, chiliarques ou lochages, portaient la *causia*, ce feutre plat macédonien qu'avaient autrefois rendu célèbre jusqu'en Inde les compagnons d'Alexandre.

Soudain une clameur, très assourdie par la distance, se fit entendre au sommet du col. Une masse confuse d'où émergeaient des armes, apparut entre les deux versants de la montagne et l'on put apercevoir des blocs, qui paraissaient énormes, et qui dévalaient la pente, menaçant d'écraser la tête de la colonne.

- Ça y est, dit Ménandre, les voilà !

- Attention !, cria Pacoros.

Au même instant, Ménandre entendit le sifflement d'une flèche qui lui effleura l'oreille. Une clameur s'éleva derrière eux. Un des cavaliers s'écroula : la pierre d'une fronde venait de l'atteindre entre les deux yeux. L'arrière-garde à son tour était attaquée; l'ennemi avait bien coordonné ses actions. Les Scythes étaient pour la plupart armés d'arcs et de frondes : ils s'étaient postés sur les pentes abruptes de la montagne d'où leurs projectiles pleuvaient sur les cavaliers grecs. Mais Ménandre se rendit vite compte qu'ils étaient peu nombreux. Ce n'était qu'une embuscade : le gros de la troupe devait se trouver au sommet du col. Il donna des ordres brefs et précis pour organiser la contre-attaque, désignant à chacun son adversaire et lui indiquant la manoeuvre à effectuer.

- Ne les tuez pas tous, cria-t-il, j'en veux quelques-uns vivants !

Le combat fut rude. Outre celui qui avait été tué par une fronde sous les yeux de Ménandre, avant le début de l'engagement, l'arrière-garde eut quatre tués : ce seraient donc en tout cinq cadavres qu'il faudrait évacuer en vue du rituel funèbre. Les Scythes, eux, furent tous mis hors de combat, à l'exception de deux pauvres bougres, à l'air farouche, hirsutes et dépenaillés, qu'un Sogdien nommé Cardash amena à Ménandre, les mains liées derrière le dos. Il les menaçait de la pointe de son épée posée sur leur nuque mais les deux Scythes s'agitaient en bredouillant des mots incompréhensibles qui devaient être des injures. Cardash, qui comprenait le dialecte de ces montagnards d'ailleurs apparenté au Sogdien, mais aussi au Bactrien et au Parthe, répondait en hurlant des menaces. Il parlait couramment le Bactrien, comme Pacoros : il put donc servir d'interprète. Les deux Scythes furent jetés à terre, le dos contre la falaise : ils étaient côte à côte et fixaient Ménandre avec, dans le regard, une haine indicible. Ménandre dit en grec à Pacoros :

- Dis-lui de demander à celui-ci, oui, celui de gauche, s'il existe un itinéraire de contournement qui conduirait de l'autre côté du col par la montagne.

Pacoros traduisit la question que Cardash posa au Scythe. Celui-ci répondit par un mot qui devait être une insulte et cracha par terre. Mais Pacoros avait parfaitement compris où Ménandre voulait en venir. Il dégaina son épée et en plaça la pointe sur la gorge du Scythe en disant au Sogdien :

- Repose-lui la question et dis-lui bien que, s'il ne répond pas clairement par oui ou par non, il est mort.

Toute l'arrière-garde était maintenant rassemblée en demi-cercle autour d'eux et regardait la scène sans un mot. Cardash traduisit les phrases de Pacoros. Le second Scythe dit quelques mots

au premier mais celui-ci, soit qu'il ne crût pas à la menace soit qu'il se moquât vraiment de la mort, cria un mot qui, selon le Sogdien, voulait dire : "Ordures !" L'épée de Pacoros s'enfonça dans son cou d'où jaillit un flot de sang. Ses yeux se révoltèrent puis restèrent fixes, grands ouverts. Son compagnon le regardait terrorisé; des gouttes de sueur perlaient à son front. Panoros retira son épée sanglante de la gorge du mort qui s'affaissa sur le côté, et il en posa la pointe sur le cou de l'autre :

- A nous deux, maintenant, dit-il. Tu as vu ton copain ? Veux-tu subir le même sort que lui, ou veux-tu répondre, toi ?

Cardash traduisait. Le pauvre diable, les yeux hagards, balbutia quelques mots. Pacoros appuya légèrement sur l'épée, juste assez pour faire couler un mince filet de sang. L'autre, épouvanté, tentait de reculer la tête qui butait sur la paroi rocheuse. Alors il parla, assez longuement.

- Il y a, traduisit Cardash, un itinéraire par la montagne, mais il part du bas de la vallée, à l'entrée du défilé. Il faudrait donc faire demi-tour et redescendre. De plus, il paraît que cet itinéraire est extrêmement difficile avec des passages très abrupts. Il dit qu'il est impossible d'y passer à cheval.

Pacoros dit cela en grec à Ménandre.

- Je m'en doute bien, dit-il. Tu vas lui dire qu'il devra nous conduire par ce chemin cette nuit. Si nous ne sommes pas au col demain matin, il est mort. Compris ? Egorgé, comme l'autre. Traduis.

Cardash fit la traduction pour le Scythe.

- Toi, Pacoros, continua Ménandre, tu vas prendre le commandement de l'arrière-garde. Moi, j'ai besoin d'une *loche* de volontaires pour opérer la manoeuvre de contournement pendant la nuit. Tu t'en occupes. Tu les recrutes partout où tu pourras les trouver. Il faut seulement que ce soient des hommes solides et déterminés. S'il le faut, tu enverras certains des nôtres pour tenir la place des manquants. Exécution ! Pendant ce temps...

Il avisa un jeune homme à l'air énergique, un officier nommé Clinias, Grec de la Commagène qu'il connaissait et appréciait, et le prit à part :

- Tu vas remonter la colonne, lui dit-il, et tu vas aller trouver Démétrios. Oui, le prince... Tu lui diras de ma part de ne pas chercher à forcer le passage. Qu'il veille seulement à protéger nos hommes. Il va falloir passer la nuit ici. Moi, j'ai un guide Scythe. Je vais passer par la montagne. Demain matin, les Barbares du col seront attaqués sur leurs arrières et alors l'armée pourra reprendre sa marche en avant. et Démétrios pourra faire sa jonction avec moi là-haut. Tu as bien compris ? Répète.

Clinias répéta plusieurs fois le message puis monta à cheval et attaqua le chemin abrupt en remontant toute la colonne. Quelque temps plus tard, Pacoros présenta à Ménandre la grosse centaine de volontaires qu'il avait recrutés. Ménandre les divisa en quatre sections et mit un homme à la tête de chacune d'elles. Puis il fit amener le guide Scythe qui avait toujours les mains liées derrière le dos et il dit à Cardash qu'il l'accompagnerait et le surveillerait pendant toute la nuit afin de servir d'interprète tout au long de la manoeuvre. Alors la petite colonne amorça la descente vers le bas du défilé.

Le lendemain matin, un brouillard épais envahissait la gorge où l'armée avait passé la nuit. On n'y voyait pas à dix brasses. Démétrios regardait désespérément dans la direction du col qu'on ne distinguait plus. Les Scythes rappelaient seulement leur existence par des hurlements intermittents. De temps à autre aussi, une énorme roche à la trajectoire imprévisible dévalait la pente en bondissant. Ces blocs étaient d'autant plus redoutables qu'en raison du brouillard, on ne les apercevait qu'au dernier moment. Au cours de la nuit, plusieurs hommes, en tête de la colonne, avaient été écrasés ou horriblement blessés.

L'armée commençait à murmurer. Que faisait-on là ? Qu'attendait-on ? Combien de temps allait-on rester ainsi à se faire écraser comme des mouches. Démétrios savait que les soldats étaient mécontents et que, de plus, la faim se faisait sentir. Mais que faire ? On n'était pas prêt d'arriver dans des lieux où l'on pourrait festoyer et s'enivrer. Tenter de prendre le col d'assaut ? Dans ce brouillard, c'était aller au-devant non seulement d'un échec assuré, mais d'un inutile carnage. Le seul espoir, c'était Ménandre. Il dit à Apollodote :

- Si la manoeuvre de Ménandre ne réussit pas, je me demande bien ce que nous allons pouvoir faire.

- Il ne restera plus, répondit son frère, qu'à tenter de passer en force, mais...

- Oui, dit Démétrios, comme tu dis : mais...

Le soleil levant finit par percer à travers les nuages qui semblaient se déchirer les uns après les autres comme des voiles. Quelques coins de ciel bleu apparurent. Tout à coup, le col se montra, au sommet du sentier presque à pic. Il était toujours barré par les guerriers Scythes. C'est à ce moment que l'événement si impatientement attendu par le Prince se produisit : on entendit des sonneries de trompettes répercutées par la montagne, suivies d'une immense clameur. Les Scythes, attaqués par surprise sur leurs arrières, s'enfuirent en tous sens. Quelques-uns dévalèrent même la pente et vinrent s'embrocher sur les *sarisses* des hommes de l'avant-garde. Une énorme explosion de joie souleva l'armée. La veille au soir, en redescendant vers l'arrière après avoir accompli sa mission, Clinias avait dit en passant à quelques *lochages* ce qui se préparait et la rumeur avait circulé parmi les soldats. Mais on n'y croyait plus. Soudain, le miracle avait lieu : le nom de Ménandre fut acclamé. Démétrios ordonna de reprendre la marche en avant et les hommes de l'avant-garde s'élancèrent sur le sentier abrupt. Toute l'armée suivit dans un élan irrésistible. Au sommet, ils trouvèrent les volontaires de Ménandre qui achevaient les quelques Barbares qui n'avaient pas réussi à fuir à temps. Une quantité de blocs, tout prêts à être poussés dans la descente, étaient encore entassés au bord du chemin. Dans l'ensemble, les Scythes avaient eu assez peu de morts : la majorité, pris par surprise, avaient abandonné le col sans combattre. Démétrios et Apollodote tombèrent dans les bras de Ménandre :

- Il était grand temps que tu arrives, dit le Prince héritier. Les hommes s'impatientaient.

Ménandre eut l'impression que cette remarque était un reproche et en ressentit un peu d'humeur.

- J'ai fait aussi vite que possible, dit-il, mais crois-moi : ça n'a pas été une promenade. Le sentier est difficile et puis... nous n'y étions pas seuls. Je ne sais comment ils avaient été prévenus, mais deux ou trois fois nous sommes tombés sur des Scythes qui nous attendaient autour de grands feux. J'ai perdu onze hommes au cours de la nuit, qui s'ajoutent aux cinq qui ont été tués hier soir, quand l'arrière-garde est tombée en embuscade.

Il regardait ses volontaires qui déposaient côte à côte à terre les cadavres étendus sur des civières de fortune. Démétrios récita :

*Avec ardeur les Grecs emportent le cadavre.
Autour d'eux se déchaîne un farouche combat...*

Ménandre enchaîna :

*Eux pourtant vont, tels des mulets fiers et puissants
Traînant à travers monts sur un sentier rocheux...*

- Je vois que tu connais aussi Homère, dit Démétrios en l'interrompant.
- Ne suis-je pas Grec ? répondit Ménandre.

L'armée amorça la descente du col. En passant devant les deux Princes et le Chef de l'arrière-garde, les soldats les acclamaient. Au fond de la gorge, la vallée s'élargissait en un petit plateau parsemé de troupeaux et de tentes. On allait enfin pouvoir dresser le camp et s'approvisionner.

Chapitre 2

CONVERSATION SOUS LA TENTE

Le soir de ce même jour, sous la tente de Démétrios, des lampes brûlaient au sommet de hauts et fins candélabres, éclairant les tapis multicolores qui couvraient le sol. Au milieu, des braises luisaient dans un large réchaud de bronze bas sur pieds. On respirait un léger parfum de myrrhe. Le prince et son frère Apollodote étaient assis sur des cathèdres à hauts dossiers, grignotant des olives et des dattes. Derrière eux, des aides de camp se tenaient debout, tentant de devancer le moindre souhait qu'ils pourraient manifester. Non loin d'eux, trois lits de parade étaient disposés en étoile autour d'une table ronde au plateau d'ébène incrusté d'ivoire. Bientôt, en face d'eux, l'un des gardes en faction à l'extérieur introduisit un convive : Ménandre parut.

Lui, si à l'aise à cheval et au milieu des hommes de guerre, parut presque intimidé par le riche décor qu'il découvrait et cette timidité contrastait avec l'énergie dont était empreint son regard. Physiquement, il était différent des deux princes : Ménandre était un bel homme solide mais svelte et il avait la démarche souple d'un félin. Démétrios et Apollodote étaient plus carrés. A peine moins hauts de taille que leur père, le roi Euthydème, ils en avaient la forte charpente et l'encolure puissante. Démétrios avait une quarantaine d'années, Apollodote et Ménandre une dizaine de moins.

- Approche-toi, Ménandre ! cria Démétrios. Nous t'attendions.

Ménandre marcha sur les tapis épais et, parvenu à quelques pas des deux princes, il se prosterna.

- Sois le bienvenu, dit le fils d'Euthydème. Nous allons festoyer, ce soir. Et j'ai voulu que tu sois des nôtres, Ménandre. Tu l'as bien mérité. Tu es un des meilleurs officiers de notre armée.

Démétrios n'ajouta pas qu'il nourrissait de grands desseins pour le moment, probablement proche, compte tenu de l'âge et de la santé de son père, où il serait le maître du royaume

de Bactriane et qu'alors il réservait à Ménandre, ainsi qu'à Apollodote, des rôles majeurs dans l'armée dont il serait enfin le seul chef. C'était la raison essentielle de l'invitation qu'il leur avait adressée ce soir. Il se leva brusquement :

- Allons, à table ! cria-t-il.

Il désigna leurs places à Ménandre et Apollodote et tous trois s'installèrent après s'être ceint la tête de couronnes de fleurs pour respecter le rituel. La table fut vite couverte de mets. Démétrios tendit la main, pour se servir, vers les saucisses et les fines galettes de pain pliées en quatre à la mode de Bactriane, et le dîner commença. Ce fut Apollodote qui parla le premier : peut-être sa question faisait-elle suite à la conversation qu'il avait eue avec son frère avant l'arrivée de leur invité :

- D'où es-tu, Ménandre ? demanda-t-il. Je veux dire : de quelle ville es-tu originaire ?

- De Kalasi, répondit Ménandre.

- Kalasi... Kalasi..., fit Apollodote en fronçant les sourcils, comme s'il cherchait à retrouver dans sa mémoire la localisation de cette bourgade dont, en fait, il entendait prononcer le nom pour la première fois.

- C'est une colonie militaire proche d' Alexandria-Kapisa ou, si tu préfères, d'Alexandrie du Caucase.

- Ah, intervint Démétrios, tu es donc des Paropamisades ?

- C'est bien cela, répondit Ménandre.

- En somme, tu es un peu Indien...

Ménandre tourna vers le Prince un regard presque offusqué :

- Je suis Grec ! dit-il.

Démétrios sourit.

- Certes, admit-il, nous le sommes tous. Mais, tous réunis, cela ne fait guère qu'un îlot dans un océan de Barbares, n'est-ce pas ? Et surtout dans les Paropamisades.

- C'est vrai...

- Et puis cette province des Paropamisades, dont tu es originaire, elle nous appartient bien sûr, depuis l'expédition d'Alexandre qui a, du reste, fondé sa capitale. Mais enfin, elle nous a souvent été disputée par le Roi de l'Inde, qui l'a même possédée par intermittence jusqu'à ce que mon père la replace sous notre autorité.

- Un roi de l'Inde, dit Ménandre, y a d'ailleurs fait graver de nombreuses inscriptions à la fois dans la langue de son pays et dans la nôtre, pour faire connaître ses préceptes moraux.

- Je le sais, approuva Démétrios. Et puis enfin, cette province se trouve de l'autre côté du mont Paropamisos, sur le versant tourné vers l'Inde... C'est cela que je voulais dire, sans contester tes origines grecques, tu le penses bien !

Apollodote reprit la parole. Il suivait son idée :

- Voyons... Kalasi, dis-tu, est une colonie militaire. Tu es donc fils de soldat ?

- Mon père était un *clérouque*, répondit Ménandre, à la fois soldat et propriétaire terrien. Sa terre était en quelque sorte sa solde.

- Ce type d'homme est notre fierté, dit le prince-héritier.

- ... et le fondement sur lequel repose toute notre présence en Asie, ajouta son frère.

- Ton père appartenait-il à la première génération de *clérouques* à Kalasi, ou était-il lui-même fils de *clérouque* ? demanda Démétrios.

- Il appartenait à la première génération. Il était venu de l'ouest, de Cappadoce, exactement, à la fin du règne de Diodote le jeune, et il s'est installé dans les Paropamisades après la reconquête de la province.

Les serviteurs avaient apporté un cuissot de chevreuil dans lequel le trancheur avait découpé des portions qu'il servait au prince et à ses deux invités, avec du riz de Bactriane grillé et parfumé aux épices de l'Inde. Il y eut un temps de silence. On entendait les trois convives mastiquer et déglutir. Alors Ménandre, qui s'enhardissait en voyant l'intérêt que sa personne suscitait chez les deux princes, profita de cette pose dans la conversation et dit :

- Puis-je poser une question ?

Et comme Démétrios, tout en mordant dans une tranche de viande, lui faisait signe que oui des yeux, il reprit :

- Je crois que l'armée s'interroge sur le but de la campagne que nous avons entreprise. Les hommes, à mon avis, seraient plus motivés et plus déterminés si l'objectif à atteindre était plus clair dans leur esprit. S'agit-il d'annexer le pays des Scythes ? Et si oui, à quelle frontière nous arrêterons-nous ?

Démétrios eut le même sourire que tout à l'heure :

- Bonnes questions ! dit-il. J'ai moi-même dit au Roi qu'il aurait sans doute dû être plus précis dans sa harangue à l'armée quand nous avons quitté Bactres. Dire que nous allions mettre notre pays à l'abri des incursions des nomades, était en effet insuffisant, même s'il est vrai que les incursions des nomades sont, hélas, fréquentes et meurtrières, vous le savez aussi bien que moi. En fait ce n'est pas pour cela que nous sommes ici. Le problème, c'est que le véritable "objectif", comme tu dis, de cette campagne, n'est pas facile à expliquer. As-tu entendu parler des *"Monts de l'or"* ?

- Jamais, dit le soldat de fortune.

Sans doute sais-tu cependant que jusqu'à une date relativement récente, disons : jusqu'à l'époque d'Alexandre environ, une grande quantité d'or parvenait en Bactriane, venant de l'est et plus précisément de ces fameux Monts de l'Or. Aujourd'hui, plus rien n'arrive, ce qui est évidemment très fâcheux pour notre commerce et donc pour la prospérité du royaume. Etant donné que rien ne nous autorise à penser que la source de l'or se soit tarie, je veux dire : que les mines d'or de cette région ne soient plus productives ou que ses rivières ne charrient plus de pépites, il nous faut admettre que, pour une raison que nous ignorons, la route de l'or a été coupée, soit que les Scythes se soient emparés des Monts de l'or, soit qu'ils barrent la route qui y conduit et mettent la main sur le précieux métal qui en partait autrefois pour aboutir chez nous. C'est pour rouvrir cette route que nous avons entrepris cette campagne. Ai-je été suffisamment clair ?

- Parfaitement clair, répondit Ménandre. Mais...

- Mais... ?

- Mais ces Monts de l'or, où se trouvent-ils exactement ?

- C'est bien là le problème, dit le prince avec une expression interrogative. Et c'est parce que nous ne savons pas répondre, "exactement", comme tu dis, à cette question, que le Roi mon père a préféré rester dans le vague au moment où l'armée a quitté Bactres, ce qui, je le reconnais, n'est pas très bon pour le moral de nos troupes. Nous savons que les Monts de l'or se situent vers l'Est, mais à quelle distance "exacte" ? Nous l'ignorons. Nous devons interroger les populations que nous rencontrerons.

- Et sans doute devons-nous reprendre de haute lutte les Monts de l'or aux Barbares, ajouta Ménandre

- Ce n'est pas sûr. il faudra que nous sachions pourquoi l'or ne passe plus. Peut-être nous suffira-

t-il de faire sauter le verrou qui l'intercepte. Et si d'aventure nous ne réussissions pas à rouvrir la route de l'or, le Roi pense que nous pourrions du moins ouvrir celle du "*cuivre blanc*".

- Du cuivre blanc ?

- Oui, c'est un autre métal précieux qui ressemble à l'argent et que l'on trouve au pays des Sères. Vous savez ? ce peuple de l'Est qui produit ces belles étoffes de soie dont vous avez dû voir des rouleaux dans les bazars de Bactres, et que nos femmes apprécient tant. Nous avons reçu en Bactriane quelques lingots de ce cuivre blanc. Il n'a évidemment pas la valeur de l'or mais il n'en alimenterait cependant pas moins utilement les ateliers monétaires du royaume.

Les épices de l'Inde avaient enflammé les palais et les gorges des trois convives. Démétrios ordonna que le *symposion* et le second service qui l'accompagne commencent sans attendre. Et, tandis que l'échanson apportait le cratère et commençait à remplir les coupes destinées à étancher la soif, une seconde table était apportée, couverte de mets destinés, eux, à l'attiser : des quartiers de cette volaille que les Grecs appellent "oiseau de Numidie", des fromages, des pâtisseries au sel et des fruits. Démétrios se leva, prit une coupe et alla verser la part des Dieux sur les braises d'où s'éleva une haute flamme dorée, puis il revint prendre place et vida la coupe que l'échanson remplit immédiatement et qu'il vida à nouveau. Après quoi il reprit la conversation :

- Pour être franc, dit-il, ce n'est pas sur les Monts de l'or ni sur le cuivre blanc que je compte personnellement pour rendre à notre pays sa prospérité.

Il y eut un moment de silence. Le prince attendait manifestement qu'on lui posât une question. Ménandre n'osait le faire et il lui sembla qu'Apollodote n'était pas dans le secret de son frère aîné car il l'entendit déclarer :

- Tu nous en as dit trop ou trop peu. Sur quoi comptes-tu donc ?

Démétrios ne résista pas au plaisir de stupéfier ses hôtes :

- Sur l'Inde, dit-il.

- Sur l'Inde !

L'exclamation était venue presque en même temps d'Apollodote et de Ménandre. Démétrios but la moitié d'une nouvelle coupe. Il était couché presque à plat ventre. Seuls ses yeux dépassaient au-dessus du coussin de tête, mais ces yeux fixaient son frère avec une étonnante intensité :

- Sais-tu, dit-il, quelle quantité d'or recevait chaque année Darios, le Roi des rois, de sa *satrapie* de l'Inde ?

Et, après avoir laissé passer quelques instants, il reprit avec une extrême lenteur et en détachant chacune de ses syllabes :

- Quatre mille six cent quatre-vingts talents. Tu trouveras ce chiffre dans le livre d'Hérodote : trois cent soixante talents babyloniens font quatre mille six cent quatre-vingts talents de chez nous. Il ne parle évidemment pas du Darios qu'a vaincu Alexandre mais de son prédécesseur, celui que les Athéniens ont empêché de débarquer à Marathon. Quatre mille six cent quatre-vingts talents, entends-tu ? Cette *satrapie* indienne expédiait chaque année vers le palais de Suse autant que tout le reste de l'Empire des Perses. Et encore cette satrapie ne représentait-elle qu'une toute petite partie de l'Inde : la vallée du fleuve Indus, c'est tout.

Démétrios s'étendit sur le côté et continua, les yeux dans le vague :

- Réalisez-vous quelles richesses fabuleuses contient ce pays ? Lisez Mégasthène, vous serez stupéfaits. En Inde, il n'est même pas nécessaire de creuser des mines pour trouver de l'or : les fourmis s'en chargent.

Apollodote sursauta et dit d'un ton ironique :

- Les fourmis ? Vraiment ?

Mais le prince-héritier prit très mal le scepticisme de son frère. Il se retourna brusquement, se redressa sur un coude, lui fit face et cria, rouge de colère :

- Mais lis donc Mégasthène, je te le répète ! Relis d'ailleurs aussi Hérodote : tu y trouveras les mêmes renseignements !

Il vida une nouvelle coupe, se recoucha et ajouta sur un ton plus mesuré :

- Il y a dans une région montagneuse de l'Inde, occupée par un peuple qui s'appelle les "Dardai", un très vaste plateau où des paillettes d'or sont mêlées à la terre. Sur ce plateau vivent des animaux que Mégasthène, comme Hérodote, appelle des "fourmis", mais qui sont des fourmis géantes puisqu'elles ont, selon lui, la taille d'un renard. S'il les appelle fourmis, c'est que, comme toutes les fourmis, y compris les nôtres, elles creusent la terre, pas pour chercher de l'or, évidemment, mais tout simplement pour s'y enfouir. Et la terre mélangée d'or qu'elles dégagent pour creuser leur terrier, elles l'entassent à l'entrée, comme le font aussi les taupes. Ainsi tout le plateau est couvert de petits monticules remplis d'or, au point qu'il étincelle au soleil et qu'on doit prendre des précautions pour n'avoir pas les yeux brûlés.

- Mégasthène a-t-il vu personnellement ce spectacle, demanda Apollodote, toujours sur un ton ironique ? A-t-il assisté et observé de ses yeux le travail de ces étranges fourmis ?

L'agacement de Démétrios devenait manifeste. Après avoir avalé une nouvelle lampée de vin miellé, il martela :

- Il n'a pas pu l'observer personnellement et tu vas savoir pourquoi. Les habitants du coin sont obligés de ruser avec les fourmis pour enlever les tas de terre remplis d'or. Car ces bêtes qui, je te le répète, sont grandes comme des renards, sont extrêmement féroces et défendent farouchement leur terrier : elles attaquent et tuent ceux qu'elles voient s'approcher. Les montagnards des alentours doivent donc venir enlever les tas quand les fourmis sont dans leurs trous. Et encore doivent-ils avoir des attelages très rapides car si les bêtes s'aperçoivent qu'ils sont là, elles sortent; s'ils s'enfuient, elles les poursuivent et, selon Mégasthène, elles sont aussi rapides que des renards. Les montagnards utilisent aussi, paraît-il, une autre ruse : ils dispersent sur le plateau des morceaux de gibier dont ces "fourmis" sont très friandes, et, pendant que ces bêtes sont parties à la recherche de leur nourriture, ils enlèvent la terre aurifère et prennent la fuite.

Et le prince conclut en regardant son frère d'un oeil méchant :

- Tu comprendras donc aisément que Mégasthène ne soit pas allé se balader tranquillement sur ce plateau au risque de se faire bouffer !

Ménandre n'était pas loin de partager le scepticisme d'Apollodote, mais il ne pouvait évidemment pas le manifester. De plus, sa culture était limitée. Il n'avait pas eu, lui, de précepteur, ni de maître d'histoire et de littérature, ni de bibliothèque. Il connaissait Homère, bien sûr, dont il était encore capable de réciter des passages entiers. Mais s'il avait beaucoup entendu parler d'Hérodote, il ne l'avait guère lu. Quant à Mégasthène, c'était bien la première fois qu'il entendait prononcer son nom. Il ne voulut cependant pas avoir l'air ignare et, prudemment, demanda au prince :

- Estimes-tu que les récits qu'a faits Mégasthène soient entièrement dignes de foi ? Je crois savoir que ce n'est pas toujours le cas de ceux d'Hérodote.

- Mégasthène, répondit Démétrios, a été l'ambassadeur de Séleucos Nicator auprès du Roi de l'Inde, l'illustre Sandracottos. Il a fait de longs séjours dans ce pays qu'il a parcouru dans tous les sens. Il a longuement résidé à Palibothra, la capitale, et il a interrogé des quantités d'Indiens. C'est un témoin de premier ordre et son livre est une mine de renseignements inépuisable. Tout ce que nous savons sur l'Inde, c'est pratiquement à Mégasthène que nous le devons. Et puis je te répète qu'il n'est pas le seul à nous avoir informés de cet or déterré par les "fourmis" : Hérodote en avait déjà parlé bien avant lui. Et Néarque, qui n'est pas un plaisantin non plus, puisqu'il était l'amiral de la flotte d'Alexandre, raconte dans son *Périple* qu'il a vu de ses yeux des peaux de ces énormes bêtes.

Démétrios avait manifestement étudié à fond tout ce qui concernait l'Inde et Ménandre commençait à se demander si le scepticisme d'Apollodote était vraiment justifié. Il avait pourtant une objection qu'il amena avec la prudence qui lui paraissait convenir à l'humble soldat qu'il était :

- L'endroit dont parle Mégasthène, dit-il, se trouve, si j'ai bien retenu ce que tu nous as dit, dans

un massif montagneux de l'Inde. Précise-t-il dans quelle région ?

- Il dit seulement que le peuple des Dardai qui l'habite est un peuple "oriental".
- Oriental... Cela veut dire que, pour l'atteindre, il faudrait s'avancer beaucoup plus loin que ne l'a fait Alexandre ?

Démétrios qui, sur le coup de l'énerverment, avait vidé plusieurs coupes pendant cette discussion sur l'Inde, commençait à avoir la tête un peu lourde, la bouche pâteuse et l'oeil moins vif. En entendant cette question, cependant, son regard s'éclaira. Le sérieux de Ménandre et la pertinence de ses remarques le ravissaient. Il était manifestement enchanté d'avoir à répondre à une objection importante et qu'il s'était probablement faite à lui-même. Il se redressa sur le coude gauche et répondit calmement :

- Alexandre ne s'est arrêté sur les bords de l'Hyphasis que parce que son armée, par lassitude ou par pusillanimité ou les deux, a refusé de continuer. Sinon, lui qui avait aisément triomphé de Poros, serait parvenu sans difficulté jusqu'à Palibothra et serait devenu Roi de l'Inde tout entière.

Ce fut à nouveau Apollodote qui répliqua :

- "*Par lassitude ou par pusillanimité*", dis-tu... Peut-être plutôt par un réflexe de bon sens, ne crois-tu pas ? L'armée d'Alexandre avait conquis tout l'Empire perse, y compris sa satrapie indienne, ce qui était le but déclaré de l'expédition. Elle était parvenue très loin de sa base de départ qui, ne l'oublie pas, était la Macédoine. Le pays qu'Alexandre lui demandait d'envahir était immense, coupé d'énormes fleuves, défendu par des ennemis innombrables, équipés de chars et d'éléphants de combat en grand nombre. L'aventure était risquée, peut-être un peu folle... Qu'aurions-nous fait, nous, à la place des compagnons d'Alexandre ? Y as-tu réfléchi ?

- Ce que nous aurions fait à leur place, je n'en sais rien, répondit sèchement Démétrios. Ce que je sais, c'est que nous ne sommes pas et que nous ne serons jamais à leur place : nous ne venons pas, nous, de la Macédoine. A Bactres, nous sommes aux portes de l'Inde.

Apollodote regrettait un peu d'avoir irrité son frère. Il savait que le futur Roi n'aimait pas être contredit et qu'il était rancunier :

- C'est vrai, reconnut-il, notre situation est en effet différente. J'admets que cela change en partie les données du problème.

Démétrios eut un petit sourire de satisfaction : il avait eu le dernier mot. Cependant Ménandre, dont l'avis lui importait, ne disait rien. Il se tourna vers lui :

- Et toi, Ménandre, je ne t'entends pas. Qu'en dis-tu ?
- Je réfléchis, répondit le fils du colon militaire de Kalasi... Nous avancer plus loin qu'Alexandre, j'avoue que l'idée m'impressionne. Peut-être même qu'elle m'effraie un peu. Seuls, dit-on, Héraklès et Dionysos l'ont fait, et c'étaient des Dieux ou des demi-Dieux.

On entendait la forte respiration de Démétrios. Puis Ménandre reprit :

- Il est vrai que nous sommes bien chez les Scythes et que seuls, aussi, les Dieux avaient, avant nous, pénétré dans ce pays ...

Le Prince eut un large sourire et se leva, imité par ses deux hôtes :

- A la bonne heure ! s'écria-t-il. Quand nous serons rentrés à Bactres, une fois cette campagne achevée, nous reparlerons de l'Inde, tous les trois. J'ai beaucoup réfléchi, déjà : j'ai des idées assez précises sur le sujet et même... des projets pour vous deux.

Apollodote et Ménandre se jetèrent un coup d'oeil furtif et devinèrent qu'ils avaient la même pensée : Démétrios se hâtait quand même un peu vite de célébrer les funérailles du Roi. Mais le Prince-héritier, chef de l'expédition scythe, reprenait déjà :

- Pour ce soir, il conviendrait sans doute de reprendre des forces...

- Oui, dit Ménandre, car la plupart des Scythes qui barraient le col ont réussi à s'enfuir, ce matin, et je les soupçonne de nous préparer de nouvelles embuscades.

Démétrios donna des ordres brefs et reconduisit lui-même ses deux hôtes jusqu'à l'entrée de sa tente. Dehors, des gardes et deux porteurs de torches les attendaient. Il faisait un froid vif. Les étoiles criblaient le ciel noir. La pleine lune éclairait le camp des Grecs au pied des sombres versants de la montagne.

Chapitre 3

D'UN REGNE A L'AUTRE

L'armée ne put atteindre les Monts de l'or. Après avoir traversé des massifs montagneux, toujours harcelés par les Scythes, franchi des cols et de gros torrents sur lesquels il fallait jeter des ponts de radeaux, les Grecs parvinrent dans une vaste dépression entourée de hautes montagnes où la chaleur était accablante et dont le centre était occupé par un très grand lac. L'armée commençait à murmurer, comme autrefois celle d'Alexandre. Où allait-on exactement ? Quel objectif voulait-on atteindre ? Les hommes exigeaient maintenant de le savoir. Ces murmures, qui s'amplifiaient, parvenaient à Ménandre qui les transmettait à Démétrios, et ils arrivaient ainsi jusqu'au vieux Roi, de plus en plus affaibli par cette expédition qui n'était plus de son âge.

Un jour, on croisa une longue caravane de chariots et de dromadaires, qui venait de franchir les hautes montagnes au sud de la dépression et sortaient d'un défilé. Les hommes qui la conduisaient parlaient un dialecte apparenté au Sogdien, et Cardash fut à nouveau appelé comme traducteur. Ils arrivaient du pays des Sères et furent introduits sous la tente du Roi Euthydème qu'entouraient ses fils et les principaux chefs de l'armée, dont Ménandre. Ces caravaniers transportaient des marchandises d'une oasis à l'autre; déposées dans des entrepôts, elles seraient transportées par d'autres caravaniers vers d'autres oasis et aboutiraient enfin sur un vaste marché, en pleine montagne, au pied d'une grande Tour de pierre, en un lieu dont seuls les caravaniers et montagnards de la région connaissaient bien les voies d'accès. Là, d'autres caravanes venues de Perse transporterait ces marchandises jusqu'à Palmyre, d'où de nouvelles caravanes les amèneraient jusqu'à Antioche, jusqu'à Tyr et à Sidon, et finalement elles aboutiraient à la ville des villes, Alexandrie d'Egypte, où dormait pour toujours Alexandre le Grand.

A la demande du Roi, ils montrèrent quelques pièces des marchandises qu'ils transportaient : c'étaient d'extraordinaires ivoires travaillés avec une finesse inimaginable, c'étaient des laques, des bois précieux, des statuettes de jade, des turquoises et autres pierres rares, et surtout des rouleaux de merveilleuses étoffes de soie, la spécialité du pays des Sères qui, disait-on, recueillaient, sur des arbres étranges, un duvet d'une extrême légèreté dont ils faisaient le fil magique servant à tisser ces étoffes de rêve. Les Grecs, éblouis, contemplaient ces trésors : on trouvait rarement en Bactriane des objets d'une telle valeur. Les pistes qui partaient de la Tour de pierre en direction de l'ouest, passaient généralement plus au nord, par Maracanda et la Sogdiane.

Et l'or ? Les caravaniers transportaient certes des bijoux en or, mais les " Monts de l'or", ils ne les connaissaient pas. Certains d'entre eux avaient entendu dire qu'au nord du pays des Sères, qu'ils appelaient le "Pays du Milieu", il y avait de très vastes plateaux et, plus loin encore, d'énormes montagnes qui, selon les Sères, étaient le domaine des "Barbares". Ils employèrent un mot qui, selon Cardash, avait ce sens. Les Sères, paraît-il, se protégeaient de ces "Barbares" par un long mur qui entourait tout leur pays. Cela fit sourire Ménandre qui dit à voix basse à Démétrios :

- Si je comprends bien, les Sères appellent Barbares tous ceux qui ne sont pas Sères ?
- C'est vrai, répondit le Prince. Mais, après tout, c'est ce que nous faisons aussi, n'est-ce pas ?

Pour les caravaniers, c'était peut-être dans ces montagnes du Nord que se trouvait ce que le Roi Euthydème appelait les "Monts de l'or", mais ils ne les connaissaient pas. Où que fussent ces Monts, ils étaient assurément fort loin car, entre le centre du "Pays du milieu", où eux n'étaient d'ailleurs jamais allés, et le point où l'on était actuellement, il fallait compter, par la route du sud, d'où ils venaient et qui traversait les déserts, près de six mois de caravane. Pour atteindre les Monts par la route du Nord, le trajet devait être au moins aussi long et sans doute beaucoup plus périlleux, car, selon les Sères, les "Barbares" du Nord étaient des anthropophages redoutables. Le Roi Euthydème était atterré :

- Je crois, dit-il en se tournant vers Démétrios, que la carte qu'a dessinée notre illustre Eratosthène de Cyrène, n'est pas tout à fait exacte. L'Inde ne doit pas être l'ultime terre du monde habitée : le pays des Sères est plus lointain encore.

- Oui, dit Démétrios. Et les Monts de l'or sont inaccessibles. Père, il faut se rendre à l'évidence : nous ne rouvrirons pas la route de l'or.

- Je le crains, dit le Roi.

Euthydème voulait absolument savoir pour quelles raisons le flot d'or qui coulait autrefois vers l'ouest, venant des fameux Monts, s'était tari. Non seulement les caravaniers n'en savaient rien, mais ils ignoraient manifestement de quoi on leur parlait. L'un d'eux hasarda cependant une hypothèse : il dit que, selon les Sères qu'ils rencontraient dans les oasis d'où ils arrivaient, l'Empereur qui avait construit le mur autour du Pays du Milieu, avait repoussé à l'extérieur tous les Barbares. Peut-être ces Barbares s'étaient-ils emparés des Monts de l'or ?

Quant au "cuivre blanc", ils le connaissaient bien. Ils montrèrent même des pièces des Sères faites dans ce métal qui, en effet, brillait comme de l'argent. Ils croyaient savoir que ce cuivre blanc était effectivement produit dans le Pays du milieu mais, semblait-il, très loin vers le sud. Pressés de questions par Euthydème, ils dirent que toutes les pistes qui partaient de chez les Sères passaient par de très vastes déserts, jalonnés d'oasis, qui se trouvaient de l'autre côté des montagnes qu'ils venaient de traverser et que les Sères appelaient les "Monts du ciel". Ils ajoutèrent que dans la montagne, comme dans toutes les oasis, des soldats de l'Empire du Milieu montaient la garde pour protéger les caravanes.

Démétrios aurait été partisan d'arrêter là l'expédition : l'objectif de la campagne était la réouverture de la route de l'or; puisqu'il ne pouvait être atteint, mieux valait en tirer les conséquences. Apollodote soutenait ce point de vue. Mais le Roi, s'il avait renoncé, à son grand regret, à l'objectif premier, ne voulait à aucun prix que cette coûteuse expédition se terminât sans quelque succès tangible : il voulait donc franchir les Monts du ciel, atteindre les déserts où aboutissaient les pistes venant du pays des Sères et ouvrir une route du cuivre blanc vers la Bactriane. Au conseil, des flatteurs s'empressèrent d'abonder dans ce sens et il fut clair que le point de vue du Roi l'emporterait. Invité à donner son avis, Ménandre dit qu'à tout prendre, il serait peut-être moins mauvais pour le moral des troupes de continuer que de faire demi-tour sans avoir obtenu aucun résultat. Mais il insista pour que, cette fois, on expliquât clairement à l'armée ce qu'on se proposait de faire.

Euthydème suivit ce conseil : passant sur le front des troupes, debout sur son char, il harangua chaque *ile* et chaque *taxe*, lui expliquant l'objectif à atteindre et précisant que son seul but était de rendre sa richesse et sa prospérité au royaume de Bactriane. Après quoi l'armée reprit sa marche en avant sur les horribles pistes montagneuses qui traversaient les Monts du ciel. Comme les caravaniers Sogdiens le leur avaient dit, les Grecs eurent vite fait d'atteindre les fortins et les tours de guet qu'occupaient les soldats de l'Empire du Milieu et qui étaient destinés à protéger les caravaniers et leurs marchandises des montagnards primitifs et des pillards de toute origine. D'une tour de guet à l'autre, on se prévenait des dangers éventuels par des fumées et des fanions de couleur pendant le jour et par des feux pendant la nuit. Les soldats Sères étaient d'étranges petits hommes aux yeux bridés, parlant un curieux dialecte d'une voix aiguë et nasillarde. Certains comprenaient cependant quelques bribes de Sogdien ou de Scythe et l'on en trouva aussi qui savaient quelques

mots de grec. Euthydème multiplia les gestes bienveillants à l'égard de ces garnisons et il demanda même à leur chef de transmettre un message d'amitié à leur Empereur et de lui expliquer le motif de sa venue. Le Roi et tout son Etat-major virent avec étonnement l'officier Sère rédiger ce message : il utilisait des lames faites de l'écorce d'énormes roseaux inconnus des Grecs, une matière lisse et dure qui avait la couleur de l'ivoire. L'homme trempa un pinceau dans un liquide épais et très noir et se mit à peindre en colonnes d'étranges caractères faits de points et de lignes, droites ou courbes, horizontales ou verticales... Quand ce fut fini, le Roi peignit lui-même son nom en grec sur une des lames et le Sère le regarda faire avec un grand sourire d'enfant.

Enfin, après être passés au pied de nombreux sommets couverts de neiges éternelles, un jour, à la sortie des derniers cols, les Grecs aperçurent dans le lointain des crêtes dénudées noyées dans une brume jaunâtre et, plus loin encore, des sortes de hautes vagues immobiles virant du jaune au rouge : une immense étendue désertique, d'une aridité absolue, trouée, de loin en loin, par les taches verdâtres des oasis entre lesquelles le seul lien possible était le chameau. On arriva dans des bourgades terreuses, à la lisière de ces oasis, écrasées de chaleur, mais où flottait une étrange odeur douceâtre et où poussaient des abricotiers. Les Grecs s'aperçurent alors que les habitants de ces oasis, contrairement à leur attente, n'étaient pas des Sères : l'Empire du Milieu était beaucoup plus loin encore. Les caravanes qui en venaient utilisaient seulement ces oasis comme étapes et comme entrepôts pour leurs marchandises sur la route de la fameuse "Tour de pierre" dont les Sogdiens avaient parlé. Et, comme ils l'avaient dit, dans toutes ces oasis, comme tout au long de la piste qui traversait les Monts du ciel, des soldats Sères étaient cantonnés dans des fortins pour surveiller le désert et protéger les caravanes. Ils s'y sentaient d'ailleurs très isolés au milieu d'une population étrangère et ils s'y ennuyaient ferme. Pour passer le temps, en attendant la relève, certains creusaient des canaux d'irrigation et cultivaient des jardins. Mais la plupart se contentaient de jouer aux dés ou de chasser le daim ou le chameau sauvage : ils veillaient à ne pas s'aventurer trop loin des forts car des bandes de pillards rôdaient dans le désert. Le Roi Euthydème acheta aux caravaniers Sères tous les lingots de "cuivre blanc" qu'il put trouver. Non sans mal, il négocia avec eux, aux conditions les plus avantageuses qu'il put obtenir, des expéditions régulières de ce métal vers son pays. Il fut même entendu que des détachements de volontaires de son armée resteraient sur place, aux côtés des Sères, pour veiller au bon fonctionnement de ce commerce et à la sécurité des convois en marche vers l'ouest.

Après quoi, Euthydème, estimant que l'expédition avait atteint le but qu'il recherchait, donna l'ordre de la retraite. Mais cette campagne avait achevé de l'épuiser: le passage continu de la chaleur brûlante des déserts au froid des montagnes, la poussière des chemins et des pistes, la nourriture souvent médiocre et l'eau pas toujours très pure, l'avaient transformé en vieillard cacochyme. Il ne pouvait plus guère se déplacer par lui-même et ne descendait plus de sa litière que pour s'étendre sur le lit qu'on dressait sous sa tente à chaque étape. Quand enfin on revint à Bactres, il paraissait presque mourant.

Pendant les quelques mois qui lui restaient à vivre, il eut cependant deux ultimes satisfactions. D'abord le cuivre blanc arriva régulièrement du pays des Sères et l'on put bientôt commencer à en frapper des pièces de monnaie qui, sous ses successeurs allaient vite se répandre dans toute l'Asie. Et puis un jour, des messagers venus de l'ouest, lui annoncèrent que son vieil adversaire, le Séleucide Antiochos III, auquel il avait résisté avec tant de vaillance et de détermination vingt ans plus tôt, avait été écrasé dans une grande bataille, à Magnésie du Sipyle, par l'armée d'un peuple nouveau venu, dont on avait encore peu entendu parler en Asie, mais dont la puissance montante en Europe s'étendait déjà sur une partie de la Mer intérieure : ce peuple s'appelaient les Romains. Euthydème se sentit vengé mais il ne pouvait plus profiter de l'affaiblissement du Séleucide : il mourut quelques mois plus tard.

Il ne fut pas divinisé comme Alexandre ou les Séleucides : l'apothéose ne faisait pas partie des traditions de la Bactriane. Mais il eut les funérailles grandioses qui convenaient au monarque éminent qu'il avait été : non seulement on n'oubliait pas qu'il avait sauvé le royaume lors de l'attaque d'Antiochos III, mais on se souvenait qu'il avait repoussé les frontières du pays loin vers le nord, jusqu'aux franges des steppes nomades, et vers l'est, jusqu'aux limites de l'Inde, après avoir repris la satrapie des Paropamisades. L'arrivée du "cuivre blanc" montrait même que la récente expédition chez les Scythes avait été bénéfique pour la Bactriane. Les trois fils du défunt, Démétrios bien sûr, mais aussi Antimaque, le second, auquel Euthydème avait confié le royaume avec le titre de vice-Roi pendant la récente campagne, et enfin le cadet, Apollodote, marchèrent en tête du cortège funèbre qui traversa la capitale pour conduire l'illustre dépouille jusqu'au mausolée de porphyre qui l'attendait.

Démétrios devint officiellement Roi lorsqu'il eut reçu l'acclamation unanime de l'armée. Bien qu'il n'y eût pratiquement plus un seul Macédonien ni parmi les hommes de troupe ni parmi les officiers, bien que Démétrios lui-même ne fût pas Macédonien puisqu' Euthydème son père était venu autrefois de Magnésie du Méandre, on continuait, comme au temps de Philippe, d'Alexandre et des premiers *Diadoques*, à cultiver la fiction du peuple macédonien en armes conférant le pouvoir au Souverain. Le grand projet de Démétrios n'avait pas changé depuis qu'il en avait fait part à Ménandre et Apollodote le soir où il les avait invités sous sa tente pendant l'expédition scythe : il continuait à penser à la conquête de l'Inde; ce serait le haut-fait qui assurerait à son règne une gloire éternelle. Mais il fit preuve d'une sagesse sur laquelle Ménandre n' aurait pas parié un an plus tôt quand il l'avait vu si impatient et si exalté. Démétrios comprit qu'une telle expédition ne s'improvise pas et qu'elle n'a de chances de réussir que si toutes les circonstances favorables se trouvent réunies. Dans l'immédiat, elles ne l'étaient pas. Le nouveau Roi avait étudié très sérieusement tout ce qui concernait l'Inde. Il avait des espions et des informateurs dans ce pays et il était au courant de tout ce qui s'y passait. Il savait que le moment n'était pas encore venu et, quoi qu'il lui en coûtât, il eut l'intelligence de laisser passer de longues années.

Toute la première partie de son règne fut consacrée à poursuivre et à consolider l'oeuvre prudente qu'avait commencée son père : arrondir le royaume de Bactriane. Démétrios sut tirer profit de l'affaiblissement du Séleucide et, de même que son père Euthydème avait repoussé les frontières au nord et à l'est, il s'agrandit, lui, vers le sud, aux dépens de quelques provinces séleucides du plateau iranien comme l'Arachosie et la Drangiane. Il était bien loin de se douter que ces provinces perdues par les souverains d'Antioche provoqueraient contre lui, à leur cour, un ressentiment durable dont il serait un jour la victime et qui finirait par ruiner l'oeuvre de toute sa vie. Apollodote et Ménandre s'illustrèrent à nouveau dans ces campagnes et les jeunes princes, fils de Démétrios, y firent leurs premières armes. Ils étaient quatre : Euthydème, l'aîné, qui, conformément à l'habitude des Grecs, portait le nom de son grand-père, puis Démétrios, Pantaléon et Agathoclès. Ils avaient une jeune soeur qui, âgée alors d'une dizaine d'années, promettait déjà d'être une vraie beauté, Agathocleia, sur laquelle comptait le Roi pour sceller par un mariage, le moment venu, telle ou telle alliance qu'il jugerait utile à la Bactriane.

Ménandre était à présent le véritable chef de l'armée, le lieutenant du Roi. Démétrios appréciait chaque jour davantage les qualités de cet homme encore jeune (il n'avait guère plus de trente ans). Non seulement c'était un excellent homme de guerre, mais c'était un de ceux dont, au conseil, les avis avaient à ses yeux, comme aux yeux de tous, le plus de poids. Bien qu'il eût maintenant ses grandes et ses petites entrées au palais, et même s'il avait la légitime fierté de celui qui a conscience de tout devoir à ses mérites personnels, il avait la réserve et la discrétion de l'homme qui n'oublie pas ses origines obscures. Devenu l'intime du Roi, il n'en conservait pas moins son amitié à son fidèle Pacoros, soldat de fortune comme lui, et de plus Bactrien. C'était la maison des Euthydémides qui l'avait distingué, l'avait sorti du rang et placé au niveau des Princes : il leur en vouait une reconnaissance, une fidélité, une loyauté à toute épreuve. Il n'ignorait pas que Démétrios, dans la perspective de sa conquête de l'Inde, lui réservait une place de premier plan dans son dispositif : loin de le faire sombrer dans la fatuité ou la suffisance, cet avenir, qu'il savait brillant, lui faisait mesurer l'étendue de ses responsabilités. Instinctivement, il sentait que la valeur militaire n'est pas tout et il s'efforçait de combler les lacunes de sa culture, lacunes dont il avait une conscience aiguë. Pendant ces années-là, on le vit à la bibliothèque du Palais presque aussi souvent que dans les camps de l'armée. Il revendiquait hautement sa qualité de Grec, mais il avait

maintenant compris qu'on est Grec par l'éducation plus que par la naissance. Il avait croisé des pédagogues ou des rhéteurs qui évoluaient dans l'entourage des jeunes Princes. Ils étaient souvent originaires de Syrie, de Paphlagonie ou d'autres provinces naguère barbares, mais ils incarnaient à ses yeux l'essence même de l'hellénisme. Né dans une obscure bourgade indigène des Paropamisades, il n'avait jamais vu Delphes ni Olympie ni la "mer violette" dont parle le divin Ulysse. Même s'il avait presque complètement oublié le dialecte indien de sa province natale, il l'avait parlé, étant enfant, autant que le grec. A Bactres, le culte principal n'était pas celui des Dieux de l'Olympe, mais celui des Zoroastriens dont le vaste temple était servi par les Mages. Les tours du silence, où ils livraient les cadavres à l'appétit des vautours, entouraient la ville. Comme le lui avait dit un jour Démétrios, les Grecs d'Asie n'étaient qu'un îlot dans un océan de Barbares. Mais que signifiait exactement ce mot ? Ménandre commençait à se le demander. Il avait beaucoup évolué depuis l'époque où il souriait des Sères traitant de Barbares tous les étrangers. Les Grecs, à son avis ne pouvaient se contenter d'être une petite caste aristocratique et arrogante. La Grèce, c'étaient ses héros et ses Dieux, certes, mais surtout ses philosophes, ses artistes, ses poètes et ses savants. Si les Grecs pouvaient se prétendre supérieurs aux Barbares, c'était uniquement grâce aux hommes de génie qui avaient illustré l'hellénisme. Être Grec, cela devait se mériter. Et l'enfant de la colonie militaire de Kalasi s'efforçait de *devenir* un Grec digne de sa naissance.

Les années passèrent. Un soir, comme il le faisait tous les ans à la même date, Démétrios invita ses amis les plus proches au Palais pour fêter l'anniversaire de son avènement. Quand Ménandre arriva, il le prit à part et lui dit à voix basse qu'un général indien venait d'assassiner son Roi pour s'emparer de son trône mais que les roitelets du pays lui opposaient une vive résistance : le moment favorable attendu depuis si longtemps semblait enfin arrivé. Il le convoquerait bientôt avec Apollodote pour arrêter la stratégie de l'expédition. Ménandre sentit son cœur battre plus vite : cette fois, il allait vraiment devoir faire ses preuves.

Puis tous les convives prirent place en face des tables rondes, dans la longue salle que deux rangées de fines colonnettes divisaient en trois nefs. On banquetta une partie de la nuit. Au moment du *symposion*, des joueuses de flûtes et de crotales firent leur entrée, puis des danseuses, la tête ceinte de couronnes de violettes, et vêtues de voiles transparents. L'une d'elles dut remarquer les regards insistants que posait sur elle Ménandre : elle s'approcha du lit où il était accoudé et ne dansa plus que pour lui. Elle tournait et se déhanchait sous ses yeux en cadence. Le long de ses beaux bras ronds, levés au-dessus de sa tête, glissaient les bracelets d'ivoire. A chacun de ses mouvements, Ménandre sentait son voile effleurer son visage et il pouvait respirer son parfum. Démétrios lança :

- Si elle te plaît, Ménandre, elle est à toi ! Mais sois raisonnable : ne l'épouse pas !

Il y eut des rires. A la fin de la soirée, Ménandre partit avec la fille. Quand ils furent chez lui, l'air sur lequel elle avait dansé au palais lui trottait encore dans la tête et il le fredonnait. La fille le chanta. Dans ce poème anacréontique, il était question d'une "cavale de Thrace" et le refrain disait :

*Légère et bondissante
Librement tu t'ébats
Et tu n'as pas encor trouvé ton cavalier...*

La fille avait repris sa danse et, un à un, se libérait de ses voiles. Quand elle fut nue, Ménandre l'attira à lui, la renversa sur le lit et se pencha sur son visage. Sa bouche humide avait un goût de fruit mûr.

- Comment t'appelles-tu ? lui dit-il.
- Anthia, murmura-telle. Et toi ?
- Et d'où es-tu ?
- Je suis Lycienne. Des environs de Xanthe.
- Décris-moi Xanthe. Comment est-ce fait, Xanthe ?

- Qu'est-ce que tu veux que je te décrive ? Il y a des rues, comme partout, avec des boutiques, une rivière au fond d'une petite gorge, un port, à Patara, une acropole, et puis, bien sûr, le Letoon.

- Le Letoon ?

- Eh bien oui, le sanctuaire de Léto, la mère d'Artémis et d'Apollon. C'est le temple le plus couru de la Lycie. Tu ne le savais pas ?... Oh, qu'est-ce que tu as ici ?

- Une cicatrice, une ancienne blessure : ce n'est rien. Et Alexandrie ? Tu connais Alexandrie ? Et Athènes ? Parle-moi d'Athènes.

- Je ne connais que Xanthe. Et l'île de Délos, bien sûr... J'ai été achetée, comme les autres, sur le marché de Délos par un Bithynien qui nous a appris à danser et qui nous a expédiées ici. Voilà...

- Pauvre gosse !

- Oh, je ne suis pas bien à plaindre, va ! Et puis, si c'est pour qu'on se lamente que tu m'as amenée ici, laisse-moi repartir !

Alors Ménandre la prit avec une sorte de rage muette.

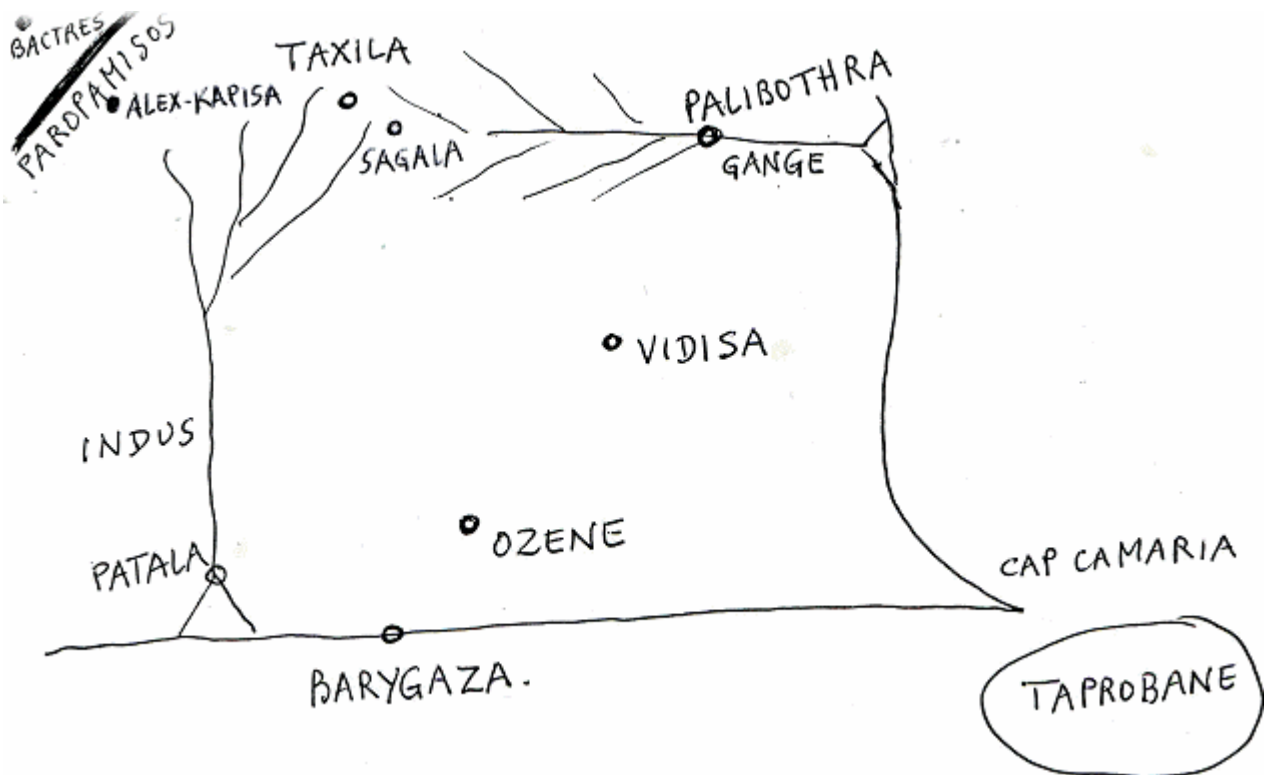
*

Démétrios prit un rouleau de papyrus qu'il mit à plat sur la table autour de laquelle se tenait debout, outre Apollodote et Ménandre, Démétrios le jeune, beau garçon au regard d'un bleu d'azur. Il trempa un *calame* dans l'encre et se mit à dessiner la carte de l'Inde vue par Eratosthène : une sorte de rectangle. L'angle du bas, à droite, plus long et plus pointu que les autres, il le prolongea par un cercle aplati. Les deux traits de gauche et de haut ne se rejoignaient pas tout à fait : il les ramifia, comme s'il dessinait des arbres, l'un debout, celui de gauche, l'autre couché. Puis, désignant avec son calame la pointe prolongée par le cercle, il dit :

- Voici la pointe de l'Inde, le cap Camaria, qui est aussi, selon Eratosthène, l'extrémité du monde habité vers l'est. Et au large de ce cap, voici l'île de Taprobane. Mais rassurez-vous : nous n'irons pas jusque là.

Démétrios traça un gros trait à l'extérieur du rectangle, en haut et à gauche, et un gros point plus loin encore :

- Voici le mont Paropamisos, dit-il en montrant le gros trait. Et ce point, c'est la ville de Bactres où nous sommes



Revenant à l'Inde, il désigna le côté gauche et ramifié du rectangle, celui qui ressemblait à un arbre debout :

- Cela, c'est le fleuve Indus, avec ici l'endroit où il rejoint l'Océan.

L'arbre couché et ramifié, lui aussi, qui formait le côté long, en haut du rectangle, c'était le Gange. Et de chaque côté, à droite et en bas, le grand Océan qui entoure le monde habité. Démétrios qui, depuis des années, rassemblait tous les renseignements qu'il pouvait trouver sur l'Inde, impressionnait ses trois auditeurs par la maîtrise avec laquelle il dominait son sujet.

- Il y a, continua-t-il, trois points essentiels en Inde : celui qui les tient, possède le pays : d'abord la capitale, bien sûr, la ville où résidait le Roi avant qu'il ne soit assassiné. Nous l'appelons Palibotra et les Indiens : Patalipoutra. Elle se trouve ici.

Et il marqua un point sur l'arbre couché qui figurait le Gange, un peu plus proche de l'embouchure du fleuve que de sa source, et il écrivit : PALIBOTHTHA. Son calame se dirigea ensuite vers l'embouchure de l'Indus, au pied de l'arbre debout :

- Vers ici, dit-il, à l'extrémité du fleuve Indus, se trouve la ville de PATALA, et plus loin le port de BARYGAZA. Ce dernier est essentiel car c'est par lui que l'Inde reçoit tout ce qui lui arrive d'Occident par la mer Erythrée ou le Golfe des Perses. Mais Barygaza n'est qu'un port. La ville importante de ce côté-là, nous l'appelons Ozène, mot que les Indiens prononcent Ujjaïn. Il marqua un point au-dessus de Barygaza et il écrivit OZENE. Cette ville, précisa-t-il, était la résidence d'un des vice-Rois désignés par le Roi de l'Inde qui, lui, résidait évidemment à Palibothra, la capitale. Enfin, en haut et à gauche du rectangle, à l'endroit où les sommets des deux arbres, c'est-à-dire la source des deux fleuves, se touchaient presque, il inscrivit un dernier point :

- Et enfin ici, dit-il, c'est TAXILA, la ville de l'Inde la plus proche de nous, capitale des provinces du Nord ou, si vous préférez, du Nord-ouest, ville connue des Grecs depuis l'expédition d'Alexandre, résidence d'un autre vice-Roi de l'Inde avant les événements récents dont je vais vous parler tout à l'heure.

Démétrios reposa son calame, embrassa du regard l'ensemble de la carte qu'il venait de

dessiner, puis fixa chacun de ses interlocuteurs un par un et dit :

- Vous avez bien vu ces trois points : TAXILA, PALIBOTHRA, OZENE, ce triangle d'or ? Bon. Maintenant, écoutez-moi bien. Pendant notre campagne, mon fils aîné Euthydème restera ici en Bactriane avec le titre royal, et mon frère Antimaque, lui, gardera les provinces que nous avons conquises au sud, la Drangiane et l'Arachosie. Vous trois m'accompagnerez en Inde. Après avoir franchi le Paropamisos et être passés à Alexandria-Kapisa, qui est presque ta ville natale, Ménandre, nous nous emparerons d'abord de Taxila. Depuis Alexandria-Kapisa, toi, Démétrios, gouverneras les Paropamisades et la région de Taxila. Moi, partant de cette dernière ville, je descendrai le fleuve Indus jusqu'à la mer Océane, tandis que toi, Apollodote, suivras la rive droite du fleuve avec une partie de l'armée. Nous nous rejoindrons à Patala. Nous referons donc le parcours d'Alexandre. Puis nous nous emparerons de Barygaza, port qui a, je vous le rappelle, une importance stratégique. Alors, tandis que, moi, je rejoindrai Taxila, toi, Apollodote, tu te dirigeras sur Ozène, que tu occuperas, et qui sera le siège de ta vice-royauté. Quant à toi, Ménandre, je te réserve l'action la plus spectaculaire, la plus glorieuse aussi, la marche sur Palibothra et la prise de la capitale.

- Mission surhumaine, murmura Ménandre.

- Mission que je crois à ta portée. De plus, je vous ai dit que la discorde règne chez les Barbares. Un général que les Indiens appellent Pushyamitra (disons Posimitas, pour que ça sonne plus grec) a assassiné le Roi, mais il rencontre de nombreuses résistances. Je crois même savoir qu'une fois son abominable forfait accompli, il n'a pas pu rester dans la capitale en raison des soulèvements qu'il, devait aller réprimer partout, et qu'il est remonté jusqu'à une ville qui s'appelle Sagala, ici, à l'est de Taxila. Tu as donc des chances, Ménandre, de trouver, sinon des alliés, du moins des gens peu hostiles, peut-être même bienveillants. En attendant d'être le maître de tout le pays, ce qui, si nous réussissons, risque de ne jamais lui arriver, Posimitas s'est contenté d'installer son fils, dont le nom indien est Agnimitra (appelons-le Animitas) sur un trône, ici, à Vidisa.

Démétrios traça un point entre Ozène et Palibothra et écrivit VIDISA. Il en profita pour indiquer aussi l'emplacement de SAGALA.

- Vous constatez, reprit-il, qu'Animitas est le maître, pour le compte de son père, d'une sorte de royaume-croupion. Regardez la situation de sa prétendue capitale : il sera pris en tenaille dès que nous nous serons emparés de Palibothra et d'Ozène. Il suffira que les deux vice-Rois que vous serez, toi, Apollodote, et toi, Ménandre, marchiez dans la direction l'un de l'autre, et opérerez votre jonction, pour qu'il soit écrasé dans la manoeuvre. Je l'affirme : jamais les circonstances n'ont été pour nous plus favorables.

Démétrios dit qu'il avait envoyé consulter le Dieu de Didymes : ses messagers venaient de revenir avec un oracle des plus clairs et des plus favorables. Il ajouta à mi-voix que les astres l'étaient tout autant, selon ses astrologues chaldéens. Il n'y avait pas à hésiter.

Ménandre avait ressenti un petit coup au coeur en apprenant que lui, le soldat de fortune, serait vice-Roi dans la capitale de Sandracottos. Bien que prudent par nature, il avait été séduit par la clarté, presque l'évidence, de la stratégie conçue par le Roi : compte tenu des circonstances, l'opération lui semblait effectivement réalisable. Mais il avait tiqué en entendant Démétrios prononcer le mot "Barbares" :

- Je ne crois pas, dit-il, que les Indiens soient de véritables Barbares, je veux dire des Barbares comme les Scythes, par exemple. Quand j'étais encore dans mes Paropamisades natales, j'ai lu une inscription qu'avait fait graver le Roi des Indiens Pyodassis, à la fois en grec et dans la langue du pays : c'était d'une élévation morale digne, à mon avis, de nos plus grands philosophes.

- Je connais cette inscription, répondit Démétrios. Ou plutôt j'ai lu la même en Arachosie, car le Roi des Indiens dont tu parles l'avait fait graver un peu partout. Mais tu fais une erreur, Ménandre : ce Roi ne s'appelait pas Pyodassis. Sans doute est-ce notre traducteur grec qui n'a pas dû comprendre cette expression de la langue des Indiens et qui l'a prise pour le nom du Roi. En fait, il s'agit, paraît-il, d'un adjectif, un peu comme ceux que l'on trouve chez notre Homère, et "le Roi Pyodassis" veut dire "le Roi au regard bienveillant". Ce Roi s'appelait en réalité Asokas, comme

nous disons en grec, Ashoka, comme prononcent les Indiens. Mais cette inscription dont tu parles, Ménandre, comme d'autres que je connais aussi, est extrêmement intéressante pour nous, et voici pourquoi. Vous savez que les Indiens vénèrent, comme les Grecs, de nombreux Dieux, dont les principaux sont Vishnou et Shiva, et dont les prêtres s'appellent les "Brahmanes". Appelons, si vous voulez, "Brahmanistes" les adorateurs de ces Dieux. Or, il y a quelques siècles, un sage indien qu'ils appellent le "Bouddha", a prêché une religion nouvelle à laquelle le Roi Asokas "au regard bienveillant" s'est converti et qu'il a fait diffuser dans tout son royaume et même au-delà (en particulier par des inscriptions comme celles dont tu parles, Ménandre), mais sans pour autant persécuter les cultes des Brahmanes. Or écoutez bien ceci : Posimitas, ce général félon qui vient d'assassiner le Roi descendant d'Asokas, est un brahmaniste fanatique et un persécuteur des Bouddhistes. J'espère que vous êtes bien conscients que notre tâche sera grandement facilitée par ces discordes. Avez-vous des questions ?

- Si j'ai bien compris, dit Apollodote, les Brahmanistes sont des partisans de Posimitas, tandis que les Bouddhistes sont ses adversaires, puisque le Roi assassiné, comme son aieul Asokas, était lui-même Bouddhiste ? Nous devons donc nous appuyer sur les Bouddhistes contre les Brahmanistes ? C'est bien cela ?

- Je ne suis pas tout à fait sûr, répondit Démétrios en souriant, que ce sera aussi simple. Mais en gros tu n'as pas tort. Notre ennemi sera Posimitas : tous ses adversaires seront donc nos amis potentiels. Je ne suis pas certain que tous les Bouddhistes nous accueilleront à bras ouverts, mais il ne nous est pas interdit d'espérer au moins leur neutralité. Et n'oubliez pas que l'Inde compte encore d'autres sectes, celle des "*gymnosophistes*", par exemple, comme ce Calanos qu'avait rencontré Alexandre.

- Tout cela, dit Ménandre, confirme ce que je disais : les Indiens ont une très riche culture, ce ne sont donc pas de véritables "Barbares" et nous ne devons sans doute pas les considérer comme des ennemis tout à fait semblables aux autres, comme, je le répète les Scythes.

- C'est bien mon avis, conclut Démétrios. J'ai même essayé de vous faire comprendre qu'il n'est pas impossible que certains d'entre eux puissent devenir pour nous des amis. Cela dépendra en partie de nous. Et surtout de vous.

Chapitre 4.

UNE PROMENADE MILITAIRE

Aux portes de Bactres, sur le grand chemin du Gandhara, toute la ville était rassemblée pour assister au départ de l'armée. Bactres était une de ces doubles-cités que les Grecs avaient multipliées dans toute l'Asie. Lors de son arrivée, un siècle et demi plus tôt, Alexandre avait trouvé là, au bord d'un affluent de l'Oxus, une grosse bourgade peuplée de sauvages, que les gens du pays appelaient Zoriaspa plutôt que Bactres : à l'intérieur de l'enceinte terrestre, les ruelles sordides étaient jonchées d'ossements humains. Les habitants avaient en effet l'horrible habitude de livrer les malades et les vieillards à l'appétit de molosses qu'ils appelaient "fossoyeurs" et qui étaient dressés à les dévorer.

Le Conquérant avait immédiatement interdit ces pratiques barbares, il avait nettoyé la ville et il l'avait surtout refondée en lui adjoignant, de l'autre côté du torrent, une cité nouvelle, dessinée sur le plan géométrique qu'adoptaient partout ses urbanistes, et destinée aux Grecs et aux Macédoniens qu'il comptait y attirer. C'est là que se dressait le palais royal depuis que Diodote 1^o avait proclamé l'indépendance du pays, trois quarts de siècle plus tôt, tandis que Zoriaspa restait toujours dominée par le grand temple des Zoroastriens où les Mages, coiffés de la tiare de feutre, un bandeau autour de la bouche, entretenaient le culte du Feu, se succédant autour de l'autel, bûchettes en main, et veillant à ce que les braises ne s'éteignent jamais sous la cendre. Ce temple rappelait à ceux qui l'auraient oublié que Zoroastre n'était pas un Perse, comme beaucoup le croyaient, mais un enfant de la Sogdiane, province voisine de la Bactriane et qui faisait partie du royaume des Euthydémides.

Ce jour-là donc, tous les habitants de la double ville avaient convergé vers le grand chemin qui conduisait vers le Gandhara, c'est-à-dire vers l'Inde. Sur le bord de la route, les *chitons* et les *petases* des Grecs se mêlaient aux amples robes et aux turbans des Bactriens. On acclamait le "nouvel Alexandre", Démétrios, que les flatteurs appelaient déjà "le Grand" pour l'identifier au Conquérant plus que pour le distinguer de son fils, qui s'appelait lui aussi Démétrios et caracolait à ses côtés en tête de l'armée. Derrière eux venaient les deux hommes auxquels le Roi avait confié la mission de conquérir l'Inde sous ses ordres, Apollodote et Ménandre. On était à la fin de l'été en Bactriane. Démétrios avait choisi ce moment de l'année pour partir en campagne afin d'éviter les pluies torrentielles que les vents étésiens déversent chaque année sur l'Inde et qui auraient retardé la marche des troupes. Avant le départ, sur la place du palais, Démétrios avait présenté aux Bactriens son fils aîné Euthydème et l'avait ceint du diadème royal. Puis il avait harangué l'armée, l'assurant qu'une gloire plus grande que celle d'Alexandre l'attendait si elle menait à bien l'entreprise qui lui était confiée, mais aussi que la richesse et la prospérité de la Bactriane dépendaient du succès de la campagne.

Le grand chemin filait à travers une steppe aride mais cependant bien cultivée grâce à tout un système de canaux souterrains qu'avait jadis enseigné Zoroastre et qu'avaient soigneusement conservé les Grecs. Dans ce paysage immense que de lointaines montagnes dénudées fermaient à l'horizon, l'armée s'étirait, avec ses 3.000 cavaliers, la plupart Bactriens, ses 15.000 fantassins, ses chars, ses chameaux et chariots à bagages, et même une cinquantaine d'éléphants de combat dont Démétrios espérait bien que le nombre augmenterait au fur et à mesure qu'on s'avancerait en Inde. Entre la Bactriane et le Gandhara, se dressait l'énorme barrière du mont Paropamisos : trois itinéraires permettaient de le franchir ou de le contourner. L'un, direct, grimpait à l'assaut de la montagne et, après avoir franchi des passes vertigineuses, dégringolait tout droit, de l'autre côté, sur Alexandria-Kapisa, capitale de la province des Paropamisades. Les deux autres itinéraires étaient beaucoup plus longs mais moins rudes puisqu'ils contournaient le massif par ses contreforts de l'est et de l'ouest. C'est ce dernier parcours, celui de l'ouest, qu'avait décidé de suivre Démétrios, peut-être parce que c'était celui qu'avait adopté autrefois Alexandre.

Alexandria-Kapisa, adossée à la montagne, tournait le dos à la Bactriane et regardait en direction de l'Inde. Comme Bactres, c'était, depuis Alexandre, une cité double, bâtie de part et d'autre d'un fleuve formé par la réunion de deux gros torrents descendus des contreforts du Paropamisos. Elle se trouvait donc à la jonction du "trident" des chemins venus de Bactres, ce que symbolisait pour les Grecs l'image de la déesse Hécate à triple visage, qui figurait sur leurs monnaies. La ville, en raison de sa situation, avait souvent fait partie du domaine indien, en particulier sous le grand Roi Asokas qui y avait envoyé des missionnaires pour y prêcher la religion du Bouddha. Elle était revenue dans le giron bactrien sous le Roi Euthydème, père de Démétrios, qui y avait implanté plusieurs colonies militaires, par exemple Kalasi où était né Ménandre, non loin de la capitale. Celle-ci, comme Bactres, était constituée, de part et d'autre du fleuve, d'une ville indigène, Kapisa, et d'une colonie grecque, Alexandrie, sur la rive opposée. A Kapisa, l'élément iranien se mêlait à l'élément indien, mais c'était ce dernier qui prédominait : le protecteur de la ville était le Dieu-éléphant Ganesh, fils de Shiva; son temple se dressait au sommet du mont Pilusara qui dominait la ville. Les colons grecs, par contre, étaient majoritaires à Alexandrie, la ville nouvelle. C'est là que se trouvaient par exemple les écoles qu'avait fréquentées Ménandre. Chose surprenante, les Grecs d'Alexandrie vénéraient le même Dieu que les "Brahmanistes" de Kapisa mais ils le

vénéraient sous le nom de leur Zeus : pour eux, une divinité qui résidait au sommet d'une montagne, eût-elle une tête d'éléphant, ne pouvait être que l'Assembleur des Nuées.

Ménandre retrouva avec émotion ses Paropamisades. Un jour, en compagnie de son fidèle Pacoros, devenu un des principaux chefs de l'armée, et dont il comptait bien faire son lieutenant pendant l'expédition vers Palibothra, il poussa jusqu'à Kalasi, le lieu de sa naissance. Un mur de terre, dans la tradition de l'Asie centrale, entourait la bourgade indigène : les enfants au teint basané regardaient ces deux cavaliers qui parcouraient au pas les ruelles poussiéreuses. Aux alentours, Ménandre montra à son compagnon la terre, toujours soigneusement irriguée, qu'avait possédée son père et ce qui avait été le domaine familial. Que de chemin parcouru depuis cette enfance encore si proche, depuis que lui, le jeune "Yavana" jouait ici avec les petits indigènes et écorchait avec eux le dialecte local ! Il s'apprêtait maintenant à marcher sur la capitale de l'Inde et porterait le titre de "vice-Roi" s'il s'en emparait ! Dans l'immédiat, Démétrios avait convoqué un conseil et les deux cavaliers galopèrent jusqu'à la ville. Avant de pénétrer dans ce qui avait été le royaume de Sandracottos et Asokas, Démétrios confia les Paropamisades à son second fils, Démétrios le jeune, avec le titre de vice-Roi et la mission non seulement de gouverner la province mais de protéger la Bactriane et d'en défendre les voies d'accès contre un éventuel agresseur venu de l'est, par exemple Posimitas. L'armée allait s'emparer d'abord de Taxila, qui serait sa résidence à lui, Démétrios, pendant que ses deux lieutenants achèveraient la conquête de l'ancien royaume d'Asokas, et dont il ferait la capitale de l'Inde en raison de sa proximité de la Bactriane. Mais pendant qu'il en serait absent, par exemple pendant la campagne de l'Indus, cette région stratégique relèverait aussi de l'autorité de Démétrios II.

L'armée reprit sa marche : cette fois, la grande aventure commençait. Pour la première fois depuis Alexandre le Grand, des Grecs pénétraient en Inde et ils étaient bien décidés à s'avancer plus loin, beaucoup plus loin que le Conquérant, même s'ils se considéraient comme les continuateurs de son oeuvre. Le Gandhara était, depuis le Roi Asokas, une sorte de seconde terre sainte du Bouddhisme, immédiatement après les lieux sacrés où le Maître avait reçu l'Illumination, prononcé ses premiers sermons et recruté ses premiers disciples. C'est au Gandhara que le Roi avait fait édifier les plus importants reliquaires, que les Indiens appelaient, dans leur langue, "stupas": c'étaient des édifices clos, de forme arrondie comme des dômes, entourés parfois d'une balustrade sculptée, contenant une pincée des cendres vénérables du Bienheureux et qui étaient l'objet de la ferveur populaire. Mais le Gandhara comptait aussi des minorités : des Perses et des Grecs en particulier. Les Grecs étaient établis là depuis le passage d'Alexandre et ils y avaient fait souche; la langue grecque y était donc comprise par de nombreux Indiens, ainsi que la langue de l'Inde par les Grecs, et l'on n'eut pas de mal à trouver des interprètes. Chose étonnante : pas un soldat indien n'était en vue; les détachements; envoyés en avant-garde faisaient régulièrement savoir que la voie était libre, et effectivement on parvint sans coup férir à la ville que les Indiens appelaient Pushkélavati et les Grecs Peuskélaïtis ou Peukela, qu'aucune garnison ne défendait.

La ville était dominée par une acropole où le Roi Asokas avait fait édifier un des trois grands stupas de la région. Pourtant, dans la ville même, il n'y avait pas que des Bouddhistes. Certes on y croisait souvent ces curieux personnages que les interprètes appelaient des "bonzes" : ils avaient le crâne rasé, portaient des robes faites de chiffons cousus couleur safran qui dégageaient une de leurs épaules, et passaient le matin dans les rues, frappant aux portes des maisons ou tendant aux passants une écuelle où ils recevaient leur nourriture de la journée.. Les Grecs apprirent qu'ils vivaient dans la pauvreté, mais ne torturaient pas leur corps comme les pieux Brahmanistes et ne se jetaient pas vivants dans les flammes d'un bûcher comme les gymnosophistes. Ils couchaient, paraît-il, sous les arbres, à même le sol, sauf pendant la saison des pluies. Mais d'autres sectes étaient représentées à Peukéla : la ville renfermait par exemple un sanctuaire consacré au Dieu Shiva, un des plus vénérés par les Indiens brahmanistes, et Démétrios voulut le visiter. Quand il entra dans la partie la plus profonde et la plus secrète de l'édifice, entouré de son état-major, il eut la surprise de ne pas y trouver de statue, mais le symbole du Dieu, une pierre ronde dressée oui était, lui dit-on, le *phallos* de Shiva. Démétrios en conclut que ce Dieu des Indiens n'était autre que le Dionysos des Grecs. Il demanda à parler aux prêtres du temple, mais pas un Brahmane ne se montra. On lui parla

également d'un temple d'Artémis, mais cette déesse, que les Grecs de la ville désignaient sous ce nom, était en réalité la déesse perse Anahita : les Grecs de Bactriane la connaissaient bien car elle avait un temple dans la capitale du royaume et ils la reconnurent aisément quand ils virent sa statue dont la tête était couronnée de rayons.

Le lendemain, les chefs des bonzes se présentèrent pendant que le Roi tenait conseil. Interrogés par lui à sa sortie, ils dirent que l'usurpateur Pushyamitra, félon, criminel et impie, était solidement retranché dans la ville de Sagala, et les Grecs surent que, comme autrefois Alexandre, c'est dans les parages de cette ville qu'ils devraient sans doute livrer leurs premiers combats. Les bonzes ajoutèrent que les soudards de l'usurpateur avaient odieusement ravagé le Gandhara, persécutant les fidèles du Bouddha, à commencer par eux-mêmes, violant ou détruisant les stupas et les monastères. Ils étaient tout prêts à montrer des exemples de ces actes d'impiété et ils espéraient que les "Yavanas" les protégeraient de la folie criminelle du félon soutenu par les Brahmanes. Dans sa jeunesse, Ménandre avait eu souvent l'occasion de croiser des bonzes dans les Paropamisades et il connaissait bien ce mot « Yavanas » qu'il avait maintes fois entendu prononcer par les Indiens de sa province natale :

- Ce mot "Yavanas", dit-il à Démétrios, signifie "Ioniens". C'est le terme qu'ils emploient pour nous désigner.

Démétrios lui confia la mission de parlementer en son nom avec les bonzes et Ménandre en fut ravi : il se confirmait avec évidence que les "Yavanas" et les Bouddhistes avaient des ennemis communs, comme le leur avait dit à Bactres Démétrios. C'était une chance exceptionnelle pour assurer le succès de l'expédition entreprise par le Roi de Bactriane, plus grande, en tout cas, que lui, Ménandre, ne l'avait pensé au moment du départ, plus grande même sans doute que ne le pensait le Roi lui-même, et cette chance, il fallait la saisir. Les bonzes le conduisirent au sommet de l'acropole que les Grecs de la région comparaient à celle d'Athènes et d'où l'on dominait toute la ville de Peukéla. Les ravages causés par les troupes de Posimitas y étaient flagrants : la balustrade de bois sculpté qui entourait le stupa avait été systématiquement renversée; elle gisait à terre en mille morceaux. Le dôme lui-même avait été partiellement démoli, dans l'espoir, sans doute, d'atteindre, au centre de l'édifice, le coffret d'or contenant les plus vénérables des reliques : des cendres du Maître. Ménandre dit aux bonzes qu'il demanderait au Roi Démétrios de faire restaurer ce stupa; il était bien décidé à faire valoir l'intérêt qu'avaient les Grecs à bénéficier du soutien des Bouddhistes, si Posimitas bénéficiait de celui des Brahmanes. Il les interrogea sur leur vie et apprit qu'ils vivaient en communautés, menant une vie de méditation, loin des illusions et des faux plaisirs des sens, cherchant à imiter la perfection et la sainteté du Bienheureux. Ménandre vit en eux les équivalents des anciens philosophes de la Grèce, qu'il connaissait d'ailleurs fort mal, par exemple les premières communautés pythagoriciennes ou encore les *thiases* dionysiaques ou orphiques. Cela le confirma dans l'idée que l'Inde était bien loin d'être un pays de "Barbares".

La promenade militaire reprit. Pour franchir l'Indus, d'une largeur immense en cet endroit, il fallut construire une quantité de radeaux et les amarrer solidement pour en faire un pont continu capable de résister au courant. On atteignit ainsi Taxila, la plus importante ville de l'Inde du Nord, capitale de ce qui avait été autrefois le royaume de Taxile, lequel jouxtait celui de Poros, le *maharadjah* qu'Alexandre avait vaincu deux fois : la première par ses armes et la seconde par sa magnanimité. Taxila était devenue ensuite, quand Sandracottos et ses successeurs eurent édifié l'Empire de l'Inde, la résidence d'un des vice-Rois, l'autre étant Ozène. A l'extérieur du mur de boue séchée entourant la ville, on pouvait voir de nombreux monuments, à commencer par les Tours du silence des Zoroastriens car, comme à Bactres, les Perses formaient une communauté importante à Taxila. A proximité de la ville, on pouvait voir aussi le grand stupa édifié par le Roi Asokas, protecteur des Bouddhistes, sur le même plan que ceux de Peukela, et de ses environs, et, comme eux, violé par les Brahmanes et les soldats de l'usurpateur. Mais on pouvait voir surtout un vaste et superbe temple, décoré de reliefs de bronze représentant les hauts-faits d'Alexandre et de Poros : à l'intérieur de l'enceinte se promenait librement un éléphant très vieux qui avait été celui du maharadjah et qui s'était si bien battu qu'Alexandre l'avait consacré au Soleil et qu'il avait décoré ses défenses d'anneaux d'or portant des gravures à son nom.

Comme à Peukela, les Bouddhistes étaient nombreux à Taxila, mais aussi les fidèles de

Vishnou, un des Dieux les plus vénérés par les Indiens brahmanistes. La ville, aux ruelles tortueuses et escarpées, était bâtie sur une colline au pied des hautes falaises qui dominaient la vallée d'un fleuve que les Grecs de la région appelaient Tibérios. Dans ces falaises, des grottes, en partie naturelles mais que les Indiens avaient agrandies, abritaient de nombreuses écoles qui attiraient des jeunes gens venus de tout le nord du pays. Le commerce était également très actif à Taxila dont les bazars étaient plus animés que ceux de Bactres et regorgeaient de marchandises. Mais Démétrios voulut marquer son passage, en refondant cette ville comme Alexandre l'avait si souvent fait dans les territoires qu'il avait soumis. Il rêvait de construire partout des "Démétrias", de même que son prédécesseur avait semé des "Alexandries" sous ses pas. C'est d'ailleurs dans le but d'imiter le Conquérant qu'il avait fait venir avec lui en Inde son architecte Hermocrate. Celui-ci choisit un site à une certaine distance de la "vieille Taxila", en un endroit où la vallée du fleuve s'élargissait et il y dessina une ville sur le modèle des cités qu'édifiaient partout les Grecs depuis l'expédition du Macédonien, une ville géométrique avec deux longues avenues se coupant en son centre à angles droits, aboutissant aux quatre portes percées dans les murailles et délimitant quatre quartiers dont chacun était une sorte de réduction de l'ensemble. Quiconque se tenait à l'intersection des deux avenues devait être capable de voir entrer qui que ce fût par l'une des portes : tel était le principe de l'urbanisme hérité d'Alexandre et qui triomphait des bords du Nil à ceux de l'Indus. C'est dans ce nouveau site que Démétrios avait décidé de faire venir la population de l'ancienne Taxila : les habitants, expliquait-il y auraient plus de place, les rues y seraient plus larges et plus propres, les maisons plus vastes, les temples et les monuments publics plus beaux. Cette « ville » serait la première « Démétrias » de son parcours, l'équivalent de ce qu'avait été pour Alexandre la prestigieuse Alexandrie d'Egypte, devenue la première ville du monde. Mais Ménandre n'était pas de cet avis et il insista beaucoup pour que la nouvelle cité conserve son antique nom indien de Takshasila, déjà simplifié en Taxila par les Grecs, et pour qu'elle garde aussi, malgré son plan, quelques caractéristiques d'une ville indienne, à commencer par une muraille de terre sèche. Il n'était pas partisan, non plus, d'un palais royal à colonnes corinthiennes, et, une fois de plus, il répétait au Roi :

- Nous ne sommes pas ici chez des Barbares. Les Indiens, comme les Sères, ont leurs Dieux, leurs temples, leurs philosophes, leurs écoles... Leur pays est immense et nous ne sommes qu'une poignée. Si nous voulons conquérir l'Inde, il nous faut conquérir le cœur des Indiens. Si nous voulons les subjugués, ils nous rejettent, notre échec est assuré.

- Alexandre les a subjugués, répliquait Démétrios.

- Et que reste-t-il aujourd'hui de l'oeuvre d'Alexandre dans ce pays ? Les seules régions de l'Inde où nous ayons encore une certaine influence, ou du moins une certaine présence, par exemple celle où nous sommes en ce moment, sont des régions où Alexandre avait réussi à se faire des alliés comme Poros, et non des sujets vaincus et humiliés.

Démétrios n'était guère préparé à entendre ce genre de discours mais il respectait Ménandre dont les convictions et la sagesse l'impressionnaient. Il voulut d'autant plus éviter de le contredire que ce serait à son lieutenant qu'il reviendrait de surveiller l'avancement des travaux et de présider au transfert de la population : le Roi, lui, avait déjà entrepris la construction d'une flotte en vue de la descente de l'Indus vers la mer extérieure. Un jour qu'il parcourait, en compagnie de Ménandre et d'Hermocrate la large steppe où allait sortir de terre la ville nouvelle, Ménandre, qui paraissait reprendre une conversation interrompue, lui dit soudain :

- Nous sommes des étrangers, des Yavanas. Si nous voulons subjugués les Indiens, comment nous justifierons-nous à leurs yeux ? Alexandre avait été mieux inspiré avec les Perses quand il leur avait proposé une union étroite de leurs deux peuples. Je suis sûr que, s'il avait vécu, il l'aurait réalisée.

- Tu veux que je te dise quelque chose ? répondit Démétrios. Tu me parles de "justification" ? Eh bien, j'en ai une. Je n'en ai encore jamais parlé à personne, mais, depuis que nous sommes dans ce pays, que je vois ce qui s'y passe et que j'entends ce qui s'y dit, je ne cesse d'y penser.

Démétrios avait l'art de susciter la curiosité de ses interlocuteurs : Ménandre le, savait bien. Le Roi semblait fixer un point imaginaire, dans la direction des montagnes lointaines que l'on devinait à l'horizon, vers le Nord. Il reprit :

- Peut-être sais-tu que le premier Roi des Indiens de la défunte dynastie, l'illustre Sandracottos, avait épousé une princesse Séleucide. Son petit-fils, le Roi Asokas, le protecteur des Bouddhistes, avait donc du sang grec dans les veines. C'est d'ailleurs ce qui explique les excellentes relations qui ont toujours existé entre les Séleucides et les descendants de Sandracottos : ils étaient apparentés par le sang. Le félon Posimitas a traîtreusement assassiné le Roi Birhadratha, dernier descendant de Sandracottos et d'Asokas, et a tenté, en vain, d'ailleurs, jusqu'à présent, de prendre sa place sur le trône de l'Inde, mais il n'y a aucun droit. Par contre, moi, j'en ai. Je suis un Séleucide par ma mère; j'étais apparenté au Roi déchu. En combattant Posimitas, en l'écartant du trône qu'il a usurpé et en revendiquant ce trône pour moi-même, même si je ne suis qu'un "Yavana", comme tu dis, je ne fais que rétablir une légitimité que je peux incarner beaucoup plus valablement que Posimitas, tout Indien qu'il est.

Ménandre regarda Démétrios avec une sorte d'admiration et il lut le même sentiment dans les yeux d'Hermocrate qui n'avait pas perdu un mot, lui non plus, de cette démonstration impressionnante de logique.

- Tu pourras d'ailleurs remarquer, continuait le Roi, que nous ne sommes entrés en Inde qu'après le crime et la tentative d'usurpation de Posimitas.

- Avoue quand même que tu y pensais depuis fort longtemps, objecta Ménandre qui se souvenait d'une conversation sous la tente de celui qui n'était encore que le prince-héritier de Bactriane, une quinzaine d'années plus tôt.

Démétrios eut un de ces sourires presque enfantins qui contrastait avec sa carrure de colosse et son encolure taurine:

- Cela, dit-il, tu seras bien inspiré de le garder pour toi, et même... de l'oublier.

Les préparatifs de la campagne de l'Indus se poursuivaient activement. Comme Démétrios l'avait expliqué avant le départ d'Alexandria-Kapisa, il descendrait le fleuve tandis qu'Apollodote suivrait la route terrestre par la rive droite, et ils feraient leur jonction à Patala : c'est ainsi qu'avait procédé autrefois Alexandre. Le Roi inspectait régulièrement les chantiers où était construite la flotte qui descendrait l'Indus jusqu'à la Mer Extérieure.

Le partage des troupes donna lieu à négociations entre lui et Ménandre. Le Roi, soutenu par Apollodote, proposait, assez mollement, la création de trois corps d'armée d'importance sensiblement équivalente, mais Ménandre s'insurgea : il fit observer qu'il aurait la tâche la plus lourde et qu'il serait seul : Posimitas tenait la ville de Sagala et sa région. S'il réussissait à s'en emparer, il lui resterait à gagner la capitale dont la route serait jalonnée de villes puissamment défendues; la prise de Palibothra, surtout, exigerait de très gros moyens. La ville, selon Mégasthène, qu'il avait lu et relu avant de quitter Bactres, était une des plus grandes du monde. Ménandre voulait bien se contenter du tiers des fantassins car il pensait pouvoir recruter de nombreux combattants indiens avant son départ, mais il demandait la moitié des cavaliers Bactriens et la plus grosse part des machines de siège. Démétrios ne chercha guère à résister à ces arguments : il avait bien conscience qu'il confiait à son lieutenant une mission extrêmement difficile, dans un monde mal connu, et il ne pouvait lui refuser les moyens de l'accomplir. Il finit donc par accepter la plupart de ses conditions. Quand le Roi et son frère furent partis, l'ancien soldat de fortune, fils d'un humble *clérouque* des Paropamisades, resta le seul maître à Taxila.

*

Il en éprouva une certaine ivresse car le seul maître, il le serait maintenant jusqu'à Palibothra, s'il réussissait à s'emparer de cette capitale de l'Inde. Le sentiment d'être un nouvel Alexandre le grisait, d'autant qu'il avait acquis la conviction que Démétrios, Apollodote et lui-même

étaient mieux à même de réussir leur entreprise que ne l'avait été le Macédonien. Il avait étudié attentivement la campagne d'Alexandre Le génie militaire du Conquérant, son courage, son intelligence, son ouverture d'esprit ne faisaient pas le moindre doute; mais il était étranger au milieu asiatique, et, malgré la volonté d'union des peuples qu'il avait audacieusement affichée, c'est tout de même en Conquérant grec qu'il avait envahi l'Empire perse et sa satrapie indienne. Il avait voulu, comme disait Démétrios, "subjuguier" l'Inde.

Ménandre, lui, depuis son enfance, était un "Yavana" : il était habitué à vivre dans un milieu où les Grecs n'étaient qu'une minorité, certes consciente de sa valeur et de ses mérites, parfois même un peu trop imbu, à ses yeux, de sa supériorité, mais une minorité qui n'en devait pas moins s'adapter à son environnement "barbare" et se faire accepter. Ménandre avait certes toujours participé aux rituels de sa communauté; c'est aux Dieux helléniques qu'il sacrifiait, comme tous ses compatriotes éparpillés en Asie centrale, mais, comme eux, il avait été bien obligé de respecter aussi les divinités du pays qu'il habitait pour se concilier leurs faveurs ou du moins ne pas provoquer leur courroux, même si les noms des Dieux et Déesses grecs qu'elles portaient n'étaient qu'une fiction. De toutes les divinités du lointain pays de ses ancêtres, un pays qu'il ne connaissait d'ailleurs pas, une seule n'avait jamais été nulle part identifiée à une déesse "barbare", et c'est sans doute pour cela qu'il lui vouait secrètement un culte dans son coeur, lui, le Grec peut-être le mieux disposé à l'égard des Indiens : Athéna, la déesse aux yeux pers, celle dont le temple, très loin de l'Asie, se dressait sur l'Acropole d'Athènes, Athéna *Alkis*, Athéna *Promachos*, la déesse guerrière, la déesse à l'égide et à la lance, mais la déesse aussi qui était sortie du front de Zeus, la déesse de l'esprit, de l'intelligence et de la raison, la déesse grecque par excellence... Démétrios, comme Alexandre, s'entourait de devins et d'interprètes de présages : Ménandre n'en voulait aucun autour de lui. Il ne doutait pas plus qu'un autre que l'on pût connaître l'avenir, mais il préférait ne pas le connaître, ne pas savoir à l'avance s'il réussirait ou non à conquérir l'Inde, et, s'il y réussissait, penser que ce serait grâce à ses mérites plutôt qu'à un arrêt du destin.

Il surveillait attentivement l'avancement des travaux de la nouvelle Taxila et inspectait régulièrement les chantiers; il était bien décidé, quand viendrait le moment d'inaugurer la ville, à associer les rites des Indiens à ceux des Grecs. Il mettait à profit ces longs mois où il devait attendre à Taxila le signal du départ que lui donnerait le Roi Démétrios, pour recruter des combattants indiens, mais aussi pour s'informer, aussi complètement que possible, sur le pays qu'il allait conquérir. Il ne négligeait aucune source d'information : même sa maîtresse du moment, une belle Grecque de Peukéla, lui fournissait des renseignements précieux. Mais surtout il s'était trouvé un interprète dont il avait fait son secrétaire et qui était devenu pour lui un véritable conseiller pour les affaires indigènes. C'était un professeur au regard malicieux, nommé Diodore, dont la famille originaire de Thessalie était établie à Taxila depuis Alexandre et qui, à ses yeux, avait le mérite de connaître le pays aussi bien que sa langue, une langue dont lui-même tentait de retrouver l'usage, bien oublié depuis son départ de Kalasi. Bien qu'il eût fait, à Bactres, de gros efforts pour approfondir ses connaissances historiques et philosophiques, Ménandre continuait à se considérer comme ignorant, ou à craindre de paraître tel. Il avait un respect instinctif pour les hommes de culture et à ses yeux Diodore en était un exemple éminent.

Il avait appris, grâce à lui, que le tableau de la société indienne qu'avait fait Mégasthène n'était pas tout à fait exact. Bien d'autres aspects de la description de cet auteur étaient d'ailleurs, selon Diodore, sujets à caution, à commencer par l'histoire des fourmis chercheuses d'or, qu'il tenait pour une pure légende. Il y avait en Inde, prétendait-il, non pas sept « états », mais quatre « couleurs » : c'était, paraît-il, ainsi qu'on désignait les grandes divisions de la société qu'avait consacrées la religion. Les deux couleurs les plus éminentes, quoique les moins nombreuses, étaient celle des prêtres (ceux que Mégasthène appelait les "philosophes"), que les Indiens appelaient Brahmanes, et celle des hommes de guerre, nommés *kshatryas*, et généralement tenus pour inférieurs aux précédents. Ménandre sourit en apprenant que les Yavanas étaient considérés comme des sortes de *Kshatryas* de rang subalterne. Il est vrai que, depuis qu'il avait appris que les Sères faisaient figurer les Grecs parmi les Barbares, il ne s'étonnait plus de rien. Il apprit aussi, mais sans grande surprise, que l'esclavage, du moins sous la forme où le pratiquaient les Grecs d'Europe, était inconnu en Inde; et il repensa à la fille de Xanthe qui avait été vendue sur le marché de Délos.

Quand il se promenait dans les rues étroites, grouillantes et colorées de la vieille Taxila, accompagné de Diodore, de son lieutenant Pacoros, et d'une garde qu'il souhaitait aussi discrète que possible, il aimait interroger les habitants : les marchands, les artisans, barbiers, bottiers ou foulons, tous très surpris de voir ce général yavana si bien disposé à leur égard. La plupart d'entre eux étaient Bouddhistes : ce qu'ils appréciaient le plus dans l'enseignement du Bienheureux, c'était sa condamnation de la violence et donc de la guerre, dont leurs personnes et leurs familles, mais aussi leurs biens et leurs affaires, ne pouvaient attendre que des calamités. L'enseignement du Bouddha avait jadis réussi à rendre pacifique et bienveillant le grand Roi Ashoka lui-même et tous ses successeurs l'avaient ensuite été comme lui. Pour ces Indiens, la guerre avait aujourd'hui le visage de l'usurpateur Pushyamitra et de ses alliés Brahmanes. Des Yavanas, ils attendaient avant tout la paix, et peu leur importait qu'ils fussent des étrangers.

Bientôt Ménandre eut la satisfaction de voir les plus importants d'entre eux se présenter spontanément à la porte du palais qui avait été celui du vice-roi d'Asokas et qui lui servait de résidence. Mais un jour surtout, les gardes lui annoncèrent une visite inattendue, celle d'un personnage important, un petit potentat des environs, un de ces seigneurs que les Indiens appellent "*rajahs*" (donc un Kshatrya, précisa Diodore) Ce visiteur se nommait Vijayamitra, nom compliqué qui signifiait, paraît-il, "ami de la Victoire". Ménandre se dit qu'à sa place, Alexandre eût considéré le nom de cet Indien comme un présage favorable, un signe des Dieux, et qu'il se fût élancé sur la route de Palibothra sans même attendre le message de Démétrios ! Il décida d'appeler cet homme Nicéas, nom qui, en grec, signifie à peu près la même chose que le sien, mais qui était plus facile à retenir et à prononcer.

Cet Indien était un homme encore jeune, magnifiquement enturbanné de rouge, et vêtu, comme tous ses compatriotes, de l'espèce de tunique qui recouvre leur long pagne, vêtements d'une blancheur immaculée mais chamarrés d'or. "Nicéas" était de taille moyenne mais les hauts talons rouges de ses bottines de cuir blanc le grandissaient. Il ne se prosterna pas devant Ménandre qui n'était pas un roi et qu'il appelait d'un nom que Diodore traduisait par "Général", mais il le salua à la manière indienne en portant ses mains jointes à la hauteur de ses yeux. A une question que lui posa son hôte, il répondit qu'il était le "rajah d'Apraca", un fort à la limite du Gandhara et des Paropamisades. Diodore dit que les rajahs reconnaissaient l'autorité du Roi légitime, avant qu'il n'eût été éliminé par l'usurpateur.

- Un peu comme Ajax ou Diomède celle d'Agamemnon, murmura Ménandre comme pour lui-même. En somme, ils ont, ou ils avaient, l'organisation des Achéens d'autrefois, tels que nous les décrit Homère.

- Si tu veux, dit Diodore avec un sourire. J'avoue que je n'avais pas fait le rapprochement ...

C'est au bord du bassin aux lotus, dans la cour centrale du palais, qu'eut lieu l'entretien. Ménandre fit avancer un siège mais "Nicéas" préféra s'asseoir, à quelques pas de son hôte, à même les tapis qui avaient été jetés sur les dalles. Il avait, dit-il, comme tous les rajahs du Nord de l'Inde, combattu l'usurpateur quand celui-ci avait envahi la région, et ils l'avaient obligé à se replier et à s'enfermer dans Sagala.

- Pourquoi l'avez-vous combattu ? demanda Ménandre. Parce qu'il avait osé porter la main sur votre Roi ?

- Oui, répondit l'Indien. Mais aussi parce que le Roi Birhadratta, qu'il a honteusement et lâchement assassiné, était, comme tous ses ancêtres depuis le grand Ashoka au regard avisé, le protecteur de la *Sangha*.

Diodore ne traduisit pas ce mot qui désignait, expliqua-t-il, la communauté des disciples du Bouddha.

- Désormais, continua le Rajah, Pushyamitra ne peut plus s'appuyer que sur nos rivaux de toujours, les Brahmanes qui espèrent, grâce à lui, retrouver la prééminence qu'ils avaient partout avant la conversion du grand Ashoka à la religion du Bienheureux Sakyamouni.

- Les hommes de ta "couleur" sont-ils donc tous des fidèles du Bienheureux ?

- La plupart le sont. Notre Maître n'était-il pas lui-même un Kshatrya ? Il est vrai qu'il a aboli les barrières qui séparaient les "couleurs". Mais justement, il a ainsi mis fin aux privilèges des Brahmanes qui ne le lui ont jamais pardonné et qui, maintenant, avec l'appui de l'usurpateur, se vengent sur nos frères.

Et il ajouta entre ses dents, au comble de l'émotion et de la rage froide :

- A Sagala, il a fait distribuer une pièce d'or à tous ses soudards qui lui apportaient la tête d'un *Arhat*.

Diodore dit que ce mot désignait les religieux bouddhistes, les bonzes. Ménandre regardait à ses pieds cet homme dont les lèvres et les mains, posées à plat sur ses cuisses, tremblaient imperceptiblement.

- Puis-je te demander, dit-il, l'objet de ta visite ?

L'Indien releva les yeux et regarda Ménandre :

- Général yavana, dit-il, si tu diriges tes armes contre l'usurpateur, le criminel Pusyamitra, nous combattons à tes côtés. Si tu nous aides à reconquérir notre pays, ton Roi sera notre Sauveur et nous le reconnaitrons comme notre Roi.

- Je combattrai le criminel, répondit Ménandre. Dès que le Roi Démétrios qui, actuellement, fait route sur Patala, aura atteint son objectif, je marcherai à mon tour sur Sagala puis sur l'ancienne capitale de vos Rois.

- Nous appellerons ton Roi Dharmamitra, dit l'Indien.

Diodore expliqua que ce mot qui, pour une oreille indienne, pouvait rappeler le nom grec du Roi Démétrios, signifiait "Ami de la justice".

- J'aurai besoin de tes hommes et de ceux des autres rajahs, tes amis, dit Ménandre. J'aurai aussi besoin de vous pour les encadrer sous mes ordres.

L'Indien acquiesça. Ménandre lui demanda s'il connaissait les effectifs dont disposait l'usurpateur dans les différentes armes : cavalerie, infanterie, éléphants et chars. "Nicéas ne le savait que de façon très approximative, mais il se déclara prêt à envoyer sur place des espions qui reviendraient avec des renseignements précis.

A la fin de leur entretien, Ménandre fit rendre les honneurs militaires au rajah et le fit raccompagner par une escorte grecque jusqu'aux limites de son domaine. Il était ravi de cette visite inespérée et de ce ralliement qui en annonçait d'autres.

- Indépendamment de l'affaire des "couleurs", dit-il à Diodore, sais-tu exactement ce qui, sur le plan des croyances, distingue les Brahmanistes des Bouddhistes?

- Les uns et les autres, répondit Diodore, partent d'une croyance commune à toutes les sectes de l'Inde : ils croient à la transmigration de l'âme, qu'ils appellent *samsara*.

- C'est bien ce que nous désignons sous le nom de "*métempsychose*" ? Certains de nos philosophes, je crois, ont enseigné cette doctrine, en particulier le grand Pythagore de Samos. Il me semble même que Platon la lui avait empruntée.

- C'est exact, et d'ailleurs les Indiens prétendent que ce sont eux qui l'avaient enseignée à Pythagore. Mais les Egyptiens, je crois, ont aussi la prétention de nous avoir tout appris : il faut donc être prudent. Toujours est-il que, pour les Indiens, cette transmigration, ces renaissances, sont une malédiction à laquelle tous veulent échapper. C'est là qu'ils divergent : les Brahmanistes espèrent qu'après leur dernière renaissance, ils se fondront dans le sein de la Divinité suprême dont les Dieux honorés dans les temples ne sont que des figures diverses, tandis que les Bouddhistes, qui ne croient guère aux Dieux, veulent éteindre les désirs et les passions qui sont, selon eux, les causes des renaissances, pour disparaître dans ce qu'ils appellent le *nirvana*.

- Hum...bon! Il faudra étudier cela plus tard, si nous en avons le temps... En deux

mots, ces Bouddhistes seraient donc des sortes de Pythagoriciens athées ?

- Si l'on veut. Personnellement, ils me font plutôt penser à nos Epicuriens qui, comme tu le sais, ne croient guère aux Dieux, eux non plus. Et, comme les Bouddhistes, les Epicuriens cherchent un remède à la souffrance qui, pour eux aussi, ronge la vie.

- C'est vrai, dit Ménandre. Je crois même que, comme les Bouddhistes, ils font du désir la cause de la souffrance.

- Et c'est pourquoi eux aussi cherchent l'"ataraxie" dans la modération des désirs, la plus grande modération possible. Il ne me semble pas illégitime de rapprocher ce que le Bouddha appelait la "voix moyenne", à mi-chemin entre l'ascétisme et l'hédonisme, de cette modération d'Epicure... Et puis enfin, je serais tenté de comparer la vénération que les Bouddhistes vouent à leur maître à celle des Epicuriens

Qui du sobre Epicure ont fait un demi-Dieu.

- Tout cela est passionnant, dit Ménandre. Mais dis-moi : si j'ai bien compris ce... J'ai déjà oublié son nom...

- Vijayamitra.

- Je n'arriverai jamais à retenir ce nom. Disons "Nicéas". Si j'ai bien retenu ce qu'il nous a dit, les hommes de sa "couleur" seraient tous Bouddhistes. Cela me semble surprenant, pas toi ?

- Ils ne le sont évidemment pas tous. Pushyamitra, "Posimitas", comme tu dis, en est bien la preuve, encore que lui, certains le classent parmi les Brahmanes. Mais beaucoup de kshatryas, surtout dans le Nord, sont effectivement Bouddhistes. A mon avis, depuis Ashoka et jusqu'à l'assassinat de Birhadratta, beaucoup l'étaient avant tout par fidélité envers leur Roi.

*

Dans les mois qui suivirent, l'armée de Ménandre s'étoffa de forts contingents indiens, surtout des troupes à pied. De sorte que, si presque toute la cavalerie était bactrienne, la grosse majorité de l'infanterie fut indienne. Outre Vijayamitra, deux autres rajahs s'étaient personnellement ralliés au "général « yavana ». D'autres se contentèrent de faire allégeance et de fournir des combattants. L'un des deux ralliés s'appelait Kumaraputra et l'autre Amitragatha. Ménandre renonça à retenir leurs noms. Il n'essaya pas non plus, contrairement à ce que faisait Démétrios, de donner à ces noms indiens une vague consonance hellénique. Il préféra les affubler de noms grecs qui traduisaient tant bien que mal les leurs et, de même qu'il avait appelé le premier "Nicéas", il nomma les deux autres Arétiade et Polémon. Grâce à eux il disposa de combattants en grand nombre et il put aligner cent cinquante éléphants de combat. Un jour enfin arriva le message de Démétrios.

Cela se passa au début de l'année suivante, peu avant l'inauguration de la nouvelle Taxila, près d'un an et demi après le départ de Bactres. La campagne de l'Indus, disait Démétrios, se terminait par un succès éclatant : Patala, à la pointe du delta, où Alexandre avait autrefois établi une petite colonie macédonienne, avait été refondée; elle s'appelait désormais Démétrias de l'Indus. Le Roi n'avait décidément pas renoncé à donner son nom aux villes qu'il fondait ou refondait.

Apollodote allait maintenant marcher sur Barygaza puis Ozène, et lui, Démétrios, allait amorcer sa remontée sur Taxila qui serait sa capitale. Rien ne s'opposait donc plus à ce que commençât la troisième phase de l'expédition : la marche sur Palibothra. Ménandre se prépara au départ.

Pendant tous les jours et même les nuits qui précédèrent le grand jour, il éprouva une certaine nervosité. Ce n'était pas "Posimitas" qui l'inquiétait le plus. Il ne cessait de repenser à tout ce qu'il avait lu sur le pays fabuleux où il allait pénétrer : ces rivières où rien ne flotte, ces arbres dont les branches deviennent des racines qui donnent naissance à d'autres arbres, ces fourmis grandes comme des renards qui déterrent de l'or, ces singes doués d'intelligence qui font rouler des pierres sur leurs poursuivants, ces hommes sans bouche ou sans nez ou les pieds à l'envers, ces scorpions volants d'une taille gigantesque, ces chevaux qui ont une corne dressée entre les yeux, ces hyménoptères monstrueux qui laissent tomber des gouttes d'urine ou de sueur dont une seule suffit à pourrir tout ce qu'elle touche... Peut-être y avait-il une part de mythe dans ces récits, mais tout ne pouvait pas être mythique. L'Inde était un autre monde, un peu effrayant, un pays différent de tous les pays connus. C'est sur cette planète mystérieuse qu'il allait pénétrer, c'est elle qu'il était chargé de conquérir. Ménandre avait un peu l'impression que Démétrios lui avait confié la conquête de la lune.

Chapitre 5

DE HAUTE LUTTE

Il savait que seule l'action le libérerait. Après avoir envoyé des messagers à Alexandria-Kapisa pour faire savoir à Démétrios le jeune que son autorité allait devoir s'exercer sur le Gandhara et le pays des cinq fleuves jusqu'au retour du Roi son père à Taxila, Ménandre mit son armée en ordre de marche. Il avait tout naturellement placé le Bactrien Pacoros à la tête de la cavalerie qui était presque entièrement bactrienne. Quant aux troupes à pied, après avoir beaucoup hésité, il s'était décidé à regrouper tous les hommes de langue grecque dans un corps distinct de celui des Indiens. Pour le commandement de ce corps, il avait le choix entre deux jeunes chefs énergiques et d'égale valeur à ses yeux : l'un d'eux, nommé Zoïle, était originaire comme lui des Paropamisades et il avait eu l'occasion de le remarquer au cours des campagnes des premières années du règne de Démétrios. Le district de Daedala, dont il était originaire, était peuplé, comme son nom permettait de le deviner, de mercenaires et de colons venus du pays de Dédale, c'est-à-dire de la Crète, et Zoïle était le fils de l'un d'eux. Quant à Sabbadotos, l'autre jeune chef dont Ménandre avait pu apprécier la valeur, il était, lui, Anatolien, comme beaucoup de soldats qui servaient dans l'armée de Bactriane : il était issu d'une famille de colons indigènes de Cilicie. Finalement, Ménandre désigna Zoïle pour prendre le commandement du corps des fantassins grecs, mais il ne renonça pas à promouvoir Sabbadotos dès que l'occasion se présenterait. Les contingents indiens qui constituaient les gros bataillons de l'infanterie, étaient commandés par leurs chefs respectifs, ceux que Ménandre appelait "Nicéas", "Arétiade" et "Polémon". Avec les éléphants, les chars et les chariots à bagages, ce fut une impressionnante colonne qui prit, un matin, le grand chemin de l'est que dominaient, dans le

lointain, les contre forts des gigantesques monts Emodos et Imaos qui ferment l'Inde par le nord.

On franchit l'Hydaspès, on dépassa Bucéphala, dernière ville qu'avait jadis fondée Alexandre et à laquelle il avait donné le nom de son célèbre cheval, et l'on parvint au bord de l'Akésinès, au-delà duquel commençait la province dont Sagala était la capitale. C'est là que "Posimitas" avait décidé de livrer bataille.

Les rives du fleuve, en cet endroit, étaient basses. En face, pour barrer le passage aux Grecs, l'usurpateur avait disposé ses éléphants en ligne. Dans les tourelles qu'ils portaient, les archers se tenaient prêts à arroser de flèches les téméraires qui tenteraient de franchir le fleuve. Les radeaux qui avaient déjà servi pour la traversée de l'Hydaspe, furent ostensiblement amenés à pied d'oeuvre et Ménandre fit le nécessaire pour que Pushyamitra crût qu'il était décidé à forcer le passage. Pendant plusieurs jours, une intense activité régna dans le camp des Grecs qui donnèrent l'impression qu'ils préparaient un débarquement. Mais Ménandre était bien décidé à ne pas tenter une aventure qui se révélerait inévitablement très meurtrière. Il mit à profit ces quelques jours pour explorer les rives de l'Akésinès, en amont et en aval du point où l'ennemi voulait le contraindre à livrer bataille, et il tint conseil avec Pacoros, Zoïle et les Indiens, pour les instruire de la stratégie qu'il avait arrêtée et qu'ils mettraient en oeuvre dès la nuit suivante puisque, par bonheur, on était dans une période de nuits sans lune.

Toutes les troupes à pied, Indiens compris, furent placées sous le commandement de Zoïle qui, dans chaque corps, prit les meilleures unités et se mit en marche vers l'amont, dès le début de la nuit, emportant des radeaux. Quelques heures plus tard Ménandre et Pacoros partirent avec les cavaliers vers l'aval : d'autres radeaux, les y avaient précédés. Restés sur place, les Indiens devaient donner le change à l'usurpateur en simulant une tentative de franchissement du fleuve, franchissement qu'ils n'effectueraient en réalité que lorsque l'ennemi, occupé sur deux fronts, serait incapable de s'opposer à un débarquement.

Il faisait à peine jour quand Ménandre et ses cavaliers, parvenus à l'endroit fixé, franchirent le fleuve, sur sa plus grande largeur, au moyen des radeaux, puis se jetèrent à l'eau avec une témérité qui put paraître d'autant plus folle que la rive opposée se révéla glissante et qu'ils durent la remonter sous les projectiles et engager directement le combat. Les ennemis s'étaient-ils aperçus de la manoeuvre ? En tout cas, les premiers éléments de la cavalerie indienne arrivèrent à leur hauteur au moment où ils débarquaient. Ménandre se trouva aussitôt face à deux chefs indiens qui l'attaquèrent ensemble, tandis que le gros de leurs forces arrivait au loin au galop. Il évita le javelot du premier et lança sur lui sa sarisse, mais elle se brisa sur sa cuirasse. Alors il tira son épée et ils en vinrent au corps à corps. Cependant le second vint placer son cheval parallèlement au sien et lui asséna sur la tête un coup si terrible que le casque se fendit. Ménandre chancela et faillit s'écrouler. L'autre s'apprêtait à lui asséner un second coup quand Pacoros, survenu par derrière, lui planta sa lance au défaut de la cuirasse. L'Indien s'effondra, mais restait l'autre, avec lequel le corps à corps reprit tandis que Pacoros, de son côté, affrontait un nouvel adversaire. Tout autour d'eux, maintenant, le combat faisait rage : les épées, s'abattaient, se heurtaient, étincelaient, des corps basculaient, s'écroulaient, des chevaux partaient sans cavalier... Les Indiens étaient dominés, ils reculaient, mais ils se défendaient âprement.

C'est à ce moment qu'on entendit, dans le lointain, une clameur confuse et qu'on aperçut une débandade indescrivable. Les fantassins indiens qui, sans doute, avaient été pris au dépourvu au petit matin, étaient bousculés par la phalange de Zoïle dont la manoeuvre avait donc parfaitement réussi, et refluaient dans le plus grand désordre. Ceux qui n'avaient pas été tués ou blessés tentèrent d'aller se réfugier derrière la muraille que constituaient les éléphants qui continuaient à interdire aux Indiens restés sur l'autre rive le passage du fleuve. Mais, au moment où ceux-ci entreprenaient en force la traversée, les cavaliers de Ménandre parvenaient, au prix d'un sursaut désespéré, à repousser leurs adversaires dont les survivants prirent la fuite, talonnés par Ménandre lui-même à la tête de deux *îles*, tandis que Pacoros, entraînant les autres, se rabattait sur les fantassins en déroute. Ce fut un épouvantable carnage.

Les cavaliers bactriens, se penchant sur le cou de leurs montures, tranchaient des têtes à coups de sabres, plantaient des lances dans les dos, foulaient les corps des blessés sous les pieds des chevaux. Les survivants se réfugiaient près des éléphants, au moment où les troupes des rajahs

débarquèrent. Les pachydermes, criblés de javelots et de flèches, ruisselaient de sang, tombaient sur les genoux. Des Bactriens, sautant de cheval, et des Indiens, fraîchement débarqués, se glissaient jusqu'à eux, leur plantaient leurs épées dans le ventre jusqu'à la garde, et les pauvres bêtes barrissaient désespérément. Certains réussirent à taillader les courroies qui tenaient les tours d'osier sur le dos des bêtes : elles s'effondraient et leurs archers venaient s'embrocher sur des piques tendues. On vit des éléphants, affalés sur le ventre, tourner la tête à droite et à gauche et arracher un à un avec leur trompe, les projectiles dont ils étaient hérissés.

Seuls les chars de Pushyamitra avaient réussi à fuir, entourant celui de l'usurpateur qui devait déjà être loin, probablement sur le chemin de Vidisa où "régnait" son fils. Sans doute avait-il craint que Ménandre ne lui fît subir le sort qu'Alexandre, jadis, avait réservé à Bessos, le meurtrier de Darios, le Roi des Rois. Le Conquérant l'avait fait attacher entre deux arbres pliés qui, en se redressant brusquement, avaient écartelé le corps du régicide...

Ménandre et Pacoros retrouvèrent Zoïle, Sabbadotos et les rajahs : l'assaut final de leurs troupes avait été décisif pour achever de mettre l'ennemi en déroute. Ensemble, ils pénétrèrent dans le camp de l'usurpateur que leurs soldats avaient déjà commencé à piller. Dans la tente du "traître", comme disait "Nicetas", ils découvrirent d'étonnantes richesses : de la vaisselle d'or, des meubles de bois précieux, des vases de parfum... Tout cela, disaient les Indiens, avait été volé au Roi assassiné, au point qu'ils refusèrent de se partager ces merveilles, comme le leur proposait Ménandre. On prit la direction de Sagala où l'armée fut accueillie en libératrice par une partie de la population : l'autre se terrait. Là, les Grecs mirent également la main sur le trésor de Pushyamitra, plus de 10.000 talents, si, aux monnaies et lingots de métaux précieux, on ajoutait la pourpre et les pierres rares. Un fabuleux trésor de guerre pour Ménandre qui, pour annoncer sa victoire, fit porter au palais de Taxila la vaisselle de "Posimitas" : Démétrios la trouverait à son retour de Patala.

Sagala était une belle ville, très indienne d'aspect, avec ses nombreux jardins agrémentés d'étangs aux lotus, mais très différente de la vieille Taxila. Dans ses rues se répandaient à nouveau des foules délivrées de la peur et de la haine religieuse. L'arrivée des "Yavanas" avait mis fin à la terreur et Ménandre avait donné des ordres extrêmement stricts pour faire régner la paix entre les communautés. Chaque matin, on voyait à nouveau, comme autrefois, les bonzes en robes safran aller de maison en maison, leur écuelle à la main. Ils croisaient des brahmanes, tout de blanc vêtus, et qui passaient, l'air impénétrable. Ménandre décida de laisser une garnison dans la ville et mit à sa tête Zoïle qu'il nomma gouverneur de la région pour le récompenser de sa brillante conduite à la bataille de l'Akésinès. Faire régner la paix religieuse dans Sagala et sa province : telle fut la consigne formelle qu'il lui laissa. Ce serait désormais Sabbadotos qui commanderait à sa place l'infanterie grecque. Pushyamitra était en fuite : la voie paraissait libre au moins jusqu'à Mathura, la première ville importante qu'ils trouveraient sur la route de la capitale de l'Inde.

*

On franchit les derniers des cinq fleuves qui donnaient son nom à la province, l'Hydraotis puis l'Hyphasis, et l'on parvint aux douze autels géants en forme de tours qu'avait édifiés Alexandre, cent cinquante ans plus tôt, pour marquer le point ultime de son avance, quand son armée avait refusé de continuer vers l'est. Ce qui, pour lui, avait été une fin, allait être un commencement pour Ménandre. Il ressentit une intense émotion quand il vit la colonne de bronze, édifiée, disait-on, par les Indiens, et sur laquelle on pouvait lire : *"Alexandre s'est arrêté ici."* Des inscriptions

énuméraient les Dieux auxquels étaient dédiés les édifices : Ammon, Héraklès, Athéna, Zeus Olympien, Apollon Delphien, les Cabires de Samothrace, le Soleil de l'Inde... Ménandre décida de célébrer un grand sacrifice à ces Dieux, qui, sous d'autres noms, sont ceux de tous les peuples. Il n'ignorait pas que, ce faisant, il allait choquer les Indiens de son armée, du moins les Bouddhistes fervents comme Vijayamitra-"Nicetas" : il savait que le Bouddha avait interdit à ses fidèles de tuer des animaux et de manger leur chair, de même qu'il avait interdit la consommation de boissons fermentées. Il avait lu autrefois, dans ses Paropamisades, des inscriptions que le Roi Asokas-"Pyodasis" avait fait graver dans la pierre et dans lesquelles il faisait savoir à ses sujets qu'il avait décidé de se conformer à ces préceptes, ce qui était une façon de les inviter à l'imiter. Les rajahs en effet furent choqués, mais aussi surpris/quand ils virent ce *kshatrya* célébrer un sacrifice aux Dieux, rite qui, pour tout Indien, était le privilège des Brahmanes. Ménandre passa outre : il respectait les Indiens, leurs croyances, leurs rites, leurs moeurs. Les rajahs bouddhistes étaient ses alliés mais il n'était pas l'un des leurs. Il restait un "Yavana" et ne voyait pas de raison d'essayer de le faire oublier.

La chaleur devint accablante, mais la saison des pluies, selon les Indiens, ne commencerait pas avant plusieurs mois. Les montagnes du Nord avaient disparu depuis longtemps. Un jour, on atteignit le cours supérieur de l'Iomanès, un des fleuves sacrés des Indiens, avec le Gange dans lequel il se jetait, très loin de là. C'est sur les bords de ce fleuve, mais très loin aussi, que se dressait la ville de Mathura. L'Iomanès arrosait de vastes plaines où les paysans, qui, selon Diodore, constituaient la troisième "couleur" du peuple indien, de loin la plus nombreuse, cultivaient le mil et le riz. Ils étaient le plus souvent assez noirs de peau, ce qu'accentuait encore le pagne blanc dont ils s'entouraient les reins et le chiffon de même couleur qu'ils s'enroulaient autour de la tête. On les voyait à longueur de journées puiser de l'eau à l'aide de balanciers dans les rigoles alimentées par le fleuve et la verser dans des champs carrés qui brillaient sous le soleil comme d'innombrables petits lacs où poussait la plante miraculeuse qui les nourrissait. Leurs villages étaient faits de huttes de terre couvertes de paille autour desquelles s'ébattaient des enfants nus à la peau noire et au regard brillant.

Un soir, des cavaliers se présentèrent au camp des Grecs : ils arrivaient de Taxila. Introduits dans la tente de Ménandre, ils lui tendirent un rouleau portant le sceau royal. Démétrios commençait par féliciter son lieutenant pour sa victoire sur Posimitas et la prise de Sagala. Il lui annonçait ensuite qu'Apollodote, son frère, s'était, de son côté, emparé de Barygaza sur le grand océan, et qu'il s'apprêtait à faire mouvement sur Ozène. Quant à lui, revenu à Taxila, la ville de l'Inde la plus proche de sa chère Bactriane, il allait y attendre les deux nouvelles qu'il lui tardait d'apprendre : la prise d'Ozène par Apollodote et celle de Palibothra par Ménandre. Après quoi, il prendrait les dispositions nécessaires pour que les deux hommes opèrent leur jonction et mettent ainsi fin au pouvoir, du reste bien affaibli, de l'usurpateur.

Après avoir lu cette lettre, Ménandre dit à Diodore :

- Tout a magnifiquement réussi au Roi Démétrios, jusqu'à présent. Je finis par me demander si les Dieux ne vont pas finir par devenir jaloux de ses succès.
- Le pire n'est jamais sûr, répondit Diodore. On peut apaiser la colère des Dieux. Le Roi le sait.
- Leur colère, peut-être, dit Ménandre comme pour lui-même. Leur jalousie, j'en suis moins sûr..

Il dicta à Diodore une réponse au Roi dans laquelle il indiquait la position qu'il avait atteinte et ajoutait que la voie paraissait libre devant lui. Il n'en était rien. A quelque temps de là, des rajahs de la région se présentèrent pour annoncer leur ralliement aux Yavanas, et ils firent savoir à Ménandre qu'il allait sans doute bientôt devoir combattre. Après avoir assassiné le Roi Birhadratta et tandis qu'il remontait vers le Nord, Pushyamitra avait laissé des commandants militaires à la tête de fortes garnisons non seulement à Pataliputra, la capitale, mais dans deux villes considérées comme sacrées par les Indiens : Mathura, la plus proche, située sur le fleuve Iomanès dont les Yavanas suivaient en ce moment le cours, et Saketa, que l'on appelait aussi Ayodhya. Le général qui commandait à Mathura s'appelait, dirent-ils, Mahendra, et celui de Saketa avait pour nom Purumitra. Les rajahs offrirent à Ménandre de lui fournir des combattants car il devait s'attendre à devoir livrer bataille devant ces deux villes et sans doute à s'en emparer par la force.

Diodore ajouta que Mathura et Saketa-Ayodhya étaient en effet considérées par les Brahmanistes comme des villes saintes : la première était celle du Dieu Krishna et la seconde celle du Dieu Rama, tous deux étant des *avatars* de Vishnou, la divinité suprême, ce mot *avatar* désignant une des incarnations successives de cette divinité. Les trois rajahs de l'armée de Ménandre, "Nicetas", "Arétiade" et "Polémon", tinrent à faire savoir que ces deux villes, où avait séjourné le Bienheureux, n'étaient pas moins saintes pour les Bouddhistes.

A la suite de ces informations, Ménandre décida de renforcer les effectifs du détachement qui, chaque jour, était envoyé en avant-garde, et qui était commandé par un jeune chef de valeur nommé Antiochos. Mahendra choisirait-il d'attendre derrière les murailles de Mathura l'assaut que lui livrerait Ménandre ou bien choisirait-il de l'affronter en rase campagne ? Ménandre se préparait aux deux éventualités et les rajahs lui donnèrent d'utiles renseignements sur les divers dispositifs de bataille adoptés par les armées de leur pays. Ménandre n'en était pas moins décidé à imposer à Mahendra la stratégie qu'il aurait arrêtée.

Un matin, Antiochos et ses éclaireurs revinrent ventre à terre en annonçant que l'armée ennemie était en vue : elle n'était plus qu'à une centaine de stades et se trouvait déjà en ordre de bataille. Antiochos dit que Mahendra semblait disposer d'un moins grand nombre de fantassins que les Grecs mais de plus d'éléphants. L'armée n'avait pas encore levé le camp. Ménandre fit sonner le branle-bas de combat et les combattants des différentes armes rejoignirent en toute hâte la place que leur assignaient leurs chefs. Très vite, l'agitation, en apparence brouillonne, des hommes, des chevaux et des éléphants, s'ordonna en un front immense déployé à une dizaine de stades en avant du camp.

Ménandre était nerveux. Il avoua même à Pacoros et Sabbadotos que, pour un peu, il aurait, comme autrefois Alexandre, sacrifié à la Peur. Mais il préféra invoquer Athéna, sa protectrice : la déesse de la Raison n'était-elle pas aussi armée de la lance et porteuse de l'égide tutélaire ? Le camp avait été dressé à peu de distance du fleuve En avant, s'étendait à perte de vue une vaste plaine, sur la rive droite de l'Iomanès : ce serait le champ de bataille pour le premier affrontement en rase campagne qu'allaient livrer les Grecs au coeur de l'Inde. Ménandre avait conçu un vaste mouvement tournant dont l'axe fixe devait être l'extrémité de son aile gauche, appuyée sur le fleuve, à un endroit, soigneusement choisi par lui, où l'Iomanès amorçait une courbe accentuée vers la droite. Conformément à la stratégie que tous les généraux, macédoniens ou grecs avaient héritée d'Alexandre, c'est à son aile droite qu'il avait confié, le rôle offensif. Par contre, tenant compte de ce que lui avaient appris les Indiens sur le dispositif généralement adopté par les chefs de guerre de leur pays, il avait modifié le front habituel aux armées grecques : il se tiendrait au centre avec Pacoros et la cavalerie, face à Mahendra qui, comme Posimitas à la bataille de l'Akésinès, s'y trouverait sans doute au milieu de ses chars. Toute l'aile droite serait occupée par la phalange des Grecs qu'il avait placée sous les ordres de Sabbadotos et qui serait appuyée par des éléphants. L'aile et le flanc gauche étaient confiés aux Indiens sous les ordres de leurs *rajahs*. Ils avaient ordre de tenir bon sur place, de repousser les assauts adverses et de protéger le camp. Ménandre leur avait donc affecté le gros des éléphants qui devaient constituer un barrage infranchissable à l'avant des combattants à pied. Ceux des pachydermes qui devaient appuyer la phalange grecque à l'aile droite, il les avait fait droguer par un mélange de vin et de poivre pour les rendre plus agressifs. Son plan de bataille était d'une parfaite simplicité : l'armée ennemie, repoussée par l'avance irrésistible de la phalange, devait finalement être rejetée dans le fleuve. Lui-même, avec Pacoros et la cavalerie, se tiendrait au centre, prêt à aller prêter main forte à toute partie du front qui se trouverait en difficulté.

Cependant la matinée s'avancait et Mahendra tardait à se montrer. Le soleil était déjà haut dans le ciel, éclairant un horizon désespérément vide. Ménandre, accompagné de "Nicéatas", parcourut à cheval toute la longueur du front : il harangua en grec le centre et l'aile droite et Nicéatas l'aile gauche en langue indienne. Il lui tardait, maintenant que l'engagement commence : il détestait l'attente... Vers la cinquième heure enfin, s'éleva au loin, au-dessus de la plaine, une traînée blanchâtre qui s'étirait longuement sur la droite. Les Indiens allaient-ils tenter une manoeuvre d'encercllement ? Ménandre fut vite rassuré : Mahendra resserra son corps de bataille face à celui des Grecs. Au centre de son dispositif, on distingua bientôt, comme prévu, la masse compacte des chars où il se trouvait sans doute en personne : c'était la tactique de la "pointe d'aiguille", une de celles dont lui avaient parlé les *rajahs*.

Il avait ordonné à Sabbadotos de se mettre en mouvement dès que les deux armées ne seraient plus qu'à deux ou trois stades l'une de l'autre, et soudain, en effet, la masse impressionnante de la phalange s'ébranla : les carrés des lourds hoplites, cuirassés des pieds à la tête, leurs *syntagmes* hérissés des pointes aiguës de leurs lances, se mirent en marche. Tous les trois syntagmes, d'un bout à l'autre du front, deux éléphants s'avançaient, cuirassés eux aussi, le poitrail protégé par une plaque de fer armée de longues pointes, les défenses prolongées par des lames tranchantes comme des sabres. Dans les tourelles, les archers indiens se tenaient prêts à tirer des flèches garnies de pointes de métal ou de mèches enflammées. C'était une véritable muraille de fer qui s'avancait irrésistiblement, dans le vacarme des cris de guerre et des sonneries de trompettes. La mince ligne des fantassins indiens attendit courageusement sur place mais elle fut vite bousculée, repoussée, décimée, les survivants contraints à la reculade, puis à la débandade. Le mouvement tournant conçu par Ménandre était largement amorcé, sauf à l'extrémité de l'aile droite où les combattants indiens étaient précédés par des éléphants. Sabbadotos, passant au galop, ordonnait à tous les cornaques sous ses ordres de se porter vers ce point où la marche en avant de la phalange, partout ailleurs impossible à arrêter, se trouvait momentanément bloquée. Ménandre se dit que cela pouvait compromettre toute sa manœuvre. L'aile gauche, par contre, paraissait tenir bon. De ce côté aussi, une bataille de pachydermes était engagée à proximité du fleuve, comme celle que Sabbadotos avait commencé à livrer à l'autre bout du front.

Cependant, en raison de l'avance irrésistible de la phalange et de la débandade des fantassins indiens, les chars et les cavaliers de Mahendra se trouvaient maintenant très en avant du front et donc menaçants, bien que le chef ennemi parût avoir adopté une stratégie défensive qui sembla d'ailleurs incompréhensible à Ménandre. Il décida, pour prévenir l'attaque qu'il redoutait, de charger dans cette direction. Entouré de Pacoros et d'Antiochos, il lança tous ses escadrons ventre à terre. Des cavaliers indiens et des chars se portèrent dans leur direction. Il suffisait de s'écarter pour laisser passer les chars. Quant aux cavaliers, ils furent cloués sur place, eux et leurs montures, sous la grêle des *sarisses*, submergés, enjambés, anéantis... Les Bactriens tombèrent alors sur ceux des cavaliers indiens qui tentaient de faire rempart autour de la masse des chars. Le nombre et l'élan impétueux de leurs adversaires eurent vite fait d'enfoncer cette faible ligne de défense : bousculés, taillés en pièces, ils refluèrent en désordre. Les hommes s'écroulaient. Des chevaux, privés de cavaliers, se cabraient, puis venaient s'écraser au milieu des chars dont les auriges furent, eux aussi, criblés de traits, tandis que les Bactriens taillaient les liens à coups de sabres et libéraient les bêtes. Ce fut bientôt un effroyable enchevêtrement de cadavres d'hommes et de montures, de chars renversés, emmêlés, tandis que des chevaux s'enfuyaient en hennissant. Au milieu de cette mêlée confuse, Mahendra, debout à la gauche de son aurige, ses javelots à la main, contemplait le désastre, désesparé, presque hébété. Ni Ménandre ni son lieutenant ne pouvaient traverser le monceau de cadavres et de carcasses de chars pour l'atteindre. Lui, ne pouvant faire demi-tour à son char, sauta soudain à terre, enfourcha le premier cheval qui passa à sa portée et prit la fuite entouré d'une faible escorte. En un éclair, Ménandre se dit que ces Indiens étaient d'aussi médiocres combattants que les Perses qu'avait affrontés Alexandre à Arbèles ou Xénophon à Cunaxa. Il lança aussitôt à Antiochos l'ordre de contourner le front et de prendre en chasse le fuyard. Antiochos s'élança à la tête de l'île d'élite de ses éclaireurs.

A ce moment, des cavaliers arrivant au grand galop, lui dirent qu'à l'aile gauche, les unités commandées par "Polémon", un des rajahs, étaient débordées : le camp lui-même était menacé. Ménandre ordonna à Pacoros de prendre le plus gros de la cavalerie et de se porter immédiatement dans cette direction.

Cependant, à l'autre extrémité du front, à l'aile droite, le combat des éléphants tournait à l'avantage de Sabbadotos, mais cette partie de l'aile marchante avait pris un gros retard sur le reste du front. Ménandre, regroupant, la dizaine d'îles de cavalerie restantes après le départ de Pacoros, s'élança dans la direction opposée à celle que venait de prendre son lieutenant, et sa charge fut à nouveau déterminante : les Indiens, qui avaient commencé à reculer, détalèrent. Les éléphants galopaient dans un nuage de poussière, poursuivis par les éléphants de Sabbadotos et par les cavaliers Bactriens. Les balles des frondes déchiraient leurs croupes et les blessaient profondément. Les flèches et les javelots se plantaient dans leur cuir rougi. Les Indiens tentèrent bien de s'échapper du côté de l'ouest, mais les cavaliers de Ménandre, les débordèrent dans cette direction et les

rabattirent vers le centre. Bientôt la phalange qui repoussait irrésistiblement vers le fleuve les débris de l'infanterie indienne, fut dépassée. L'Iomanès n'était plus qu'à deux ou trois stades.

C'est à ce moment que Ménandre, qui galopait derrière un éléphant en fuite, sentit soudain une douleur aiguë à la jambe droite : une flèche, partie sans doute de la tourelle ennemie, venait de se planter dans sa cuisse. Il l'arracha en hurlant, mais dut laisser ses hommes poursuivre leur course échevelée. Entouré d'une petite escorte, il revint au pas vers l'est, à travers un champ de bataille jonché de morts dont la majorité étaient des Indiens. Du côté de l'aile gauche, le combat avait pratiquement pris fin. La charge de Pacoros avait sauvé « Polémon » et ses Indiens, comme la sienne avait été décisive à l'autre extrémité du front. Dans les parages de ce qui avait été le « point fixe » autour duquel s'était organisée toute la manoeuvre, la pression ennemie avait été non seulement contenue, mais repoussée. Beaucoup d'éléphants avaient été rejetés dans le fleuve : on en voyait certains s'efforcer de sortir de l'eau sur l'autre rive. D'autres erraient, portant aux flancs des balafres sanglantes.

Le soir tombait. Ménandre, soutenu par les cavaliers de son escorte, se traîna jusqu'au camp, où son médecin, Cimon, examina sa blessure : il avait arraché la flèche mais la pointe de fer était restée fichée dans la cuisse devenue brûlante et dure comme du bois. Cimon réussit à extraire le projectile, puis il pressa la jambe autour de la blessure pour que le sang coulat. Il lava minutieusement la plaie, y appliqua un onguent et la banda étroitement. Ménandre continuait à ressentir une cuisante brûlure. Il était incapable de marcher comme de monter à cheval mais, malgré les réprimandes de Cimon, il tint à aller, debout sur un char et entouré des cavaliers qui l'accompagnaient depuis sa blessure, parcourir les berges de l'Iomanès sur une quinzaine de stades. Les eaux du fleuve, rougies de sang, charriaient des cadavres d'hommes et d'animaux. L'armée ennemie avait subi des pertes effroyables, irréparables. En fait, elle avait été décimée, quasi anéantie. Déjà, des vautours planaient au-dessus du champ de bataille.

A ce moment, on aperçut dans le lointain un petit groupe de cavaliers grecs et bactriens qui arrivaient au pas : c'étaient Antiochos et les siens. Ils avaient rattrapé Mahendra et l'avaient tué ainsi que plusieurs hommes de sa garde mais le combat avait été très dur et plusieurs des hommes de l'île avaient été blessés : ils étaient soutenus par leurs compagnons; quatre d'entre eux étaient dans un état très grave. On rentra au camp. Pacoros, Sabbadotos, les trois rajahs, tous les chefs de corps, tous les soldats, acclamèrent Ménandre qui passait, debout sur son char, blessé, mais vainqueur, entouré par les cavaliers d'Antiochos, suivis de ceux qui portaient les blessés. Mahendra avait eu l'imprudence d'engager toutes ses forces dans une bataille rangée : Mathura, probablement, n'était plus défendue et la prise de la ville serait facile.

*

Comme toutes les villes indiennes, Mathura était entourée d'une muraille faite de sortes de briques de terre sèche, hérissée de palissades de bois et percée de meurtrières étroites à travers lesquelles les défenseurs pouvaient tirer des projectiles en toute impunité. C'est d'ailleurs ainsi qu'un homme du petit détachement qui accompagnait Antiochos dans une mission de reconnaissance autour de la ville, fut tué d'une flèche qui lui traversa la gorge. La muraille de Mathura dessinait une sorte de vaste demi-cercle dont les extrémités aboutissaient aux rives de l'Iomanès. Pour tromper l'ennemi, Ménandre fit ostensiblement construire des radeaux qu'il chargea d'hommes en armes pour faire croire qu'il songeait à investir la ville depuis le fleuve. Cependant avant le jour, des engins de siège légers furent roulés jusqu'au rempart en plusieurs points différents, alors que le peu de défenseurs disponibles, et que Ménandre supposait non sans raison très démoralisés, montaient la garde du côté du fleuve. La résistance fut effectivement très faible et ne dura guère. Ce fut Kumaraputra, celui que Ménandre appelait "Arétide", qui, à la tête de ses Indiens, parvint le

premier à investir une des tours de l'enceinte. Les défenseurs qui se battaient à un contre vingt, furent taillés en pièces, les portes ouvertes, la ville investie.

Mathura avait subi les mêmes exactions que les autres villes tombées aux mains de l'usurpateur ou de ses lieutenants : bonzes persécutés et stupas endommagés, en particulier le grand "*Vodva stupa*" dont le peuple prétendait qu'il était "l'oeuvre des Dieux", affirmation un peu surprenante, nota Diodore, venant de fidèles Bouddhistes. On en avait vu plusieurs autres complètement ruinés autour de la ville. Leur restauration fut immédiatement entreprise.

Une autre secte, celle des Jaïns, était également très présente à Mathura. Diodore précisa que c'est à cette secte qu'appartenaient les gymnosophistes qu'avait autrefois rencontrés Alexandre, en particulier Calanos et Dandamis. Comme les Bouddhistes, ils avaient eu à se plaindre à Mathura, de l'intolérance des Brahmanes, et leurs lieux de culte, à eux aussi, avaient été endommagés. Comme à Sagala, Ménandre donna ordre de punir de mort ceux qui ne respecteraient pas la paix religieuse qu'il entendait faire régner dans la ville et il interdit formellement aux Bouddhistes de son entourage de se venger des Brahmanes et des soldats de Mahendra qui avaient survécu à la prise de la ville et qu'il entreprit d'intégrer à sa propre armée. Toutes les sectes, bien sûr, devaient être à l'abri des exactions, y compris les Jaïns dont on vit à nouveau les prêtres arpenter les cours de leurs temples : ils étaient nus ou, comme disaient les Indiens, "vêtus d'air". Les disciples qui les entouraient n'étaient par contre pas, eux, entièrement nus. On apercevait aussi, dans ces temples jaïns, des femmes qui n'avaient pas un cheveu sur la tête. Diodore dit qu'elles n'avaient pas eu le crâne rasé; c'étaient les gymnosophistes qui leur avaient arraché les cheveux quand elles avaient décidé de se consacrer à la Divinité. Ce supplice était une épreuve d'endurance destinée à affermir leur volonté mais aussi à purifier leur âme. Toujours selon Diodore, les Jaïns enseignaient ce qu'on appelait en langue indienne l'*ahimsa*, mot que l'on aurait pu traduire en grec par "*abiazie*", non-violence : ils interdisaient de tuer tout être vivant, ne fût-ce qu'une fourmi ou un moustique.

Mathura était un enchevêtrement de ruelles qui, à condition qu'on ne s'y perdît pas, conduisaient toutes au temple de Krishna, au centre de la ville. Les Indiens appelaient ce temple le *Katra* : on disait qu'il était édifié sur le lieu même de la naissance du jeune Dieu, huitième incarnation de Vishnou, considéré comme la divinité suprême par les Brahmanistes de Mathura, comme Shiva par ceux de Taxila. Les Grecs, disait Diodore, identifiaient Krishna à leur Héraklès, parce que, comme le fils de Zeus et d'Alcmène, Krishna avait débarrassé la terre de nombreux monstres et criminels, à commencer par le régicide Kamsa, le *rajah* de Mathura. Mais pour la plupart des Indiens, et surtout, selon Diodore, des Indiennes, Krishna était le merveilleux berger divin, l'amant de la belle Radha, c'est-à-dire d'Aphrodite, à moins que ce ne fût Psyché. Ses amours avec les bergères étaient interprétées par les Brahmanes dans un sens symbolique : Krishna était le pâtre des âmes, mais les artistes du pays se plaisaient à représenter ces gracieux ébats, et tous les fidèles du Dieu lui vouaient une vénération fanatique. Sur Krishna on racontait bien d'autres choses encore et, en particulier, qu'il avait participé, aux temps héroïques, à une grande guerre opposant deux familles princières de l'Inde. Diodore avait entendu des "*aèdes*", comme il disait en utilisant à dessein le mot d'Homère, réciter des poèmes racontant les exploits de ces guerriers.

Ménandre, accompagné de son Secrétaire-interprète et de ses principaux lieutenants, se présenta à la porte du temple qui paraissait de dimensions relativement modestes. Sa cour, ombragée de grands arbres, était entourée d'un mur d'où dépassait seulement la haute tour de l'édifice, chargée de sculptures. A la porte, un Brahmane irascible fit savoir aux étrangers que seuls les fidèles du Dieu étaient admis dans l'enceinte du temple. Grecs et Bactriens ricanèrent. Ils s'apprêtaient à écarter l'importun et à pénétrer de force dans la cour, mais Ménandre s'y opposa formellement :

- Nous devons, dit-il, respecter leurs coutumes et leurs croyances. En Grèce aussi, il y a des lieux interdits aux profanes, même Grecs. Par contre, je veux interroger cet homme.

Et il ordonna à sa garde de lui amener le Brahmane. Celui-ci s'appelait Govinda. Il était manifestement sur ses gardes mais, quand Ménandre l'interrogea sur l'histoire de son Dieu, l'autre, progressivement, se détendit. Il parut même agréablement surpris de voir un Yavana si désireux de s'instruire et apparemment sans mauvaises dispositions à son égard. Ménandre voulait savoir qui était cette divinité suprême dont Krishna était, paraît-il, une incarnation et Govinda répondit que c'était le *Baghavat*, mot qui, selon Diodore, signifiait le "Bienheureux" : c'était le même que celui

qu'employaient les Bouddhistes pour désigner leur prophète. Selon le Brahmane, le Baghavat s'était incarné de nombreuses fois, tantôt sous la forme animale, tantôt sous un visage humain. Cela parut tout naturel à Ménandre : Zeus lui-même n'avait-il pas pris les formes les plus diverses pour descendre sur la terre, depuis celles d'un cygne ou d'un taureau jusqu'à celle d'Amphitryon, l'époux d'Alcmène ? Et chez Homère, les Dieux ne prennent-ils pas souvent l'apparence des mortels ? Il fut plus surpris d'apprendre que le Bouddha lui-même avait été un des derniers *avatars* du Dieu et Diodore le fut tout autant que lui. C'était, dit-il, la première fois qu'il entendait cela. Quand le Yavana voulut savoir par contre pour quelle raison Govinda n'avait pas voulu le laisser entrer dans le temple, il se heurta à un silence buté, obstiné. Govinda ne voulut pas répondre non plus quand il lui demanda les raisons de l'hostilité des Brahmanes aux bonzes et aux gymnosophistes. Ménandre n'insista pas mais il prévint Govinda qu'il ne tolérerait désormais plus la moindre persécution à Mathura, d'où qu'elle vînt.

Dans cette ville, comme autrefois à Taxila, il aimait se promener dans les rues, interroger les passants et les marchands. Il en profita pour les questionner sur les prétendues merveilles de l'Inde dont il avait lu des descriptions dans les livres, mais dont il commençait à douter. Il avait pourtant cru apercevoir dans la cour du temple de Krishna un de ces arbres étranges dont les branches tombantes plongent dans la terre et deviennent des racines. Quand il en parla aux habitants de Mathura, ils furent très étonnés de son étonnement : rien n'était plus répandu que cet arbre dans et autour de la ville, comme dans toute l'Inde, et on lui en montra de nombreux spécimens magnifiques sous lesquels toute une *île* de cavaliers aurait pu se mettre à l'ombre. Il en vit même un dont le tronc central avait séché mais qui continuait à vivre grâce à ses nombreux troncs secondaires. Par contre, quand il parla de la rosée de miel qui était censée se déposer sur l'herbe des prés et les feuilles des roseaux, les Indiens sourirent : c'était évidemment une légende, comme les fourmis qui déterrent de l'or ou les montagnards qui s'enroulent dans leurs grandes oreilles pour avoir chaud !

Tout n'était pourtant pas mythique dans ce qu'avaient écrit les auteurs, mais il n'était pas toujours facile d'en décider. Le fameux "cheval" unicolore, par exemple, existait bel et bien. Ménandre en vit un, un jour qu'il était allé à la chasse au tigre dans une vaste savane, de l'autre côté de l'Iomanès. Les Indiens attiraient le tigre par un appât qui était généralement un chevreau. Le fauve déchirait l'animal et buvait son sang avec une telle avidité qu'il en était presque épuisé. On pouvait alors l'encercler et l'attaquer sans grand risque. C'est au cours d'une de ces chasses au tigre que Ménandre, qui était entouré de Pacoros, d'Antiochos, de Sabbadotos et des rajahs, se trouva soudain devant une bête massive et son petit, qui se trouvaient à peu de distance, au pied d'un groupe d'arbustes, à demi dissimulés par les hautes herbes. L'animal ne ressemblait nullement à un cheval, si ce n'est peut-être à la bête que les Grecs appellent "cheval de fleuve". Il était court sur pattes, avait une peau qui paraissait très épaisse, et portait sur le museau, au-dessous des yeux, une longue corne très acérée. La corne de son petit, par contre, n'était qu'une sorte de grosse protubérance. La bête regarda paisiblement, presque craintivement, le groupe des cavaliers et se remit à brouter comme s'ils n'étaient pas là. Ménandre se dit que ce qui était fabuleux quand on en lisait la description dans les livres, paraissait d'une parfaite banalité quand on l'avait devant soi.

La chaleur devint insupportable et puis, un jour, il fit nuit en pleine après-midi. Alors le ciel craqua et se déversa littéralement sur la terre pendant des semaines. Les premiers jours, on vit dans les rues de Mathura et sur les terrasses de pierre dominant le fleuve, des hommes et des femmes s'offrir au flot céleste, certains même se roulaient tout habillés dans les torrents qui inondaient les rues. Mais il plut nuit et jour sans discontinuer, longtemps, interminablement. Le fleuve monta. Ses eaux rouges charriaient des troncs d'arbres et des cadavres d'animaux. Ménandre contemplait la plaine inondée : il pensait au déluge envoyé par Zeus pour châtier les hommes et auquel seuls Deucalion, fils de Prométhée, et son épouse Pyrrha réussirent à échapper. La mousson, pensait-il, bien plus que le cheval unicolore, est ce que l'on peut voir de plus fantastique en Inde.

Un jour enfin, on revit un rayon de soleil et il donna l'ordre de se préparer à reprendre la campagne. Il crut devoir proposer aux rajahs de laisser l'un d'eux à Mathura avec une garnison, pour gouverner la ville et y faire régner l'ordre et la paix civile. Mais il ne se faisait guère d'illusions sur leur réponse et, en effet, ils déclinèrent cette offre. Ils avaient tenu à participer à la reconquête de leur pays, mais dès que la capitale serait reprise, ils retourneraient sur leurs terres avec leurs hommes et seraient de fidèles sujets du Roi "*Dharmamitra*". Ménandre se résolut à désigner Sabbadotos

pour tenir la ville et il fut bien obligé de lui laisser des officiers grecs pour encadrer une garnison en grande partie composée d'étrangers. C'est avec inquiétude qu'il voyait fondre les effectifs grecs de son armée au fur et à mesure qu'il s'enfonçait au coeur de l'Inde. Il avait déjà dû se priver de ses meilleurs chefs : Sabbadotos après Zoïle... Hormis la cavalerie bactrienne que commandait Pacoros, la majorité des combattants qu'il avait sous ses ordres étaient désormais des Indiens. Il dépêcha un courrier à Taxila pour demander des renforts à Démétrios et lui faire savoir qu'il entreprenait la dernière partie de sa marche vers la capitale de l'Inde.

Chapitre 6

PATALIPOUTRA

Le siège de Sakéta devait, par la suite, demeurer longtemps dans la mémoire collective des Indiens. Non seulement, pour la première fois depuis les temps héroïques, une armée étrangère avait franchi le Gange, fleuve sacré entre tous, mais elle était venue camper sous les murs d'une ville plus sainte encore que Mathura. Et surtout, si ce siège de Sakéta-Ayodhya fit une impression si durable sur l'esprit des Indiens, c'est qu'ils virent à l'oeuvre à cette occasion, pour la première fois, des techniques et des engins de siège qui leur étaient jusqu'alors complètement inconnus.

Au-dessus de la muraille, on découvrait le sommet du temple de Rama, un *avatar* de Vishnou, comme Krishna. Rama, fils d'un *rajah* d'Ayodhya, était le légendaire époux de la belle Sita, qu'il avait conquise en réussissant à bander un arc merveilleux, comme l'Ulysse des Grecs, puis qu'il avait réussi à arracher au démon Ravana au terme d'une guerre fameuse où s'était illustrée l'armée des singes commandée par le Dieu-babouin Hanuman. Aucune histoire n'était plus célèbre dans toute l'Inde. Mais on apercevait aussi le sommet du dôme du grand *stupa* que le saint Roi Ashoka avait édifié à l'endroit même où avait enseigné le Bouddha Sakyamouni, qui avait bénéficié de la protection d'un *rajah* de cette province.

Ménandre avait fait dresser le camp à quelque distance au sud-ouest de la ville dont le gouverneur militaire, Purumitra, instruit sans doute par la mésaventure de Mahendra, s'était bien gardé d'engager son armée dans une bataille en rase campagne. Il s'apprêtait à l'évidence à soutenir un siège et sans doute à tenter des sorties en force. Ménandre commença donc par bloquer la ville par une ligne ininterrompue de retranchements infranchissables, tandis que des bateaux barraient nuit et jour la rivière Gogra, affluent du Gange, pour éviter qu'elle ne fût secourue ou même approvisionnée par voie fluviale. Il avait pensé venir à bout de la résistance de Purumitra par la famine mais les *rajahs* s'insurgèrent : il y avait dans la ville, dirent-ils, autant de fidèles du Bienheureux que de partisans de l'usurpateur et il ne pouvait pas être question de les punir pour des crimes qu'ils n'avaient pas commis, eux qui, bien au contraire, avaient sans doute été, comme partout, d'innocentes victimes. Ménandre décida donc de préparer l'assaut sans attendre. Il était bien secondé par le chef des machines de guerre et des travaux qui s'appelait Démétrios, comme le Roi de Bactriane.

Comme dans toutes les villes indiennes, le mur qui entourait Sakéta-Ayodhya était fait de boue sèche, surmonté de palissades et jalonné de tours où les briques de terre sèche étaient renforcées de traverses de bois. Ménandre ordonna à Démétrios d'aligner en avant du camp, face à

la ville, et bien visibles du rempart, toutes les catapultes, tortues roulantes et béliers à balancier dont l'armée disposait. Il lui donna surtout l'ordre de construire deux énormes *hélépoles*, des tours d'assaut roulantes, engins impressionnants qu'avait inventés autrefois son homonyme, le "*Poliorcète*", le preneur de villes. Les assiégés virent donc s'édifier puis s'avancer vers eux ces deux énormes tours, hautes de quinze coudées. Elles s'arrêtèrent à une distance suffisante pour être hors de portée des flèches enflammées qui pourraient être tirées du rempart. Les trois hélépoles étaient recouvertes de peaux tendues qui en dissimulaient l'intérieur et l'on actionna ostensiblement les ponts volants qui devaient permettre de passer de leur sommet sur les tours de l'enceinte. Dans l'immédiat, tout ce déploiement n'avait d'autre but que d'impressionner l'ennemi, peut-être de le démoraliser, résultat qui, selon les *rajahs*, serait obtenu sans difficulté. Eux-mêmes, en tout cas, étaient pleins d'admiration en contemplant cet arsenal.

Cependant, au fur et à mesure que les jours passèrent, et comme tous ces engins, prêts pour l'assaut, n'étaient pas utilisés, les assiégés s'énervèrent. Ne comprenant pas pourquoi les Yavanas n'attaquaient pas, ils crurent, ou feignirent de croire, qu'ils hésitaient. On les entendit lancer des injures, traiter leurs ennemis de poltrons et de femmelettes. Mais Ménandre avait entrepris un travail considérable et qui prenait du temps : le percement d'un étroit boyau qui aboutissait à un vaste trou souterrain creusé sous le rempart. Ce travail de sape devait permettre de provoquer des fissures et peut-être une brèche dans le mur d'enceinte au moment de l'assaut. Encore fallait-il que l'ennemi ne se doutât de rien. C'est donc nuitamment que se faisait l'évacuation de la terre. De plus, la sortie du boyau était dissimulée au regard des assiégés par les hélépoles.

Enfin, au bout de plusieurs semaines de travail acharné, alors que les troupes de Purumitra commençaient à ne plus très bien savoir si elles devaient continuer à se préparer au combat, un matin, avant l'aube, Ménandre donna le signal de l'attaque. La mort dans l'âme, il dut se résoudre à assister de loin aux combats et à les diriger sans y prendre part : la blessure, reçue à la bataille de Mathura, ne lui permettait pas encore de marcher normalement et moins encore de combattre. Avec une précision stupéfiante, les catapultes de Démétrios déversèrent une grêle ininterrompue d'énormes pierres sur le rempart, tandis que les deux hélépoles s'avançaient d'un mouvement lent, inexorable, terrifiant : elles devaient d'autant plus impressionner les ennemis qu'ils ne pouvaient voir les hommes qui, à l'intérieur, les manoeuvraient. Elles se dirigèrent vers trois tours et le bombardement des catapultes cessa en ces trois points. Malgré la maîtrise de Démétrios, le risque était trop grand que les projectiles n'atteignissent aussi les hélépoles. Alors les Indiens tentèrent de riposter : du haut des tours et par les meurtrières percées dans la muraille, ils tirèrent des flèches munies de mèches enflammées dont plusieurs atteignirent leurs objectifs. Ils furent alors stupéfaits de voir les débuts d'incendie s'éteindre comme par miracle : à l'intérieur, des hommes se faisaient passer des casques d'eau qu'ils remplissaient à des réservoirs placés à la base des engins. Quand les machines de guerre furent arrivées à pied d'oeuvre, on vit les ponts volants articulés s'abattre de leur sommet sur les tours de l'enceinte. Les assaillants, cuirassés, casqués, boucliers et épées en main, sortirent des hélépoles et montèrent à l'assaut. De furieux corps à corps s'engagèrent à vingt coudées au-dessus du sol : on entendait hurler les hommes qui tombaient dans le vide.

Cependant les béliers roulants et protégés des projectiles ennemis par un toit, s'étaient approchés du rempart, et bientôt, aux cris, aux hurlements et aux sonneries des trompettes, vinrent se mêler les coups sourds et répétés des six énormes poutres armées de pointes de fer qui heurtaient le mur épais mais friable. Dans le même temps, des soldats, protégés par des tortues roulantes, donnaient des coups de masse répétés dans le sol. Cela dura longtemps, un temps qui parut interminable à Ménandre et à Démétrios qui contemplaient les travaux de loin. Et puis l'on vit un spectacle extraordinaire : le sol, puis le mur, commencèrent à se craqueler, à se fissurer ; les fissures s'élargirent lentement, tandis que les coups sourds redoublaient d'intensité. Et soudain, sur une dizaine de brasses, le mur s'affaissa, avalé par le sol sur plus de la moitié de sa hauteur. Une énorme clameur s'éleva. Un vaste trou s'était ouvert où étaient tombés tortues et béliers. A travers le nuage de poussière qui s'en élevait, on vit en sortir les servants des engins de siège. Certains avaient été blessés ou contusionnés : les autres les hissaient à bout de bras et les emmenaient sur leur dos, tandis qu'au sommet des tours les défenseurs, stupéfaits et pris de panique, avaient déjà commencé à lâcher prise. La manoeuvre de Démétrios avait réussi : une brèche était ouverte dans la muraille. Tandis qu'au sommet des hélépoles, les soldats continuaient à sortir en un flot ininterrompu, les

soldats qui, depuis le début, attendaient le moment de donner l'assaut final, Grecs, Bactriens et Indiens confondus, se ruèrent en poussant un hurlement prolongé et en tapant du plat de leurs épées sur leurs boucliers. Ils escaladèrent les décombres, brisèrent à coups de hache la palissade de bois, envahirent la ville, ouvrirent les portes où se ruèrent ceux qui n'avaient pu passer par la brèche... Quand Ménandre pénétra à l'intérieur de l'enceinte, la boucherie s'achevait dans les rues terreuses et jonchées de cadavres. Un groupe bruyant de soldats indiens s'avança vers lui, portant au bout d'une pique une tête enturbannée et dégoulinante de sang : c'était, dirent-ils, la tête de Purumitra.

La ville était prise. Contrairement à Mathura, ce ne fut qu'une brève étape, le temps pour Ménandre d'installer la garnison qui allait y rester et qu'il plaça sous les ordres d'Antiochos. Comme partout, il lui donna pour mission de faire régner la paix religieuse à Saketa. Il était maintenant impatient de parvenir le plus vite possible au terme de sa campagne, à l'objectif que lui avait assigné le Roi Démétrios : Palibothra, la prestigieuse métropole de Sandracottos et d'Asokas. Il ne doutait pas qu'il devrait l'assiéger et la prendre d'assaut, comme il l'avait fait de Saketa-Ayodhya, dont le siège n'avait été à ses yeux qu'une répétition de celui de la capitale.

*

L'armée suivit le cours du fleuve Gogra jusqu'à son confluent avec le Gange. Contrairement à ce qu'avaient écrit des auteurs qui n'hésitaient pas à propager des légendes, le fleuve sacré des Indiens n'était pas large de 400 stades ! Il n'en était pas moins immense et ses eaux, boueuses et tumultueuses, étaient, disait-on, infestées de monstrueux crocodiles et de tortues gigantesques dont la carapace avait la capacité de vingt amphores. Il fallut encore construire des radeaux comme ceux qui avaient servi à le franchir entre Mathura et Ayodhya, puis, peu après, l'armée parvint au bord d'un nouvel affluent qui, lui, coulait du Sud. Sur la rive opposée, près du confluent avec le Gange, au milieu d'une vaste plaine, un très long mur s'étirait, jalonné de tours énormes, percé de multiples portes... Une longue clameur s'éleva d'un bout à l'autre de la colonne. Hommes, guerriers ou valets d'armée, chariots, bêtes de somme, chameaux, éléphants, l'interminable convoi, parti depuis maintenant plus d'un an de Taxila, s'était arrêté le long du fleuve. Aux "Palibothra !" des Grecs, répondaient les "Pataliputra !" des Indiens. Debout au bord de la berge, les hommes s'embrassaient. Des doigts se tendaient vers l'autre rive.

Les trois *rajahs* remontèrent la colonne à cheval pour rejoindre en tête Ménandre et Pacoros, mais bientôt ils s'arrêtèrent : les deux hommes étaient debout au bord du fleuve, muets, les yeux rivés sur la capitale de l'Inde. Il leur sembla que Ménandre pleurait. Les cavaliers allaient faire demi-tour, mais le Général « yavana » leur fit signe d'approcher. Ils sautèrent de cheval et firent quelques pas. Ménandre tourna vers eux des yeux brillants et, la gorge nouée, récita en grec :

*C'est la gloire à jamais qui nous sera promise,
Quand du farouche Hector nous aurons triomphé,
Lui, l'enragé, qui croit qu'il n'a pas son égal
Parmi les Danaens qu'ont portés les vaisseaux.*

Vijayamitra-"Nicetas" s'avança, très ému. Il récita, lui aussi, une courte tirade dans la langue de son pays et les deux hommes tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Puis l'Indien désigna la ville au loin et dit :

- Pushyamitra !

- Que dis-tu ? s'écria Ménandre en grec.

Depuis maintenant plus de deux ans et demi qu'il était dans ce pays, il avait commencé à retrouver un peu l'usage de la langue des Indiens qu'il avait plus ou moins pratiquée quand il était enfant. Les dialectes différaient d'une région à l'autre, mais le vocabulaire était reconnaissable. Diodore, lui, parlait une langue plus raffinée qui était comprise par tous les gens un peu cultivés du pays. Mais Ménandre ne l'envoya pas chercher et il parvint, tant bien que mal, à échanger quelques mots avec le *rajah* : celui-ci avait interrogé les habitants de la région et avait appris que c'était l'usurpateur en personne qui commandait dans l'ancienne capitale des Rois de l'Inde. Depuis que "Posimitas" avait fui, à la fin de la bataille de l'Akésinès, Ménandre s'était persuadé qu'il avait cherché refuge à Vidisa, dans le royaume de son fils que Démétrios appelait "Animitas". C'était donc en fait à Palibothra qu'il était revenu ! Sans doute avait-il cru les Yavanas incapables de l'y rejoindre... Ménandre remercia "Nicétas" pour cette information importante et les Indiens rejoignirent leurs troupes. Le Grec et le Bactrien restèrent seuls au bord du fleuve : l'armée attendait leur signal pour reprendre la route.

- C'est Posimitas lui-même qui est le maître de la ville, dit Ménandre à Pacoros. C'est ce qu'ils étaient venus nous dire.

- C'est bien ce que j'avais cru comprendre. Cela signifie que ce siège va être décisif.

- Tu l'as dit. Si nous enlevons la ville, nous sommes définitivement maîtres de l'Inde. Démétrios sera le successeur de Sandracottos et d'Asokas.

Pacoros avait les yeux fixés sur l'autre rive.

- Nous avons fait mieux qu'Alexandre, dit-il. L'Histoire se souviendra de nous.

Il y eut un long silence puis Ménandre dit :

- Sais-tu ce qu'a dit Alexandre après avoir visité Troie, quand il a sacrifié sur le tombeau d'Achille ?

- Qu'a-t-il dit ?

- Il a dit qu'il enviait Achille d'avoir eu un compagnon comme Patrocle mais surtout un poète comme Homère pour célébrer sa gloire.

- Eh bien ?

- Eh bien, cela signifie que ce sont les poètes qui donnent l'immortalité.

- Tu veux dire qu'il n'y a plus de poètes aujourd'hui ?

- Il y en a peut-être, répondit Ménandre, mais je doute qu'aucun d'eux soit l'égal d'Homère.

Les deux hommes remontèrent à cheval et l'armée reprit sa marche en avant. On franchit le fleuve qui s'appelait l'Erranoboas. Ménandre fit dresser le camp à peu de distance du confluent avec le Gange : il voulait que, depuis les murailles de la ville, Posimitas pût juger de l'importance de l'armée qu'il allait avoir à combattre. Le lendemain, suivi des chefs de tous les corps de l'armée et, en particulier, de l'indispensable Démétrios, il partit à cheval en reconnaissance autour de la ville. Palibothra formait, face au Gange, un immense quadrilatère dont les dimensions paraissaient bien être celles qu'avait rapportées Mégasthène : 80 stades de long sur vingt de large. L'ambassadeur de Séleucos avait également compté 64 portes et 570 tours ! C'était la plus grande ville du monde connu, plus vaste que Babylone ou Alexandrie d'Égypte. La muraille de terre sèche, hérissée de palissades, était ici entourée d'un fossé rempli d'eau, alimenté par le fleuve, où poussaient des lotus et nageaient des canards, et dans lequel on voyait couler, par des bouches ouvertes au bas du rempart, un liquide noirâtre et fétide : le fossé servait donc aussi d'égout à la ville. Des ponts l'enjambaient devant chaque porte, tous précédés de ces portiques que les Indiens appellent *toranas*.

- Il ne sera pas question ici de saper le mur par en-dessous, dit Ménandre à Démétrios

qui chevauchait à ses côtés.

- Non seulement il n'en sera pas question, mais, pour pouvoir utiliser les hélépoles et tous les engins de siège et d'artillerie, il faudra commencer par combler le fossé.

Comme à Mathura et Sakéta, des trous étaient percés dans le mur pour permettre aux assiégés de tirer des flèches. Mais, chose surprenante, alors que la petite troupe galopait, du côté opposé au fleuve, le long de cet interminable mur, flanqué de tours massives, qui fuyait vers l'horizon, aucun projectile ne fut tiré. Aucun combattant n'était visible sur les murailles ni aux galeries superposées des tours. A peu de distance de la ville, il y avait une autre agglomération terreuse, elle aussi entourée d'un mur fait de blocs de boue séchée, et qui, dirent les Indiens, s'appelait Kusumapura. C'était une sorte de vaste faubourg de la capitale. Comme la troupe des cavaliers s'en approchait, des flèches, tirées du rempart, sifflèrent à leurs oreilles et l'une d'elles blessa même "Polémon" au bras droit. Ménandre décida qu'on commencerait par prendre d'assaut Kusumapura, qu'on détruirait ensuite sa muraille et même, si nécessaire, une partie de ses maisons, et qu'on utiliserait les décombres pour combler le fossé de Palibothra sur une longueur suffisante pour qu'on pût utiliser les hélépoles et les machines de guerre.

Le jour du siège de la ville-faubourg, il donna ordre d'éviter le carnage habituel, mais de faire au contraire le plus de prisonniers possible : il voulait en effet les utiliser pour la démolition des remparts et le comblement des fossés. La résistance ne dura guère et, si les assiégés de Palibothra regardaient du haut de leur rempart et des tours de l'enceinte, ils purent bientôt voir une foule de prisonniers à demi nus démolir la muraille de Kusumapura à coups de pique. Des syrinx et des tambours grecs leur imposaient le rythme, comme Lysandre l'avait fait jadis pour la démolition des Longs Murs d'Athènes, et des coups de fouet pleuvaient sur le dos des prisonniers qui ne respectaient pas la cadence. D'autres, pendant ce temps, chargeaient les décombres sur des boucliers et allaient les déverser dans les douves. Bientôt on vit aussi, comme à Sakéta, s'avancer les deux hélépoles géantes et autres machines de guerre qui s'arrêtèrent à bonne distance du rempart, bien en vue des défenseurs qui ne se manifestaient toujours pas.

C'est le lendemain que l'inattendu se produisit : Ménandre, Démétrios et tout l'état-major étaient rassemblés sous une tente d'où ils dirigeaient les opérations, lors que, entre les deux tours géantes qui flanquaient l'une des portes de la muraille, on vit s'ouvrir lentement les deux énormes vantaux. Des gongs retentirent et un homme sortit, un Indien, cuirassé, enturbanné de rouge, et entouré d'une garde de soldats en armes. Le groupe passa sous le grand torana et s'avança vers la tente de Ménandre qui avait envoyé en toute hâte un de ses aides de camp chercher Diodore.

L'Indien dit qu'il venait présenter aux Yavanas la reddition de la ville et de sa garnison.

- Qui es-tu ? demanda Ménandre.

L'homme s'appelait Aryabatha. Il était le chef de l'armée, gouverneur militaire de la capitale.

- Pourquoi n'est-ce pas Pushyamitra qui se présente devant moi ? demanda Ménandre.

L'Indien évita son regard quand il répondit :

- Il a quitté la ville.

- Que dis-tu ? Il s'est enfui ? Quand ? Comment ? Et pourquoi ?

- Il n'a prévenu ni moi, ni aucun de ses ministres. C'est par les gardes d'une des portes qui donne sur le Gange que nous avons appris son départ. Il a quitté la ville par le fleuve, nuitamment. C'est hier matin que nous nous en sommes rendu compte. Mais, ajouta l'Indien qui paraissait très mal à l'aise, je pense qu'il avait pris sa décision dès que ton armée a été en vue. Et ses espions l'avaient informé de la façon dont tu t'es emparé de Saketa, ainsi que du sac de la ville.

- Cet homme est un lâche, répondit Ménandre avec une moue de mépris. Ce que tu me dis ne me surprend pas : il a fui aussi lorsqu'il a été vaincu devant Sagala. Je pense qu'il est poursuivi par les Déesses du remords aux chevelures de serpents, que les Grecs appellent les *Erinyes* : n'a-t-il pas sur la conscience le meurtre de votre dernier Roi légitime, le noble Birhadratta ? Sache que je suis envoyé par le Roi Démétrios pour faire valoir ses droits sur l'Inde. Le Roi Démétrios, ou

Dharmamitra, est un cousin du défunt Birhadratta. Par sa mère il descend, comme descendait Birhadratta, du Roi Séleucos, compagnon d'Alexandre le Grand. Le glorieux descendant d'Asokas et de Séleucos ayant été odieusement assassiné par le lâche et criminel Pushyamitra, c'est désormais Démétrios qui est le Roi légitime de ce pays. Je tiens à ce que tous les Indiens le sachent et je me réjouis que toi-même l'aies compris.

Sans doute le lieutenant du fuyard voulut-il dissiper un malentendu :

- Depuis le départ du Roi, dit-il, les soldats et leurs chefs refusent de combattre. C'est la raison pour laquelle je viens te présenter la reddition de la ville.

- Je ne m'étonne pas qu'ils refusent de combattre, dit Ménandre, quand leur chef leur a donné lui-même l'exemple de la lâcheté. Ton soi-disant "Roi" n'est qu'un criminel. Tes hommes seront désarmés. Ils seront intégrés à mes unités lorsqu'ils auront prêté serment de fidélité au Roi Démétrios, souverain légitime de l'Inde.

Plus encore qu'Aryabatha, ce discours avait impressionné les trois rajahs de Ménandre, ceux qu'il appelait "Nicétas", "Arétiade" et "Polémon" : ils jugèrent excellent l'argument fondé sur la légitimité de Démétrios. Ils aidèrent le Yavana à rédiger une proclamation destinée aux habitants de la capitale, qu'ils traduisirent en langue indienne. Ménandre fit venir Aryabatha et lui ordonna de faire lire ce texte dans toute la ville par des hérauts. Il faisait savoir à tous que le Roi "*Dharmamitra*" l'avait envoyé, lui, son général, pour rétablir les droits de la dynastie légitime qui avaient été bafoués par l'assassinat du Roi Birhadratta. Il garantissait la paix et la sécurité à tous les habitants du royaume, quels que fussent leur état, leur "couleur" et leur religion. Il concluait enfin que, désormais, les Yavanas et les Indiens ne formeraient plus qu'un seul peuple.

*

Cette proclamation produisit une impression profonde sur la population de la capitale, si bien que, lorsque Ménandre et sa suite firent leur entrée dans la ville, escortés par une *île* de cavaliers bactriens, et parcoururent l'avenue pavée de cailloux qui conduisait à l'entrée du palais, ils furent acclamés. "Nicétas" avait conseillé à Ménandre de faire son entrée juché sur un éléphant, animal royal aux yeux du peuple, mais il avait refusé : il n'était pas le Roi. Toute la troupe pénétra donc dans la ville à cheval, les Grecs revêtus de la chlamyde macédonienne et coiffés de la *causia*, les Indiens, au premier rang aux côtés du général yavana, dans leur tenue de rajahs. De chaque côté de la rue, se pressait une foule où se mêlaient riches et pauvres, jeunes et vieux, hommes et femmes, brahmanes à-demi nus et bonzes en robe safran.

On arriva au palais, ceint de remparts qui, à la différence de ceux de la ville, étaient construits en briques rouges et crénelés de merlons rectangulaires. La porte par laquelle on passa était ornée de statues dorées et flanquée d'éléphants de marbre. Ce palais était une ville dans la ville que l'on ne fit que traverser : Ménandre le visiterait plus tard. Il était descendu de cheval ainsi que toute sa suite. On traversa une succession de merveilleux jardins ombragés d'arbres inconnus, de cours au dallage lisse et brillant, de pavillons dont les murs paraissaient ciselés comme des plateaux d'argent, et l'on parvint enfin dans la salle des audiences publiques, conçue, disait-on, à l'imitation de l'*apadana* du Roi des Rois qu'avait brûlé Alexandre à Persépolis. Au fond, dans l'enfilade des hautes colonnes, sous le plafond de pourpre et d'or, rayonnait le trône du Roi de l'Inde, étincelant de toutes ses pierres précieuses. Ménandre contemplait ce joyau, submergé par une immense fierté : il avait atteint son but, rempli sa mission. Lui, le soldat de fortune, allait coucher ce soir dans le palais d'Asokas. Ce dont Alexandre n'avait pu que rêver, il l'avait accompli. Dès le lendemain, il allait

adresser un message de victoire à Taxila et expédier à Démétrios le trône de Posimitas !

Dans les jours qui suivirent, il eut l'impression que tout le palais considérait qu'avec son arrivée, c'était tout simplement un nouveau Roi qui remplaçait celui qui était parti et lui avait laissé la place. Il eut beau répéter qu'il n'était que le général du Roi Dharmamitra, au plus son vice-Roi, et qu'il ne ferait que gouverner le pays en son nom en attendant son arrivée, rien n'y fit : tous les dignitaires du palais et du royaume défilèrent devant lui, rivalisant d'empressement et de flatteries. Depuis les ministres de "Posimitas", à commencer par le plus important d'entre eux, aux yeux de Ménandre, son trésorier, qui se nommait Dagaratha, jusqu'à un vieil eunuque chauve et tout ridé, Gautama, qui était le gardien du gynécée royal, en passant par un personnage qu'il prit pour un flatteur obséquieux nommé Sanakya, et dont le titre indien "*pourohita*" était, selon Diodore, intraduisible en grec, mélange de grand chambellan et de maître de philosophie, tous vinrent présenter leurs devoirs au Yavana comme à leur nouveau souverain. La fuite de l'usurpateur l'avait fait accepter de tous. Eût-il été obligé de prendre la ville de haute lutte, il en eût sans doute été différemment, au point que Ménandre se dit que la tâche de Zoïle à Sagala avait dû être plus facile que celle de Sabbadotos à Mathura ou d'Antiochos à Saketa.

Il avait chargé Pacoros de régler, en liaison avec Aryabatha, le problème des soldats indiens qui avaient livré la ville sans combattre et qu'il allait falloir intégrer à l'armée avec toutes les précautions nécessaires : ils remplaceraient les troupes que les rajahs n'allaient sans doute pas tarder à rapatrier. Pour échapper à l'emprise envahissante de Sanakya, il décida de placer à la tête du Palais le premier de ses aides de camp, un Grec de Cappadoce nommé Philippe en qui il avait toute confiance et qui allait avoir la tâche difficile de changer les habitudes du personnel du palais.

En effet, si Ménandre tenait à éviter toutes les provocations publiques vis à vis de ses "sujets" indiens, et à faire oublier, dans la mesure du possible, qu'il était étranger au pays, par contre, dans sa vie privée, il n'avait aucune intention de devenir un Indien. Il n'aurait certes plus célébré un grand sacrifice public aux Olympiens, comme il l'avait encore fait, près de deux ans plus tôt, aux douze autels édifiés par Alexandre, au risque de choquer les *rajahs* de son armée. Ce n'étaient d'ailleurs plus les Olympiens que vénérait la majeure partie de ses troupes... Par contre, lorsque Sanakya voulut lui faire prendre des repas à l'indienne, assis seul à une table dans la vaste salle où dînait l'usurpateur, lorsqu'il sut que les mets qui lui étaient servis comportaient des ingrédients étranges, y compris des oeufs de cygne, l'oiseau sacré d'Apollon, et quand le même Sanakya voulut prolonger ces repas par d'interminables parties de jeu de dés, Ménandre refusa tout net. Il avait chargé Philippe d'aménager, dans la partie privée du palais, des appartements pour lui-même et ses proches, ainsi qu'une salle à manger qui rappelât celle du palais de Bactres, et ce furent des cuisiniers bactriens qui préparèrent des repas à la grecque correspondant à ses habitudes et à celles de ses hôtes.

Comme à Sagala, Posimitas, dans sa précipitation, était parti en abandonnant son trésor. Après l'avoir évalué, Ménandre donna ordre à Dasaratha de procéder à un partage équitable entre lui-même et les rajahs qu'il voulait remercier de leur aide avant qu'ils ne rejoignent leur Gandhara, comme ils le lui avaient annoncé. Il décida de ne rien modifier, dans l'immédiat, au système fiscal qui était en vigueur avant son arrivée. Il remit à plus tard l'examen de cette question et une éventuelle réorganisation des finances publiques. Par la force des choses, il se comportait en Roi, même s'il ne manquait pas une occasion de rappeler que tout était fait et décidé au nom de Démétrios.

Le vieil eunuque Gautama tenait à lui faire faire la visite du harem royal, mais Ménandre, bien qu'il raffolât des femmes et ne pût guère s'en passer longtemps, n'avait guère envie, comme il disait, de "goûter aux restes de l'usurpateur". Celui-ci était parti en emmenant ses quatre épouses dont la première avait eu le titre de "reine", et c'étaient maintenant les concubines qui occupaient seules le gynécée. C'est quand l'eunuque lui eut dit que ce harem était plein de femmes "yavanas" que, par curiosité, Ménandre se décida à faire cette visite.

En dehors du Roi, l'eunuque Gautama, petit vieillard tout rabougri, était seul autorisé à pénétrer dans le gynécée qu'il inspectait minutieusement tous les jours avant d'aller faire son rapport au Souverain. Ce harem était un petit palais à l'intérieur du grand avec, lui aussi, ses

pavillons, ses cours, ses jardins, ses bassins, et même son rempart. Aux portes, c'étaient des femmes, casquées et armées de lances, qui montaient la garde. "Des yavanas", dit l'eunuque. Ménandre lui demanda pourquoi mais il ne comprit pas la réponse. Le harem était une petite ville peuplée uniquement de femmes. Autour des concubines royales s'affairaient une foule de servantes qui passaient leurs journées à les distraire, les nourrir, les coiffer, les parer... On était à la fin de cette merveilleuse période de l'année indienne qui précède les fortes chaleurs annonciatrices de la saison des pluies. Dans les jardins qu'on appelle en grec "*paradis*", s'épanouissaient d'admirables fleurs rouges qui, selon l'eunuque, étaient des "*asokas*". Les pelouses, où des paons faisaient la roue, étaient d'un vert lumineux. Ça et là, étendues sur d'épais tapis qui avaient été étendus sur l'herbe à l'ombre de manguiers ou de muscadiers, des femmes à peu près nues s'abandonnaient aux doigts des masseuses : elles se faisaient pétrir les épaules et les cuisses avec des onguents qui dégageaient des parfums capiteux

Gautama en désigna une qui, dit-il, était une Yavana et il ajouta un mot que Ménandre comprit comme signifiant "noble". Ils traversèrent la pelouse dans sa direction. Quand ils passaient près d'une odalisque, elle s'empressait de se lever, puis de mettre en genou en terre en portant ses mains jointes à hauteur de ses yeux en murmurant des paroles incompréhensibles. Ménandre avait l'impression de visiter un lupanar de luxe et il se sentait plutôt mal à l'aise. Quand ils arrivèrent près de la femme que lui avait désignée l'eunuque, un perroquet multicolore qui se tenait près d'elle sur un perchoir doré, lui souhaita la bienvenue en grec et en langue indienne.

- Je vois que ton perroquet connaît aussi notre langue, lui dit Ménandre en grec. Je me réjouis que tu lui l'aies apprise. D'où es-tu ?

La femme leva vers lui des yeux pleins de surprise, puis, comme les autres, se leva précipitamment, s'agenouilla et salua à l'indienne. Ses femmes s'étaient reculées. Elle avait les yeux baissés mais les seins hauts, ronds et fermes. Ses poignets et ses chevilles étaient chargés de bracelets d'or et elle portait aux oreilles des pierres étincelantes.

- Je suis d'Antioche, répondit-elle. Je m'appelle Mélissa.

- Tu es belle. As-tu été la concubine de Posimitas ?

- Au début, oui. Mais on ne l'a pas vu très souvent à Palibothra.

- L'eunuque me dit qu'il y a ici de nombreuses femmes grecques. Est-ce vrai ?

- J'en connais plusieurs. Grecques ou parlant le grec. Le mois dernier, une troupe de musiciennes et de danseuses est arrivée. J'ai sympathisé avec l'une d'elle : c'est une Lycienne de Xanthe. Elle s'appelle Anthia.

- Que dis-tu ? Ce nom ne m'est pas inconnu. Si c'est la même, je l'ai rencontrée un soir au palais de Bactres.

- Eh bien, elle est ici. A moins que ce ne soit une autre qui porte le même nom.

Ménandre s'éloigna, suivi de l'eunuque. Il était stupéfait : il essaya d'expliquer au vieux de quoi il s'agissait, mais il en fut incapable. Il n'avait pas oublié la fille de Bactres et il se dit qu'il serait sans doute capable de la reconnaître. La retrouver à Palibothra, c'était à peine croyable ! C'était même si inattendu que cela donnait presque de l'intérêt à cette banale danseuse... Plus loin, dans un bassin de marbre, trois femmes se baignaient entre les lotus en riant aux éclats. L'une d'elles, dit l'eunuque, était aussi yavana. Quand ils s'approchèrent, elles sortirent de l'eau leurs seins ruisselants et rivalisèrent de sourires enjôleurs comme les femmes que, dans sa jeunesse, Ménandre avait vues dans les mauvais lieux de Bactres. Gautama lui désigna celle qui était grecque et qui, des trois, n'était pas celle qui l'aurait le plus attiré, bien qu'elle eût de très beaux yeux.

- Il me dit que tu es Grecque ? lui dit-il

La femme le dévisagea avec autant de surprise que tout-à-l'heure Mélissa.

- Je suis de Séleucie-sur-le-Tigre, répondit-elle. Elles m'appellent Phrynika, mais mon vrai nom est Phryné.

Gautama dit quelque chose aux femmes dans sa langue.

- Il dit, reprit Phryné, que d'ordinaire le Roi venait se baigner avec nous.
- C'est que moi, répondit Ménandre, je ne suis pas le Roi.

Il exigea de sortir du harem sans délai, appela Diodore et, par son intermédiaire, exigea de l'eunuque qu'il lui amenât le soir-même chez lui cette Anthia, la danseuse dont lui avait parlé la femme du harem. Gautama tenta d'objecter d'une part qu'Anthia n'était pas une concubine et d'autre part qu'il n'était pas d'usage de faire sortir des femmes attachées au service du harem. Mais Ménandre, rouge de colère, le menaça des pires châtiments si son ordre n'était pas exécuté et le petit vieillard partit en ronchonnant. Le soir même, une femme recouverte d'un voile qui la dissimulait des pieds à la tête et encadrée par deux amazones du gynécée, se présenta à la porte du Général. Un garde l'introduisit. Ménandre vint vers elle et arracha le voile :

- C'est bien elle, dit-il. Le monde est petit. Me reconnais-tu ?

Anthia le regardait dans les yeux. Il la reconnaissait bien. Elle était vêtue à la mode grecque d'une tunique agrafée aux épaules et maintenue par une ceinture tressée.

- N'est-ce pas toi qui avais une vilaine cicatrice sous le sein droit ?
- C'est moi. Mais je suis fâché que tu ne te souviennes que de cette cicatrice.
- Je ne me souviens pas que de cela, bien sûr... Par contre, j'avoue que j'ai oublié où c'était.
- C'était à Bactres.
- A Bactres, c'est ça... On avait dansé au palais et ensuite tu m'avais amenée chez toi

Depuis, sa troupe était passée entre les mains de plusieurs marchands de spectacles. Ces filles étaient une valeur sûre, qui rapportait de l'argent, et elles s'étaient produites dans tout l'Orient, chez de riches particuliers aussi bien que devant les princes : à la cour des Parthes, à Hécatompylos; en Asie Mineure, chez les Rois de Pergame et de Bithynie... Finalement un Arabe les avait achetées et, dans un port de la mer Erythrée, les avait vendues à un Indien du palais de Palibothra. Après une traversée très dure, elles avaient débarqué à Barygaza. Un peu partout, bien sûr, elle avait dû subir les caprices de bien des amants. Elle avait même eu un enfant qui les suivait maintenant dans toutes leurs tribulations. Ménandre l'attira sur le lit après lui avoir ôté sa tunique :

- C'est une étrange vie que tu mènes, lui dit-il en se renversant sur elle.
- Tu veux que je te dise ce que je trouve de pire ? Eh bien, c'est ici. Moi, j'aime les hommes, tu comprends ? Ne voir que ces femmes toute la journée, c'est abominable. Elles n'ont rien à faire du matin jusqu'au soir, sauf attendre le bon vouloir de leur maître. Alors elles se jalourent, se détestent, se dénoncent, se font des méchancetés. Il y en a aussi qui font l'amour entre elles, mais ça, moi, ajouta-t-elle en lui donnant des petits baisers du bout des lèvres, ça, moi, ça ne me plaît pas du tout...
- J'y ai vu une nommée Mélissa, d'Antioche. C'est elle qui m'a parlé de toi.
- Je la connais. Elle s'ennuie dans ce gynécée. Tu devrais t'occuper d'elle.

Ménandre s'étendit sur le dos en souriant.

- Tu as bon cœur. Je m'en occuperai, promis ! Je dirai à l'eunuque de me l'amener iciun soir, car je ne veux pas aller là-bas. J'avoue que les rebuts de Posimitas ne m'attirent pas tellement.
- C'était un drôle d'oiseau, celui-là, d'après ce que m'a dit Mélissa.
- C'était surtout un beau lâche.
- Un lâche face au danger... Mais avec les femmes, un brutal et un muflé.

Elle se redressa sur un coude et posa la main sur sa poitrine :

- Sois gentil, dit-elle. Fais-moi l'amour, tu veux bien ?

Chapitre 7

LA JALOUSIE DES DIEUX

Un soir, Ménandre invita toute sa suite, et en particulier ses officiers, à un dîner à la grecque. Au *symposion*, Anthia et ses danseuses firent leur entrée. Le général raconta la surprenante coïncidence de la présence au fin fond de l'Inde de ces filles qui s'étaient produites quatre ou cinq ans plus tôt à Bactres. Les danseuses, qui toutes parlaient couramment le grec, eurent beaucoup de succès auprès de ces soldats esseulés. Comme toujours, les rajahs ne participèrent pas au dîner : leur religion leur imposait un régime alimentaire différent de celui des Grecs et des Bactriens. De plus, depuis le départ, ils transportaient avec eux une partie de leur harem, de même qu'une cohue de femmes et même d'enfants suivaient leurs troupes.

Sanakya avait fait visiter le palais à Ménandre qui, depuis, ne se lassait pas de s'y promener. Les *paradis* étaient entretenus par une foule de jardiniers auxquels il demandait des explications et qui étaient très flattés que le général, qu'ils prenaient pour un Roi, daignât leur adresser la parole, et de plus fit des efforts pour leur parler dans leur langue. On admirait dans ces jardins des essences venues de tout le royaume et même des pays d'au-delà de la mer, d'îles inconnues et de régions dont il entendait parler pour la première fois, plus lointaines encore que le pays des Sères : le monde lui paraissait soudain fabuleusement vaste et infiniment plus varié qu'il ne l'avait cru. Contrairement à ce qui se passe ailleurs, les arbres merveilleux du palais gardaient leurs feuilles toute l'année : beaucoup produisaient d'admirables fleurs et des fruits exquis. Les jardiniers savaient entrelacer les branches de certains d'entre eux, au point de réaliser de véritables tressages de branches vivantes.

Sur les belles pelouses, se promenaient des paons et des faisans qui venaient manger dans sa main les graines qu'il leur tendait. Des perroquets rouges et verts lui tenaient de grands discours quand il passait près d'eux. Sanakya lui avait dit que les Indiens tenaient pour sacrés ces oiseaux qui seuls savaient parler et il n'y avait que les Brahmanes qui fussent autorisés à les nourrir. Ménandre respectait cette croyance. On lui dit aussi que les poissons qui nageaient dans les bassins ne pouvaient être pêchés que par les enfants royaux : il leur jetait des morceaux de pain que des tortues venaient parfois leur disputer. Dans d'autres bassins, aux extrémités du parc, on voyait de gigantesques crocodiles et il apprit que les Rois de l'Inde, qui rendaient la justice dans les procès les plus graves, livraient aux mâchoires de ces monstres les criminels coupables des plus grands forfaits : Ménandre blâma cette coutume barbare et déclara que, pour sa part, il n'en ferait pas usage.

C'est dans ces régions reculées du palais qu'on pouvait voir, dans des cages, les animaux les plus étranges, inconnus de tout le reste de la terre, certains horribles et effrayants, comme ces soi-disant "chevaux" unicornes dont il avait vu un jour un spécimen au cours d'une partie de chasse, d'autres au contraire amusants ou gracieux. Là, Ménandre avait réellement l'impression que l'Inde était bien cet autre monde dont il avait lu si souvent des descriptions chez des auteurs qui pourtant mêlaient parfois le mythe à la réalité. On ne lui montra certes pas de monstrueux dragons sacrés comme celui qui, dit-on, avait sorti la tête de sa caverne au passage de l'armée d'Alexandre, qui mesurait 70 coudées de long et avait des yeux gros comme des boucliers ! Mais il vit des serpents de 10 coudées presque aussi terrifiants, eux aussi objet de l'adoration des Indiens : ils avaient d'énormes têtes élargies en triangle et deux yeux horribles. Ces bêtes, disait-on, étaient capables de

s'attaquer même à un éléphant. A l'inverse, il aimait regarder les singes malicieux, appartenant à des espèces qu'il n'avait encore jamais vues et dont les acrobaties et les mimiques humaines l'amusaient. Il aimait aussi caresser les charmantes mangoustes dont il apprit qu'elles détruisaient les oeufs des crocodiles et même des serpents venimeux. Il s'émerveillait surtout de voir des tigres et des panthères apprivoisés venir lui lécher la main : c'étaient, paraît-il, des bêtes que le Roi de l'Inde avait reçues en présents de ses sujets.

Sanakya lui avait également fait visiter la ville et il aimait refaire certains parcours en compagnie de Diodore, de Pacoros, de Démétrios ou de Philippe. Dès qu'il apparaissait à l'une des portes du palais, l'éléphant de garde se mettait à genoux, pour qu'il pût monter plus facilement dans le palanquin : l'animal était dressé à obéir à la voix de son cornaque ou même simplement au tintement de son crochet que l'homme faisait sonner contre les gros clous de fer des vantaux de la porte. Palibothra était moins une ville qu'une agglomération de multiples villages dont quelques-uns avaient leur propre enceinte de terre et de bois à l'intérieur de la grande, leurs rues, leurs places et leurs temples. Les Jaïns avaient leur "village" et les Bouddhistes le leur. Installés dans le palanquin, Ménandre et celui ou ceux qui l'accompagnaient, passaient dans les rues, salués par une foule bigarrée où les hommes des castes inférieures dont le pagne et le turban blancs accusaient encore le teint basané, côtoyaient de jeunes élégants qui protégeaient sous une ombrelle la clarté de leur peau. Des litières, tous rideaux tirés, flottaient au-dessus du torrent des têtes et, si le rideau s'écartait, on apercevait à l'intérieur les yeux brillants d'une belle femme aux cheveux d'ébène. Sur les places, des cercles de badauds entouraient des fakirs d'une effrayante maigreur allongés sur des pierres et hérissés d'aiguilles qui les transperçaient de part en part, ou des charmeurs de serpents dont la musique aigrette faisait se dresser des *nagas* presque aussi repoussants que ceux qu'on pouvait voir dans les ménageries du palais. On entendait aussi parfois des "*aèdes*", comme disait Diodore, qui récitaient de longs poèmes à la gloire des Dieux ou des héros de l'Inde.

Un jour, dans le "village" des Jaïns, un gymnosophe renouvela devant lui l'atroce sacrifice qu'avait accompli autrefois Calanos sous les yeux d'Alexandre. Un bûcher avait été dressé sur une petite place terreuse et le sophiste, un très vieil homme, seulement "vêtu d'air", y monta, s'y assit en lotus et pria. Ménandre eut beau le supplier, il donna aux gens de sa secte l'ordre de mettre le feu. Quand il fut enveloppé par la fumée puis les flammes, on l'entendit rire de plus en plus fort. Le bûcher finit par s'écrouler, se tasser, et le corps tomba au milieu des braises : ce n'était plus qu'une horrible chose noirâtre qui dégageait une infâme odeur de chair brûlée. Ménandre déclara que, si belle que pût être la doctrine des gymnosophistes, un tel suicide le détournerait à jamais de leur secte.

Dans le "village" des Bouddhistes, il eut la surprise de constater que les stupas, ainsi que le grand monastère de bonzes qu'on appelait le "*Kukkuta arama*" n'avaient pas été détruits. Le peuple y voyait un "miracle", mais le Chef des bonzes lui confirma que, sitôt le Roi assassiné, Pushyamitra avait eu à faire face à des soulèvements dans le nord du pays. IL était donc parti précipitamment pour Taxila et le général qu'il avait laissé dans la capitale, Aryabatha, n'avait pas, contre toute attente, persécuté les fidèles du Bienheureux. A son retour, Pushyamitra lui-même parut avoir changé d'avis à ce sujet. Revenu au palais, Ménandre fit venir Aryabatha qui lui dit qu'en effet, il avait tenté de dissuader celui qu'il continuait à appeler "le Roi" de s'en prendre aux Bouddhistes et aux Jaïns. Il avait été, au début, l'un des seuls à défendre ce point de vue mais la suite des événements avait convaincu "le Roi" de la justesse de cette position. Ménandre le félicita pour son esprit de tolérance et sa lucidité et il réussit à lui faire avouer le mépris que lui inspirait désormais son ancien maître. Il ne voulut pas heurter son amour propre en lui proposant trop tôt de passer à son service, bien que le ralliement de ses troupes fût presque achevé, mais il sentit qu'il n'aurait sans doute pas à le prier très longtemps.

Il fallut que les trois rajahs partent pour qu'il réalise que ces Indiens avaient été pour lui plus que des alliés : une sorte de caution vis-à-vis des populations qu'il soumettait. Dès leur départ, il se sentit soudain isolé et prit conscience de la précarité de sa situation : il était au milieu d'un pays immense qui certes ne lui était pas hostile, dont il recevait même chaque jour des témoignages de fidélité, mais où il était un étranger, et même, qu'il le voulût ou non, un conquérant. Il ne cessait de s'étonner de n'y être pas perçu comme un ennemi. Il se trouvait de plus à la tête d'une armée dont

seul l'encadrement était encore en majorité grec ou bactrien. Il avait fait connaître à Sabbadotos, Antiochos et Zoïle la prise de la capitale et avait reçu d'eux les rapports qu' il leur avait demandés. Comme il s'y attendait, si Zoïle n'avait aucun mal à faire régner l'ordre au Pays des cinq fleuves, par contre Sabbadotos et Antiochos avaient plus de difficultés à Mathura et Saketa : ils n'excluaient même pas d'être obligés un jour ou l'autre de l'appeler à l'aide.

*

Par une sombre après-midi où la mousson se répandait sur la ville, Ménandre eut une longue conversation avec Diodore qui incarnait à ses yeux toute la culture et toute la sagesse des Grecs. Ils étaient dans son appartement privé qu'il avait fait aménager à la manière bactrienne, avec une profusion de tapis, de divans, de coussins, de coffres et de tables basses, décor familial qu'il préférait aux salles officielles du palais, magnifiques mais trop solennelles à son gré. Dehors il faisait si noir qu'il avait dû faire allumer plusieurs candélabres. Diodore, assis dans un angle de la chambre, arborait son éternel sourire : tout lui semblait toujours simple et tout naturel, y compris qu'ils soient là tous les deux, en train de bavarder tranquillement dans le palais du roi de l'Inde. Ménandre, lui, ne cessait de s'en étonner.

- Tu pourrais aussi bien t'étonner, dit Diodore, que le Roi Démétrios règne à Bactres et que son père Euthydème y ait régné avant lui, car la Bactriane, que je sache, n'est pas non plus la Grèce. Est-ce que tu t'étonnes que le roi Antiochos règne à Antioche et le roi Ptolémée en Egypte ?

- Il m'arrive en effet parfois de m'en étonner, dit Ménandre en s'allongeant sur le divan sur lequel il était assis, les yeux au plafond.

- T'arrive-t-il aussi de t'étonner d'être né, toi Grec, dans un village des Paropamisades et d'avoir grandi dans une ville que nous appelons Alexandrie, mais qui, en fait, s'appelle depuis toujours Kapisa ? Trouves-tu étonnant que ton père soit né en Cappadoce ? Devrais-je m'étonner, moi, d'être de Taxila, alors que ma famille était de lointaine ascendance thessalienne ? Trouves-tu étonnant que les Grecs soient depuis des siècles en Crète, en Sicile, à Chypre, à Byzance, à Marseille, à Cyrène ?

- Ne mélange pas tout. Il y a une différence entre la fondation de cités-colonies là où il n'y avait rien, comme Byzance, Cyrène ou Marseille, et l'occupation de pays de très ancienne civilisation comme l'Egypte ou l'Inde.

- Ce n'est pas aussi simple que tu le dis. Il n'est pas exact d'affirmer qu'il n'y avait personne à l'emplacement de Cyrène ou de Byzance. Crois-tu qu'une très grande île comme la Sicile, que nous appelons aujourd'hui la "Grande Grèce", fût un désert avant notre arrivée ? Et la Crète, que nous considérons maintenant comme une partie de la Grèce, ne fut-elle pas jadis un "pays de très vieille civilisation", comme tu dis, le royaume de Minos, la terre de Dédale et d'Icare ? En réalité, partout où vivent des Grecs, il y avait avant eux..., je ne dirai pas des "autochtones" (car, à mon avis, personne n'est autochtone nulle part), mais des ... habitants.

Ménandre se redressa sur le coude et regarda Diodore :

- Personne n'est autochtone nulle part ?

- Personne. Pas même les Grecs en Grèce. Seuls, à ma connaissance, les Athéniens ont cette prétention, mais je doute fort qu'elle soit justifiée. En tout cas, ceux qui se désignent eux-mêmes comme les "Héraclides", ne le sont pas, puisqu'ils reconnaissent être arrivés dans le pays après la guerre de Troie. Personne, au fond, n'est légitime nulle part. En tout cas, nous n'avons pas, nous, plus de droits sur la Grèce que sur l'Egypte ou sur l'Inde. Nous y sommes parce que, très longtemps avant la guerre de Troie, nous avons conquis ce pays. Après quoi les Grecs ont commencé à se répandre tout autour de la Mer intérieure et du Pont-Euxin, puis en Asie. Nous ne sommes que la dernière vague d'un vaste courant qui a porté notre peuple partout dans le monde.

- Avoue tout de même, dit Ménandre en se rallongeant sur le dos, que notre présence en Egypte ou même en Bactriane, n'est pas de même nature qu'en Thrace ou en Gaule.

- J'en suis moins sûr que toi. En Egypte, Alexandre a fondé une cité nouvelle au bord de la mer, sur une langue de terre où il n'y avait personne : il a peuplé cette ville de Macédoniens et de Grecs qui, à leur tour, ont essaimé à l'intérieur du pays. Ce n'est pas si différent de ce qu'ont fait les Phocéens sur la côte gauloise ou les Théréens en Cyrénaïque.

- Sauf que ces Grecs d'Egypte sont devenus les maîtres du pays et qu'ils ont soumis ses habitants.

- Sans doute, mais les Egyptiens n'étaient plus maîtres chez eux que par intermittence depuis au moins deux siècles. Quand Alexandre y est arrivé, leur pays n'était plus qu'une satrapie perse. On en dirait autant de la Bactriane ou de la Sogdiane : les gouverneurs grecs de ces provinces, qui se sont ensuite proclamés rois, y avaient seulement remplacé des satrapes perses qui n'étaient pas moins étrangers au pays que nous.

- Allons, tu es un bon sophiste, mais tu vas tout de même avoir du mal à me démontrer la même chose s'agissant de l'Inde

- Je ne chercherai pas à le faire. Je ne cherche d'ailleurs à rien "démontrer". A propos de l'Inde, je dirai seulement que le roi Démétrios n'y est pas plus illégitime que Pushyamitra. Tu nous as même admirablement prouvé que c'était lui qui incarnait désormais la légitimité dans ce pays.

- C'est une fiction, tu le sais très bien. Je reconnais qu'elle est ingénieuse et qu'elle sert parfaitement nos intérêts. Mais c'est une fiction. Le Roi doit probablement être le seul à y croire. Et encore je n'en suis pas sûr.

- S'agissant de situations comme la nôtre ici, mais finalement aussi comme celle de l'Egypte ou même de la Bactriane, il n'y a pour moi qu'un seul critère de la légitimité et de l'illégitimité, c'est l'attitude à notre égard des habitants du pays. S'ils nous rejettent, comme l'ont fait les Parthes, alors nous ne sommes pas légitimes. Mais s'ils nous acceptent, nous le sommes, voilà tout. C'est le cas en Bactriane. Voilà un siècle et demi que nous gouvernons ce pays et beaucoup de ses habitants ont fini par devenir des Grecs, à commencer par Pacoros : cela doit bien signifier quelque chose. D'ailleurs, si nous en partions ou si les Bactriens nous en chassaient, ce sont les Scythes qui nous y remplaceraient immédiatement. Les Bactriens le savent et manifestement ils ne le souhaitent pas. Pour le moment, du moins.

- Tu veux dire que, puisque les Indiens ne nous rejettent pas, c'est que nous ne sommes pas illégitimes en Inde ?

- Pushyamitra avait provoqué soulèvements et révoltes, alors que toi, et sans doute aussi Apollodote, voyez se multiplier les ralliements : cela signifie clairement que les Indiens préfèrent la paix que nous leur garantissons aux affrontements de "couleurs" et de sectes que leur avait apportés l'usurpateur. Mais cela implique évidemment que nous ne cherchions pas à leur imposer notre civilisation par la force puisque, comme tu me l'as souvent dit toi-même, les Indiens ne sont pas comme les Scythes : ils sont aussi civilisés que nous.

- A la limite, ce serait même à nous à nous laisser influencer par leur civilisation à eux. La logique voudrait que nous nous fondions dans la masse qui nous entoure. N'est-ce pas, au fond, ce qu'avait pensé faire Alexandre ?

- Je ne le crois pas du tout. Alexandre n'a jamais envisagé de devenir un Perse. Les fameuses noces de Suse avaient valeur de symbole : il voulait marier les deux civilisations grecque et perse, ce qui supposait que les uns et les autres restent eux-mêmes. Ici, c'est la même chose : nous ne sommes pas des Indiens, c'est un fait. Il ne servirait à rien que nous cherchions à perdre notre âme de Grecs : nous n'en retrouverions sans doute pas une autre. Que les Indiens aient beaucoup à nous apprendre, c'est un fait. Nous avons beaucoup à recevoir d'eux. Mais nous pouvons aussi beaucoup leur apporter. Nous avons tout à gagner à nous enrichir mutuellement, mais nous ne pouvons nous enrichir que de nos différences. Une civilisation nouvelle peut naître de notre contact, mais il faut que nous restions des Grecs et eux des Indiens. Nous sommes peut-être les mieux placés ici pour devenir ces "citoyens du monde" qui, selon mes maîtres stoïciens, incarnent aujourd'hui l'idéal du

sage.

A ce moment un garde entra et annonça l'arrivée d'un messager porteur d'une lettre cachetée du sceau royal. Ménandre s'était levé, ainsi que Diodore. Ménandre eut un sombre pressentiment quand il apprit que le message venait non de Taxila mais de Bactres. Le messager fut introduit : c'était un soldat grec, ruisselant et fourbu. Il confirma que la lettre, que plusieurs porteurs s'étaient transmise de ville en ville, était partie de Bactres. Ménandre tendit le rouleau de papyrus à Diodore et donna l'ordre de faire immédiatement venir Pacoros et Démétrios. Diodore, cependant, entreprit la lecture du message.

Le Roi commençait par féliciter chaleureusement son lieutenant pour la prise de Palibothra, exploit plus glorieux que ceux d'Alexandre et dont lui, Démétrios, se réjouissait d'autant plus que, presque au même moment, son frère Apollodote lui avait également fait connaître la prise d'Ozène. Les Dieux immortels avaient donc favorisé les armes des Grecs, confirmant ainsi l'heureux présage qu'Apollon, fils de Zeus, leur avait transmis par son oracle de Didymes.

- Je reconnais bien là le Roi, dit Ménandre au moment où le garde annonçait Démétrios et Pacoros qu'il fit immédiatement entrer. "Un message du Roi, reprit-il. Jusqu'ici, pas de problème : il nous félicite pour notre victoire et nous annonce qu'Apollodote a pris Ozène. C'est la suite que je crains."

Il n'avait pas tort. Diodore reprit sa lecture. Les nomades scythes, continuait le Roi, voulant sans doute venger l'affront que leur avait fait subir le feu Roi Euthydème une vingtaine d'années auparavant, avaient lancé des raids meurtriers sur la Sogdiane puis la Bactriane, ravageant tout sur leur passage. Euthydème II, fils aîné du Roi, qu'il avait laissé sur le trône de Bactres, lors du début de l'expédition indienne, trois ans plus tôt, avait brillamment combattu et repoussé les Barbares, mais il avait été tué au cours des combats.

Ménandre, qui, depuis le début de la lecture, arpentait la pièce à grands pas, s'arrêta net et regarda Démétrios et Pacoros : ils étaient immobiles, muets et livides. Diodore avait également perdu son éternel sourire.

- Continue, dit Ménandre.

Diodore déroula un peu plus le rouleau et continua sa lecture. Le Roi avait quitté précipitamment Taxila pour rejoindre Bactres en toute hâte. La mort tragique de son fils bien-aimé l'avait conduit à réorganiser ses vice-royautés. C'était désormais son second fils, Démétrios II, qui régnerait à Bactres, en association avec lui-même : il serait remplacé à Alexandria-Kapisa par son cadet, Pantaléon.

Enfin, le roi faisait savoir qu'au moment de quitter Taxila pour Bactres, il avait ordonné à son frère Apollodote de quitter Ozène et de rejoindre le nord de l'Inde. Ozène, Barygaza, Patala étaient pourvues de garnisons à la tête desquelles Apollodote laisserait des hommes de confiance. Lui-même, le roi Démétrios, rejoindrait l'Inde dès que la situation serait stabilisée en Bactriane. Il irait jusqu'à Palibothra, la capitale de son "cousin" assassiné par l'usurpateur Posimitas, à la tête des troupes de renfort que lui avait demandées Ménandre, et c'est ensemble qu'ils opéreraient la manoeuvre de jonction avec les troupes d'Ozène, afin d'en finir avec Posimitas et son fils.

Un silence pesant et prolongé suivit cette lecture. Ce fut Ménandre qui le rompit. Il lança à Diodore :

- Je te l'avais dit, un jour : tout avait trop bien réussi au Roi jusqu'à présent. J'étais inquiet et j'avais raison : les Dieux commencent à être jaloux et à lui faire expier ses succès. Le pire, je le crains, reste à venir.

- Je ne te comprends pas, répondit Diodore. Le Roi ne s'est pas, me semble-t-il, rendu coupable de démesure.

Puis il se tut. Il n'était après tout qu'un humble rhéteur : c'était aux militaires de débattre de la situation.

- Que t'en semble, Démétrios ? demanda Ménandre.

- Eh bien, à mon avis, le plus grave, c'est que le Roi ordonne à son frère de quitter Ozène. Je ne sais pas ce que devient Posimitas, mais, si j'étais à sa place, je sauterais sur l'occasion pour reprendre la ville.

- Elle me paraît en effet perdue, et sans doute à court terme.

- Ce pessimisme me semble excessif, intervint Pacoros. Croyez-vous donc que Posimitas soit devenu un si bon stratège ? Personnellement, je ne suis pas sûr du tout qu'Ozène soit perdue, mais par contre je m'interroge sur la raison pour laquelle le Roi fait remonter Apollodote vers Taxila.

- Cette raison me paraît claire, dit Démétrios. C'est qu'il renonce à y revenir lui-même.

- Que dis-tu ! s'écria Ménandre. Tu soupçonnes le Roi de ne pas dire la vérité quand il assure qu'il va nous rejoindre ici avec des troupes fraîches ?

- Le Roi ne peut renoncer à la jonction avec Ozène, ajouta Pacoros. La double manoeuvre qu'il a commandée à Apollodote et à Ménandre n'avait de sens qu'en fonction de cet objectif.

- Alors, reprit Démétrios, explique-moi pourquoi il a fait remonter Apollodote vers Taxila.

- Peut-être parce qu'il peut se passer un assez long délai avant son retour, hasarda Pacoros. Qui sait quelle est la situation exacte en Bactriane ? Peut-être est-elle plus grave qu'il ne nous le dit.

- Et puis surtout, dit Ménandre, quand il reviendra à Taxila, ce sera pour en repartir immédiatement et nous rejoindre ici en vue de la campagne finale.

Démétrios ne manqua pas l'occasion de souligner le défaut manifeste que comportait le raisonnement de son Général :

- Pour mener à bien cette campagne, dit-il, encore faudrait-il qu'Apollodote soit toujours à Ozène. Or il n'y sera plus. Et d'ailleurs, tu le dis toi-même, nous aurons sans doute perdu la ville.

- Ton pessimisme est incompréhensible, dit Pacoros avec un peu d'agacement dans la voix. Pourquoi perdrons-nous Ozène ? Apollodote ne manque pas d'hommes de valeur qui pourront tenir la ville.

Ménandre s'approcha de Démétrios et le regarda droit dans les yeux :

- Si le Roi renonçait à revenir en Inde, dit-il, pourquoi aurait-il fait venir Démétrios le jeune à Bactres ? Pourquoi l'aurait-il remplacé par Pantaléon à Alexandria-Kapisa ? Avait-il besoin de placer son second fils sur le trône de Bactriane s'il comptait y rester ?

- Soit, dit Démétrios. Je reconnais que cet argument ne manque pas de valeur. Mais je persiste à penser que la manoeuvre de jonction avec Ozène est compromise.

- Elle n'est pas forcément compromise, répliqua Pacoros, mais il faut bien admettre qu'elle est remise à une date peut-être plus lointaine que nous ne le pensions. Nous pouvons nous préparer à rester un certain temps à Palibothra.

- Bah !, conclut Ménandre, être à la place de Sandracottos et d'Asokas n'est pas un sort si désagréable...

Dès lors, il entreprit d'organiser "son" royaume car il comprit qu'il allait rester longtemps le seul maître de l'Inde.

Chapitre 8

LE RETOUR DE DEMETRIOS

Le temps passa. Quatre fois, d'énormes montagnes de nuages noirs s'amoncelèrent au-dessus de Pataliputra, puis se déversèrent sur la terre. Quatre fois le Gange inonda la plaine. Quatre fois aussi les *asokas* reflourirent dans les *paradis* du palais. Ménandre avait maintenant une cinquantaine d'années. Inévitablement, le soldat s'était peu à peu mué en administrateur. Il avait maintenu à leur poste les fonctionnaires indiens des districts : il aurait d'ailleurs été bien en peine de les remplacer par des Grecs. Il les avait convoqués un par un au palais, avait fait une vaste tournée d'inspection qui l'avait conduit auprès de chacun d'eux et restait en liaison par l'intermédiaire de ses messagers : jamais encore il n'avait eu à se plaindre de n'être pas obéi. Il avait fait de Démétrios son premier ministre et de Pacoros le chef de l'armée. Mais il avait maintenu à son poste Darasatha, qui avait été le Trésorier de l'usurpateur. Il savait faire rentrer régulièrement les impôts et se montrait docile sur leur utilisation. Il obéissait également sans broncher quand Ménandre décidait de réformer la fiscalité pour la rendre plus équitable. L'équité de Ménandre : bien rares étaient ceux qui ne lui rendaient pas hommage, qu'il s'agît des impôts ou de la manière dont il rendait la justice, et la comparaison avec Pushyamitra faisait éclater aux yeux de tous son impartialité. Indéfectiblement loyal envers les Euthydémides, il se présentait toujours comme le représentant du roi "*Dharmamitra*", l'ami de la justice, mais c'est lui-même que beaucoup d'Indiens gratifiaient de ce titre glorieux. Il prenait en toutes occasions l'avis de Diodore, qui n'avait aucun titre officiel mais qui était son conseil 1er le plus écouté.

Le ralliement des troupes de l'usurpateur s'était fait sans gros problème; Aryabatha se montrait d'autant plus coopératif que ni Pushyamitra ni son fils, le rajah de Vidisa, ne se manifestaient. Le bruit de la conquête de l'Inde avait dû se répandre jusque dans le royaume séleucide car, peu à peu, un courant continu de mercenaires de langue grecque était parvenu à Pataliputra et Ménandre avait pu, grâce à eux, reconstituer une partie de ses forces éparpillées dans les garnisons successives. Ces mercenaires lui étaient-ils envoyés par Démétrios, comme il le lui avait demandé ? En tout cas, depuis le message arrivé de Bactres un jour de mousson, il était sans nouvelles du Roi, comme d'ailleurs d'Apollodote. Le projet de campagne contre Pushyamitra paraissait bien abandonné. L'ignorance dans laquelle il se trouvait commença à lui peser et il se décida à faire partir un courrier pour Bactres afin de demander des instructions.

Il s'était progressivement "indianisé". Il avait appris, ou réappris, la langue de ses "sujets" et n'avait plus maintenant besoin de Diodore pour converser avec eux. Il avait aussi fini par adopter le mode de vie d'un *kshatrya*, allant comme eux à la chasse aux fauves et goûtant les plaisirs du harem. Anthia et ses amies avaient été affranchies. Certaines d'entre elles étaient devenues les maîtresses, voire les épouses, d'officiers grecs ou bactriens, et Anthia elle-même était restée la maîtresse de Ménandre, mais Mélissa l'était aussi et, occasionnellement, quelques belles Indiennes, dont Ménaka, était sa favorite.

Il s'était informé sur les religions des Indiens, celle des Brahmanes et même celle des gymnosophistes. Mais c'était celle des bonzes qui conservait sa sympathie, même s'il veillait scrupuleusement à ce que personne ne pût l'accuser de favoriser les uns au détriment des autres. Le Bouddha avait fait tomber toutes les barrières de castes qui cloisonnaient la société indienne d'une manière rigide et qu'il jugeait néfaste. De plus il avait substitué aux coûteux sacrifices des Brahmanes le seul mérite personnel. De toutes les doctrines indiennes, c'était celle à laquelle un

Grec aurait pu le plus facilement adhérer, d'autant que les Dieux, ceux des Indiens et, à plus forte raison, ceux des Grecs, n'y avaient plus guère de place. Et les Dieux du panthéon grec paraissaient maintenant bien lointains aux yeux de Ménandre, à l'exception peut-être d'Athéna. Il s'était rendu, à quelque 600 stades au sud de Pataliputra, au lieu où le Bouddha avait reçu l'illumination : le Roi Ashoka avait édifié là un sanctuaire autour de l'arbre sous lequel s'était produit l'événement. L'enceinte sacrée était entourée d'une balustrade de briques et de pierres dont les montants étaient chargés de sculptures représentant des épisodes des vies successives du Maître. Ménandre accomplit cette visite au milieu d'une foule énorme de pèlerins qui accomplissaient la déambulation rituelle autour de l'arbre et des stupas du sanctuaire : tous témoignèrent le plus grand respect au général yavana. Cependant, pour ne pas heurter les Brahmanistes, il se rendit aussi dans une ville des bords du Gange où était vénéré Shiva, le Dionysos des Grecs. Les Indiens s'y livraient à des ablutions rituelles dans le fleuve mais, comme partout, seuls les Brahmanistes avaient le droit de pénétrer dans le temple du Dieu : Ménandre ne s'en offusquait plus. A peu de distance de cette ville, les Bouddhistes tenaient également pour sacré le lieu où le Bienheureux avait prononcé son premier sermon. Là le Roi Ashoka avait fait édifier un stupa et un grand monastère de bonzes.

*

Un jour, Ménandre eut l'impression que se rejouait une scène qu'il avait vécue à Taxila, quelque six ans plus tôt : les gardes lui annoncèrent la visite d'un rajah. Il le reçut dans ce qui avait été la salle des audiences privées du palais. L'Indien, qui avait un visage presque poupin et le teint plus cuivré que la plupart des hommes de sa "couleur", s'était présenté comme le rajah de Vidharba. Il s'appelait Yajnasena. Le temps était maintenant bien loin où Ménandre devait demander à Diodore le sens des noms indiens et leur chercher, pour s'en souvenir, de mauvais équivalents grecs. Il rendit à son visiteur son salut à l'indienne, comme il le faisait maintenant spontanément, et lui désigna un siège qu'il ne refusa pas. Ménandre voulut d'abord savoir où se situait ce royaume de Vidharba qui était le domaine de Yajnasena.

- Il se situe, dit l'Indien, aux confins du royaume d'Agnimitra.

Il crut devoir préciser qu'il s'agissait du fils de Pushyamitra.

- Je le sais, dit Ménandre. Est-il aussi courageux que son père, l'usurpateur, qui s'est vaillamment enfui dès qu'il m'a vu arriver ? Au fait, que devient-il, celui-là ? J'aimerais avoir de ses nouvelles.

L'Indien sourit :

- Il a commencé par se réfugier à Vidisa, dont il était gouverneur avant son forfait (je veux dire l'assassinat du Roi Birhadratta) et où il a installé son fils avec le titre de rajah. Mais, après sa fuite, il était si discrédité qu'à la cour d'Agnimitra, on ne l'appelait plus "Roi", titre qu'il avait pourtant pris après son crime, mais seulement "général". Heureusement pour lui, le général yavana Bagadatha, que tu dois connaître, et qui s'était emparé d'Ujjain, et même de Madhyamika, s'est replié sur Takshasila et Pushyamitra a repris Ujjain, ce qui lui a redonné un peu de prestige.

- Tu m'apprends là des choses que j'ignorais, même si je m'en doutais un peu. Mais... répète-moi le nom que tu donnes à celui qui, pour moi, est toujours Apollodote.

- Bagadatha. Nous "indianisons" les noms yavanas.

- Comme nous "hellénisons" les vôtres. Nous parlons entre nous de "Posimitas" ou d'"Animitas". Et puis-je te demander quel nom vous me donnez, à moi ?

- Nous t'appelons le plus souvent Ménanda, et certains Milinda.

Ce fut au tour de Ménandre de sourire :

- Milinda... Tout compte fait, et puisque, de toute façon, je dois être indianisé, c'est encore le

nom que je préfère... Va pour Milinda. Mais dis-moi, si j'interprète bien tes propos, tu n'es pas en excellents termes avec l'usurpateur et son fils.

- Je suis avec eux, mais essentiellement avec Agnimitra, dans les plus mauvais termes. Je crois même que cet Agnimitra cherche à m'attaquer. Il a, en tout cas, entrepris de m'isoler, de détacher de moi jusqu'aux membres de ma propre famille. Il a, par exemple, commencé à soudoyer mon propre neveu, qui s'appelle Madhavasena et qui est un garçon valeureux, un excellent combattant. Je le fais actuellement surveiller et, si j'ai des preuves de sa trahison, je n'hésiterai pas à le faire arrêter.

- Je ne te le conseille pas : tu donnerais ainsi à Agnimitra un excellent prétexte pour t'attaquer. Mais connais-tu la raison de son hostilité à ton égard ?

- Affaire de famille. Le premier ministre du défunt roi Birhadratta était mon beau-frère. Quand celui que tu appelles, non sans raison, "l'usurpateur" a commis son abominable forfait, il a fait arrêter tous les collaborateurs du Roi, dont, naturellement, mon beau-frère. Et quand il a dû partir d'ici pour aller essayer de mater les soulèvements dans le nord du pays, il a fait transférer tous ses prisonniers à Vidisa où ils croupissent toujours. J'ai plusieurs fois demandé à Agnimitra l'élargissement de mon beau-frère, mais sans succès jusqu'à présent. Alors, s'il réussit à corrompre mon neveu Madhavasena et que je fais arrêter ce félon, je proposerai un marché à Agnimitra : "La liberté de ton complice contre celle de mon beau-frère."

- Je ne connais pas Agnimitra, mais c'est un pari qui me semble terriblement risqué, ne te semble-t-il pas ?

- Nous le verrons bien.

- Es-tu Bouddhiste, toi aussi ?

- Pourquoi ".aussi" ?

- Les Indiens qui, jusqu'ici, se sont ralliés à moi et qui étaient des ennemis de l'usurpateur, étaient tous Bouddhistes.

- Ce n'est pas mon cas. Je n'ignore pas les exactions qu'a commises et surtout fait commettre Pushyamitra contre les Bouddhistes et les Jaïns, et qui furent d'ailleurs des fautes contraires à ses intérêts, comme il semble l'avoir lui-même compris par la suite. Quant à moi, pour répondre à ta question, je ne suis pas Bouddhiste. Je vénère les Dieux de l'Inde comme l'ont fait tous mes ancêtres. Et mon beau-frère est, lui aussi, un Brahmaniste fidèle. Le roi Birhadratta, comme tous les princes de cette dynastie depuis Ashoka, était Bouddhiste, mais comme eux il était parfaitement tolérant et n'hésitait nullement à s'entourer de Brahmanistes. Le seul critère à ses yeux était la valeur.

- C'est l'exemple qui doit tous nous inspirer, dit Ménandre.

Et après un instant de silence, il posa la question dont il connaissait d'avance la réponse :

- Puis-je connaître, dit-il, l'objet de ta visite ?

Yajnasena regarda son hôte droit dans les yeux :

- Tu as mis en fuite par deux fois Pushyamitra, répondit-il. Tu as vaincu ses lieutenants à Mathura et Ayodhya. Ta réputation d'invincibilité est grande dans toute l'Inde, comme celle de Bagadatha.

- Eh bien ?

- Eh bien, si tu as vaincu Pushyamitra, tu vaincras Agnimitra plus facilement encore. Si tu lui declares la guerre, j'y participerai, avec mes hommes et leurs chefs, ...sauf peut-être, ajouta-t-il après un instant de réflexion, avec mon neveu Madhavasena.

Ménandre n'hésita pas :

- C'est une décision que je ne puis prendre, répondit-il. J'avais une mission qui m'a-

vait été confiée par le roi Démétrios : m'emparer de Pataliputra. Cette mission, je l'ai accomplie. Je ne puis aller plus loin sans son ordre. Il ne manquerait pas de m'en tenir rigueur...

Et, comme l'Indien allait l'interrompre, il reprit :

- ... surtout si j'échouais.

Yajnasena eut un geste qui semblait balayer l'objection :

- Le Roi Démétrios avait un plan, continua Ménandre. Il voulait que, quand nous nous serions emparés, moi de Pataliputra, et Apollodote (celui que tu appelles Bagadatha) d'Ujjain, nous réalisions notre jonction et broyions dans cette manoeuvre le royaume de Vidisa. Dès que j'ai su que le roi avait été contraint de retourner à Bactres et avait donné l'ordre à Apollodote de le remplacer à Taxila, j'ai pensé que la manoeuvre était compromise. Elle l'est plus encore maintenant puisque tu m'apprends que l'usurpateur a repris Ujjain.

- Je puis, moi, remplacer Apollodote, dit l'Indien. Si tu pars d'ici et moi de Vidharba que nous nous dirigeons l'un vers l'autre et que nous opérons notre jonction, nous aurons réalisé, ni plus ni moins, la manoeuvre qu'a conçue le Roi et, comme il l'a prévu, Agnimitra sera broyé dans l'opération.

- Agnimitra peut-être, mais il restera Pushyamitra. Et puis, de toute façon, je te le répète, je ne puis prendre une telle initiative, même si, à titre personnel, elle peut me tenter. Je suis sous les ordres du Roi. Je ne puis ni les outrepasser, ni les anticiper.

Ménandre n'ajouta pas qu'il était pour lui hors de question d'entreprendre une telle campagne sans avoir reçu les renforts que devait amener le Roi, s'il revenait effectivement en Inde.

- Tout au plus, reprit-il, puis-je faire part au Roi de ta proposition, dont je te suis reconnaissant

Yajnasena, finalement lâcha prise :

- Les Yavanas, soupira-t-il, sont très disciplinés, très respectueux de l'autorité hiérarchique.
- C'est peut-être le secret de notre réussite, répondit Ménandre.

Comme il l'avait fait autrefois pour le rajah d'Apraca, il fit rendre les honneurs militaires à celui de Vidharba, après l'avoir raccompagné. Il le regardait caracolier, entouré de sa garde personnelle, entre deux haies de cavaliers bactriens : s'il avait été libre de ses décisions, aurait-il accepté l'offre de cet Indien ? Reprendre la lutte contre un ennemi si peu menaçant, était-ce bien utile ? Ce qui lui tardait, c'était de connaître les intentions du Roi.

*

Il n'eut pas à attendre bien longtemps. Un jour, arriva un messager envoyé par Sabbadotos : Démétrios était à Mathura. Il s'appretait à rejoindre la capitale à la tête de forces imposantes. Ménandre répondit qu'il allait partir sans délai à la rencontre du Roi sur le grand chemin aménagé autrefois par les Rois de l'Inde entre la capitale et le nord du pays. Ce chemin passait par Mathura et continuait ensuite jusqu'en Bactriane. Il était jalonné, de loin en loin, de colonnes indiquant les distances parcourues et restant à parcourir. Avant de quitter Pataliputra, Ménandre chargea Pacoros et Démétrios d'annoncer à la population l'arrivée imminente du Roi et de lui préparer une réception triomphale. Il ordonna également à Philippe de tout préparer dans le palais en vue de cet

événement.

La rencontre eut lieu un soir, en rase campagne, à trois cents stades de la capitale. Le char du Roi, derrière lequel roulait celui de Sabbadotos, qui l'avait accompagné jusque là, et le char de Ménandre, s'arrêtèrent à un plèthre l'un de l'autre. Ménandre descendit, s'avança en direction du Roi entre deux haies de soldats et, à la suite : prise générale, il le salua à l'indienne : il s'inclina en portant ses mains jointes à hauteur de ses yeux. Démétrios à son tour descendit de son char, vint vers Ménandre et les deux hommes tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Le Roi avait vieilli : les épreuves, plus que les années sans doute, avaient creusé les rides de son visage et Ménandre se dit qu'il allait bientôt ressembler à son père Euthydème : n'avait-il pas une dizaine d'années de plus que lui ? Quelques années encore et ce serait un vieillard.

Comme le lui avait dit Sabbadotos, il était à la tête de troupes nombreuses .et en particulier, d'une cavalerie impressionnante. Cependant il paraissait non seulement vieilli et fatigué mais abattu. Sabbadotos en donna la raison à Ménandre : moins d'un an après son installation à Alexandria-Kapisa, Pantaléon, le troisième fils du Roi, qui était de santé fragile, était mort de maladie et c'est son frère cadet, Agathoclès, le dernier fils de Démétrios, qui l'avait remplacé : cette catastrophe avait retardé encore un peu plus le retour du Roi en Inde. Sabbadotos avait donné l'ordre de dresser le camp dès que l'armée avait arrêté sa marche : le soir, sous la tente royale, quand Ménandre fit part à Démétrios de sa sympathie, il le vit essuyer furtivement une larme. Lui et Sabbadotos essayèrent de lui changer les idées en lui donnant les précisions qu'il manquait sur la manière dont s'était faite cette conquête de l'Inde. A Mathura, les difficultés qu'avait eues au début Sabbadotos étaient maintenant aplanies et Ménandre dit qu'Antiochos lui avait envoyé les mêmes informations sur Sakéta. Le Roi, de son côté, fit un vif éloge de Zoïle dont il avait pu apprécier à Sagala la popularité : là bas, dit-il, on l'appelait "le Juste". A une question de Ménandre, il répondit qu'il avait été informé de la chute d'Ozène. Madhyamika, par contre, tenait toujours, ainsi que Barygaza sur la côte. Dans son esprit, la chute d'Ozène ne semblait nullement remettre en cause la campagne qu'il envisageait pour en finir avec Posimitas.

Ménandre avait amené plusieurs éléphants et, en particulier la bête royale qui avant de lui servir de monture quand il se promenait dans la capitale et les environs, avait été celle de Pushyamitra et, auparavant sans doute, celle du défunt roi Birhadrata. Les Indiens l'avaient magnifiquement harnachée et fleurie, recouverte d'un grand drap de pourpre brodé d'or. Démétrios sourit quand il vit la bête s'agenouiller au commandement de son cornaque qui fit sonner son crochet. Il s'installa à côté de Ménandre dans le palanquin au dessus duquel fut déployé le parasol royal. Autour d'eux, des enfants agitaient des éventails et des chasse-mouches. Le pachyderme se mit en marche, précédé par les trompettes, les gongs et les tambours. De chaque côté, s'avançaient des soldats indiens à cheval, armés de lances. Ce fut un long voyage, d'autant que, tout au long de la route, de tous les villages accourait en masse la population, les paysans à-demi nus et les enfants qui l'étaient entièrement. Ménandre avait appris à Démétrios la manière de saluer à l'indienne et il le faisait de bonne grâce.

- Ils semblent nous aimer, dit-il.

- C'est la condition de notre présence ici, répondit Ménandre. Nous ne sommes que quelques-uns, ne l'oublie pas. Une goutte d'eau dans l'océan. Nous ne tiendrions pas ce pays contre la volonté de ses habitants.

Le Roi paraissait avoir retrouvé sa bonne humeur :

- C'est un autre monde, ici, dit-il.

- Et souviens-toi bien que tu n'es plus le Roi Démétrios de Bactriane. Tu es le Roi Dharmamitra, l'"Ami de la justice" : c'est sous ce nom qu'ils te connaissent. Et ils savent que tu es le cousin du défunt roi Birhadrata, et donc le souverain légitime de ce pays.

On finit par atteindre le Gange, au-delà duquel s'étirait, au ras de l'horizon, le long rempart de la capitale. Ce fut une véritable flotille, haute en couleurs, qui franchit l'immense fleuve. De l'autre côté, aux abords de la ville, la foule devint énorme. Des fleurs avaient été répandues sur le chemin. On respirait une odeur d'encens et de bois de santal; Pacoros, Démétrios, Philippe,

Diodore, tous les collaborateurs grecs et bactriens de Ménandre, mais aussi Aryabatha, Sanakya, Darasatha, ceux qui, auparavant, avaient servi l'usurpateur, vinrent au-devant du cortège royal et se prosternèrent. Du haut de sa monture, Ménandre les désigna un par un au Roi qui les salua. Finalement, ce fut une longue théorie d'éléphants qui franchit la muraille de Pataliputra et traversa la ville sous les acclamations d'une foule enthousiaste et colorée.

Au palais, tous les dignitaires. Grecs et Indiens, furent présentés au Roi qui voulut ensuite prendre un peu de repos. Le soir, Philippe avait prévu un banquet à la grecque au cours duquel devaient se produire Anthia, ses musiciennes et ses danseuses. Ménandre demanda à Démétrios s'il voulait que cette soirée fût annulée mais il se fit au contraire un devoir d'y assister et d'y faire bonne figure. Les musiciennes jouèrent les airs qu'elles avaient interprétés à Bactres quelque huit ans plus tôt, et Ménandre qui était étendu sur le lit à côté de celui du roi, lui dit :

- Tu ne les reconnais pas, je suppose ?
- Comment pourrais-je les reconnaître ? demanda Démétrios.
- Tu les as vues et entendues un soir, au palais de Bactres, et, à propos de celle-ci, qui s'appelle Anthia, tu m'avais dit, ce soir-là : "Si elle te plaît, elle est à toi."

Et il raconta les pérégrinations de ces filles qui s'étaient finalement retrouvées dans le harem de Palibothra, au service des concubines royales.

- Et je parie que ces concubines royales sont devenues les tiennes...
- Pas toutes, loin de là ! Mais il est vrai que je me suis un peu "indianisé".
- Tu as eu raison. Tu es plus jeune que moi. Et puis, toi, tu n'es pas marié. Je suppose, du moins...
- Je ne le suis pas, bien que j'aie sérieusement envisagé d'épouser une Indienne, pour imiter Alexandre jusqu'au bout.
- Je me réjouis que tu n'aies pas fait cette bêtise.
- Pourquoi ? Tu veux me marier ?
- Peut-être. Nous en reparlerons.

Démétrios appréciait toujours le vin miellé, mais il en buvait avec plus de modération qu'autrefois. Soudain, il se tourna vers Ménandre et lui dit :

- Au fait, et les fourmis ?
- Les fourmis ?
- Celles qui déterrent les paillettes d'or...
- Légende!, dit Ménandre. L'Inde ne produit pas d'or. Celui qu'elle reçoit, ou qu'elle recevait, venait, comme celui de la Bactriane, des fameux "Monts de l'or", ceux que nous n'avons jamais pu atteindre...

Manifestement, cette fièvre de l'or avait depuis longtemps cessé d'enflammer le Roi.

-C'est bien vieux, tout cela, dit-il. Combien ? Vingt ans, au moins. Nous étions jeunes, alors, un peu naïfs aussi....

- Te souviens-tu de ta colère quand Apollodote émettait des doutes sur les fameuses fourmis ?
- Tu n'y croyais pas tellement non plus, avoue-le. Du reste, tu étais sceptique sur beaucoup de choses, y compris sur nos chances de conquérir l'Inde. Et pourtant...
- Eh oui, c'est toi qui avais raison. Nous avons conquis l'Inde.

Quelques jours plus tard, tandis que Ménandre faisait visiter à Démétrios les jardins et les ménageries du palais, il apprit avec stupeur que la femme que le Roi voulait lui faire épouser n'était

autre que sa propre fille, Agathocleia, la dernière de ses enfants. Cette jeune fille avait quelque trente ans de moins que son futur époux, mais cela importait peu à Démétrios qui ne pensait qu'à l'avenir de son royaume devenu un véritable empire. Il comptait plus que jamais exécuter son projet initial, en finir définitivement avec Posimitas et reprendre Ozène. Après quoi, il retournerait à Taxila et introniserait officiellement deux vice-rois, Apollodote à Ozène et Ménandre à Palibothra. Conférer une vice-royauté à Apollodote, qui était un prince, ne posait aucun problème; il n'en allait pas tout-à-fait de même pour Ménandre qui était d'origine obscure. En faisant entrer dans sa famille ce soldat exemplaire pour lequel il avait toujours éprouvé une estime mêlée d'affection, Démétrios en faisait l'égal de son frère. Ce qu'il ne disait pas, mais que Ménandre devinait, c'est qu'il devait également commencer à penser à sa succession. Antimaque étant en Drangiane et en Arachosie, c'est tout naturellement à Apollodote que reviendrait la Bactriane et à Ménandre l'empire de l'Inde qu'il avait si brillamment contribué à conquérir. Sa tâche serait alors grandement facilitée si, Euthydémide par alliance, il pouvait à son tour se flatter d'être l'héritier légitime de l'ancien royaume d'Asokas. La perspective de ce mariage apparut au soldat de fortune qu'était Ménandre comme une fabuleuse consécration, le couronnement de sa carrière. Et la fidélité déjà indéfectible qu'il vouait à la dynastie euthydémide, s'en trouva encore renforcée.

Dans l'immédiat, cependant, il s'étonnait un peu de la volonté de Démétrios de repartir en campagne contre des ennemis aussi peu menaçants que Pushyamitra et son fils; plus qu'une nécessité militaire, il y voyait, de la part du Roi, une sorte d'obstination à réaliser coûte que coûte son plan initial : il ne serait pas dit que les événements inattendus qui avaient retardé cette réalisation l'obligeraient à y renoncer définitivement. Ne jamais se fixer des objectifs inaccessibles mais atteindre toujours les objectifs qu'on s'est fixés : c'était, Ménandre le savait bien, une règle de conduite constante de Démétrios. Il lui fit cependant part de ses objections : à quoi bon s'acharner contre un ennemi qui avait manifestement abandonné tout projet de reconquête ?

- Que dis-tu !, s'écria Démétrios. Laisser en paix un criminel comme Posimitas, l'assassin de mon cousin ! Tu n'y penses pas ! Sais-tu comment Alexandre châtiait les traîtres et de quelle manière il a fait expier à Bessos l'assassinat du Roi des rois qui était pourtant son ennemi ?

- Je le sais très bien, dit Ménandre.

- Et d'ailleurs, tu me dis qu'il n'est pas menaçant : j'en suis moins sûr que toi. Il a déjà repris Ozène et je crois savoir qu'il menace Madhyamika. Qui te dit qu'il ne cherchera pas ensuite à reprendre Palibothra. ?

- A propos de Madhyamika, pourquoi Apollodote s'est-il emparé de cette ville ?

- Ce n'était pas elle qu'il visait au départ. Il m'avait fait savoir que, dans la perspective de notre projet de jonction entre Palibothra et Ozène, il y avait une ville selon lui stratégique, située entre Ozène et Mathura et qui s'appelle, je crois Eragassa (c'est le nom que lui donnent les Grecs; j'ai oublié comment l'appellent les Indiens) Apollodote n'a pu s'emparer d'Eragassa mais il a pris Madhyamika au passage.

- Ce que je n'ai pas compris, c'est que tu aies ordonné à Apollodote de remonter sur Taxila.

- C'est que tu n'as pas compris que Taxila est désormais la capitale de l'Inde. Ce n'est plus Palibothra. L'Inde que nous avons conquise, qui est désormais administrée par nous et qui le restera, sauf si les Dieux en décident autrement, a désormais Taxila pour capitale. Est-il pensable que nous soyons absents de notre capitale ? Etait-il pensable que notre autorité n'y fût plus représentée quand j'ai dû rentrer à Bactres au moment de l'invasion des Scythes ? Et actuellement, pendant que je suis ici, serait-il pensable qu'il n'y ait personne là-bas ? Quand nous aurons éliminé Posimitas, Apollodote reviendra à Ozène et moi, je remonterai sur Taxila.

- Ainsi, c'est décidé ? Nous partons en campagne ?

Démétrios regarda Ménandre avec surprise :

- Quelle question ! Mais bien sûr, voyons ! Je ne suis venu ici que pour cela.

- Si je posais cette question, c'est parce que les données du problème ont passablement changé : ce n'est plus Apollodote qui tient Ozène, mais Posimitas. Cela compliquera singulièrement notre tâche.

- C'est vrai, mais ce que tu m'as dit de ce Posimitas, me fait penser qu'il ne sera pas un adversaire bien redoutable.

- Puisque cette campagne est décidée, il y a un élément nouveau et récent dont je dois te faire part.

Et Ménandre raconta la conversation qu'il avait eue deux mois plus tôt avec Yajnaséna.

- Cela peut en effet être important, voire décisif, dit le Roi. Il va falloir que nous prenions contact avec cet Indien et que nous sachions si sa proposition tient toujours. Si oui, il faudra que nous organisions cette campagne, que nous sachions qui fait quoi, qui s'occupe de Posimitas, qui d'Animitas, qui de Vidisa, qui d'Ozène. Nous ne pouvons pas décider cela sans lui.

- Il faudrait préalablement savoir de quelles forces il dispose et si nous pouvons le considérer comme un allié fiable. Car pour l'instant je n'en sais rien. Veux-tu que je lui propose une rencontre ? Je suis sûr qu'il en sera enchanté si j'en juge par la déception qu'il a éprouvée quand je lui ai dit que je devais attendre tes ordres.

- Laisse-moi quelques jours de réflexion.

En fait, ce n'était pas de réflexion qu'avait le plus besoin Démétrios : si Ménandre s'était beaucoup "indianisé", il était, lui, resté très Grec. A défaut de pouvoir envoyer consulter un oracle, à Didymes ou Claros, il interrogea longuement son astrologue chaldéen qui lui assura que les astres étaient favorables. Il fit ensuite venir son devin Théoclos qui le suivait dans tous ses déplacements : il lui ordonna de faire un sacrifice auquel il tint à assister. Ils se penchèrent ensemble sur les viscères de la victime. Jamais dans sa longue vie, lui assura Théoclos, il n'avait vu un foie aussi beau. La réponse des Dieux ne souffrait aucune ambiguïté : dans ce siège de la vie, encore tout palpitant, dans cette image de l'univers, le devin lui désigna chacune des parties des lobes qui toutes ont un sens et toutes, sans exception, apportaient une réponse positive des Immortels. Il ne manquait même pas, sur le lobe gauche, le léger sillon qui indique la présence de la divinité. Le Roi pouvait en toute confiance entreprendre cette campagne : les Dieux seraient à ses côtés.

Ménandre dépêcha donc sur le champ un messager auprès de Yajnasena pour lui faire savoir que le Roi Dharmamitra était très intéressé par la proposition qu'il avait bien voulu lui faire et qu'il souhaitait le rencontrer dans le lieu et au moment qui lui conviendraient.

*

Peu à peu, Démétrios reprenait goût à la vie. L'Inde était d'une telle nouveauté qu'il commençait à oublier les soucis qui s'étaient abattus sur lui et sur sa famille. Il visita la capitale et ses environs, il participa à des chasses au tigre. Un jour, Ménandre lui fit visiter les immenses écuries du palais réservées aux éléphants qu'une foule de soldats indiens nourrissaient d'herbes et de roseaux. Sur une vaste esplanade, il assista au dressage des bêtes : elles apprenaient à avancer au commandement de la voix ou au battement du tambour, à combattre des soldats armés de lances ou d'épées, voire montés sur des chars de guerre. On les dressait également à protéger leur coraqué tombé à terre et couvert de sang, qui rampait entre leurs pattes. Les éléphants devaient le saisir avec leur trompe et le porter à l'arrière.

- La fidélité de ces animaux est extraordinaire, dit Ménandre. On m'a raconté l'histoire suivante et j'ai des raisons de penser qu'elle est vraie. Posimitas avait entendu parler d'un Indien qui possédait un jeune éléphant blanc qu'il avait trouvé, élevé et apprivoisé. Il lui fit donner l'ordre de lui amener cette bête, mais l'Indien refusa et s'enfuit avec son éléphant. Furieux, l'usurpateur lança des soldats à sa poursuite avec ordre de ramener non seulement la bête mais son maître pour qu'il soit jugé et châtié pour désobéissance. L'Indien se battit, aidé par l'éléphant qui réussit à mettre en fuite tous les assaillants. Mais l'homme était blessé. Eh bien l'animal le saisit avec sa trompe, comme ceux que tu vois en ce moment, il l'amena à l'étable, le coucha sur de la paille et resta avec lui jusqu'à ce qu'il soit rétabli. N'est-ce pas extraordinaire ?

- En effet. Mais dis-moi, comment te procures-tu ces bêtes ? Tu ne te comportes pas, je suppose, comme Posimitas. Tu les achètes ?

- Pas du tout. Ce sont d'anciens éléphants sauvages qui ont été capturés.

Et Ménandre entraîna Démétrios vers un vaste bâtiment d'où provenaient des barrissements à fendre l'âme. Quand ils y entrèrent, le Roi vit des bêtes attachées aux gros piliers ronds qui soutenaient le toit. Chaque bête était attachée par le cou à un des piliers et par les pattes à ses voisines. Les lanières qui les attachaient s'appliquaient à des blessures qui semblaient avoir été faites volontairement, véritables colliers sanguinolents qui devaient les faire souffrir au moindre mouvement un peu brusque.

- Pourquoi barrissent-ils ? cria Démétrios. Parce qu'ils souffrent ?

- Non. Parce qu'ils ont faim. C'est par la faim qu'on les dompte. Tu peux remarquer qu'il n'y a aucun brin d'herbe ici. Quand ils seront épuisés, leurs cornaques leur apporteront fourrage et verdure. Ils leur seront reconnaissants, commenceront à s'attacher à eux et, au combat, ils seront leurs meilleurs défenseurs. Si par mégarde, un éléphant vient à blesser son cornaque, il en deviendra malade de chagrin. On en a vu qui sont allés jusqu'à se laisser mourir de faim.

- C'est extraordinaire. Et comment les capture-t-on ?

- C'est toute une histoire. Ça t'intéresserait d'y assister ?

- Bien sûr !

- Mais alors, tu risques d'y passer la nuit. Car c'est surtout la nuit que ça se passe

- Eh bien, va pour une nuit sans sommeil. Je dormirai le lendemain.

Ce soir-là, quand ils revinrent au palais, le messenger revenu de Vidharba les attendait, avec la réponse du rajah : il allait se mettre en route immédiatement pour se rendre à l'invitation du Roi. En attendant, Ménandre demanda à Philippe d'organiser prochainement une capture d'éléphants sauvages.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE

Deuxième partie

A P O T H E O S E

Chapitre 9

UNE PARTIE DE CHASSE

La capture des éléphants devait avoir lieu au sud de la ville, dans une immense clairière, un lieu brûlé par le soleil pendant le jour. C'est en fin d'après-midi qu'on s'y rendit en caravane précédée des habituels musiciens. Le Roi et son général étaient juchés sur l'éléphant royal, toujours superbement harnaché et qui s'avavançait en tête, entouré d'Indiens enturbannés et armés de lances. Comme à chacune de leurs sorties, Démétrios et Ménandre, abrités sous le parasol, furent salués par les paysans accourus des villages environnants et massés sur le bord du chemin. Derrière suivaient quelques bêtes parmi les mieux apprivoisées. Toutes des femelles, avait précisé Ménandre.

- Ah, je vois ! avait dit Démétrios en souriant. Ça va être une histoire morale : les mâles vont être victimes de leur concupiscence ! Tu devrais bien en tirer des leçons, au lieu d'aller forniquer avec les concubines de l'usurpateur !

Philippe et un petit groupe de cavaliers, Grecs et Indiens, fermaient la colonne

On parvint enfin au lieu qui avait été choisi, un vaste espace dénudé, à l'herbe rase et jaunie, bordée au loin par la forêt. Au milieu, un enclos circulaire d'au moins deux stades de diamètre, avait été délimité par un large fossé, profond de dix coudées, qu'enjambait un unique pont de bois, large, lui aussi, d'une dizaine de coudées. Sous les arbres avaient été dissimulées des sortes de cabanes faites de branchages. Les éléphants s'immobilisèrent devant elles.

- Les hommes vont s'y cacher jusqu'à l'arrivée des éléphants sauvages, dit Ménandre, et si tu veux assister à la capture, il faudra que tu fasses comme eux. Personne ne doit se faire voir : avant d'être apprivoisées, les bêtes ne reconnaissent et ne respectent personne, pas même le Roi.

Du haut de leur monture, Démétrios contemplait l'enclos circulaire et le pont qui permettait d'y pénétrer.

- Je comprends, dit-il. Ils vont mettre les femelles à l'intérieur. Les mâles vont y entrer et vont se retrouver pris au piège. Mais ensuite, comment vont-ils

- Ensuite, tu pourras sortir de la cabane où nous nous serons cachés et, en t'approchant un peu, tu verras tout, car il y aura de la lune. Le ciel est clair.

La monture royale s'agenouilla sur l'ordre du corneau. Démétrios et Ménandre mirent pied à terre. Les femelles apprivoisées passèrent, suivies d'Indiens enturbannés, à la peau très noire, dont les uns portaient de gros pieux de bois, les autres des cordes, des lanières de cuir, des poignards... Les ombres s'allongèrent. Le soleil fut bientôt une grosse boule de feu qui commença à disparaître derrière l'horizon boisé.

- Tu as compris, dit Ménandre au Roi. Il s'agit en effet de prendre au piège les mâles sauvages qui seront attirés dans cet enclos par l'odeur des femelles. Quand ils y seront entrés, la sortie leur sera barrée par ces pieux que tu as vu passer, et que les Indiens planteront dans des trous creusés dans les traverses du pont. Mais à vrai dire, les éléphants pris au piège n'auront pas la possibilité de tenter une sortie.

- Pourquoi ? Ils vont les droguer ?

- Pas du tout. Un peu de patience. Tu vas voir. Si je te raconte tout, la suite n'aura plus d'intérêt pour toi.

La nuit tomba et la lune commença à monter dans un ciel criblé d'étoiles. Les femelles, guidées par leurs corneaux, commencèrent à entrer dans l'enclos, les unes derrière les autres. Les Indiens passaient comme des ombres et allaient se cacher dans les cabanes. Philippe désigna à Démétrios et Ménandre celle qui leur était réservée; elle était plus spacieuse que les autres et

des sièges y avaient même été amenés. Mais le Roi resta debout, écartant les branches de palmier qui le dissimulaient pour apercevoir ce qui allait se passer. Le silence de la nuit était souligné, plus que perturbé, par des sortes de hululements qui ne paraissaient pas très lointains, mais aussi par des secousses et des claquements secs dans les arbres, au-dessus de la cabane. Démétrios regarda Ménandre d'un air interrogateur :

- Au dessus de nous, ce sont sans doute des singes, chuchota Ménandre.
- Il n'y a pas de fauves, par ici ?
- Des hommes en armes sont postés dans les cabanes à côté, et ils sont aux aguets, tu t'en doutes, prêts à bondir au moindre danger.

Démétrios regardait l'enclos illuminé par le clair de lune. Au centre, les femelles groupées formaient une masse sombre. Un long moment passa. Et puis un pachyderme parut de l'autre côté de l'enclos, face à l'endroit où ils étaient. Il fit entendre un brrissement et commença à contourner l'enclos en suivant le fossé. Trois autres ne tardèrent pas à apparaître, à la queue leu-leu, et prirent la même direction que le premier. Ils s'engagèrent l'un derrière l'autre sur le pont. Alors les Indiens sortirent des cabanes sans un bruit, portant les pieux et les cordes, et, tels des fantômes, s'avancèrent vers l'enclos.

Le Roi s'apprêtait à les suivre, quand on entendit un bruit lointain qui semblait venir de la direction par laquelle ils étaient arrivés, en fin d'après-midi. Un bruit sourd sur le grand chemin de Palibothra, et qui se rapprochait rapidement, un bruit de galopade et de voix. Le piétinement des chevaux s'arrêta et l'on entendit quelqu'un crier : "Où est le Roi ?" Démétrios eut un geste d'agacement.

- Ah, qu'est-ce qu'ils veulent ? dit-il à mi-voix. Ils ne peuvent pas se taire, non ? Il n'y a donc pas de sentinelles ?
- Je crois reconnaître la voix de Pacoros, dit Ménandre.
- Où est le Roi ?, criait-on à nouveau.

Ménandre écarta les feuilles de palmier et passa la tête à l'extérieur. C'était bien Pacoros. Il était entouré d'une petite escorte d'hommes en armes et de porteurs de torches. Il tenait un rouleau à la main. Quand il aperçut la tête de Ménandre, il répéta

- Où est le Roi ? C'est très urgent.

Ménandre s'écarta pour laisser passer Démétrios qui sortit en bougonnant :

- Ménandre, dit-il, tes lieutenants sont des malappris.

Et, s'avançant vers Pacoros, il lui lança méchamment :

- Eh bien, qu'y a-t-il ? Je te préviens que si ce n'est pas important...

Pacoros lui tendit le rouleau :

- Un message d'Apollodote en personne, dit-il. Compte tenu de ce que m'a dit le messager, j'ai pensé que ça ne pouvait pas attendre.

Les porteurs de torches s'approchèrent. Après avoir contrôlé le cachet, le Roi déroula le message qui semblait assez bref, et en commença la lecture. Ménandre le regardait : Démétrios changea de visage. Il lança un bref regard à Ménandre, revint au rouleau : il avait l'air hébété. Soudain, il se tourna vers Pacoros et cria :

- Un cheval ! Vite, un cheval !

Et, se tournant vers Ménandre :

- Au palais ! Le plus vite possible !

Il sauta à cheval et s'élança. Pacoros et ses cavaliers s'étaient remis en selle et galopèrent à sa suite.

- Qu'y a-t-il ? lui cria Ménandre.

Pacoros se retourna :

- Vite, c'est grave ! lança-t-il en disparaissant dans la nuit.

*

Quand il arriva au Palais, c'était le branle-bas de combat : des torches illuminaient toutes les cours, des messagers couraient dans tous les sens, des officiers montaient et descendaient précipitamment les marches des pavillons successifs... Ménandre en saisit un par le bras et lui dit :

- Eh bien, que se passe-t-il ?

- On part demain, répondit-il. L'armée doit être prête au lever du soleil.

- Où est le Roi ?

L'autre eut un geste du bras, balayant l'espace derrière lui.

Démétrios était dans la partie du Palais qui avait été autrefois la salle du trône. Ménandre le trouva entouré des *chiliarques* de l'armée de renfort qu'il avait amenée de Taxila, et auxquels il donnait ses instructions. Dès que chacun d'eux avait reçu l'ordre qui le concernait, il tournait les talons et partait en toute hâte. Quand le Roi fut seul, Ménandre s'approcha de lui : il semblait avoir soudain vieilli de dix ans

- Je ne suis plus Roi de Bactriane, dit-il sourdement. Et mon fils non plus.

Il y eut un instant de silence puis il reprit d'une voix qui trembla un peu :

- Mon fils Démétrios est mort, ainsi que mon frère Antimaque.

Le silence de Ménandre avait évidemment valeur d'interrogation. Aussi Démétrios continua :

- Le royaume est occupé. Mon trône est occupé. Pas par les Scythes, non ! Pas par les Parthes. Par un Grec ! Un nommé Eucratidès. Un Grec venu d'Antioche, me dit Apollodote. Tu as compris, je pense, ce que ça veut dire, et ce qui nous reste à faire.

Il parlait comme pour lui-même, poursuivant une sorte de réflexion à haute voix, Il allait continuer, quand Ménandre lui dit :

- Excuse-moi de t'interrompre, mais... non... Je n'ai pas bien compris ce que cela veut dire ni ce qui nous reste à faire.

Démétrios se mit à marcher de long en large et dit :

- Cela veut dire (c'est ce que pense Apollodote et je suis entièrement de son avis) que cet Eucratidès n'est que le chef de l'avant-garde envoyée par le Séleucide Antiochos IV, celui qui se fait appeler *Epiphane*, le « Dieu manifesté »! Apollodote me dit d'ailleurs que, d'après ses informations, Eucratidès est un cousin d'Antiochos.

Le Roi haussa les épaules et ses va-et-vient s'accéléchèrent :

- Depuis bientôt deux siècles, depuis la sécession des Parthes puis celle de la Bactriane, ils ne pensent qu'à une chose, à Antioche : reconstituer leur domaine, récupérer toute la partie de l'empire d'Alexandre dont avait hérité Séleucos. C'est absurde, mais ils n'ont que ça en tête. Avec ce soi-disant *Epiphane*, c'est l'histoire d'Antiochos III

qui recommence. Avec cette différence qu'Antiochos III, mon père l'avait arrêté net : il n'avait pas pu s'emparer de Bactres ni de la Bactriane. Ça ne l'avait d'ailleurs pas empêché d'entrer en Inde. Il n'avait pas été très loin et avait préféré traiter avec le Roi de l'époque, comme il l'avait fait avec mon père. Mais enfin, l'intention y était, probablement... Déjà ! Eh quoi ! N'y avait-il pas une satrapie indienne dans l'empire d'Alexandre, et donc dans le royaume de Séleucos ? Des fous, je te dis !

- Parce que, risqua Ménandre, tu penses que cet Eucratidès va aussi envahir l'Inde ?

Démétrios s'arrêta net et fixa Ménandre :

- Si je ne le chasse pas de Bactres avant qu'Antiochos ne l'ait rejoint, c'est comme si c'était fait.

- Tu penses qu'Antiochos va le rejoindre ?

Le Roi parut stupéfait, et même un peu agacé, en entendant cette question :

- Mais bien sûr, voyons ! Je te le répète : il n'est, de toute évidence, que l'avant-garde du Séleucide. Apollodote en est convaincu et je suis moi-même convaincu qu'Apollodote a raison. Il dispose d'ailleurs très probablement d'informations que je n'ai pas.

- Mais... les Parthes lui barreront la route.

- Et comment a fait Eucratidès ? Apollodote me dit qu'il a, tout simplement, contourné les Parthes par le sud. Il s'est emparé au passage des provinces que nous avons conquises au début de mon règne et à la tête desquelles j'avais placé mon frère Antimaque. C'est d'ailleurs là que le malheureux a trouvé la mort... Je suppose qu'Antiochos prendra le même chemin. A moins qu'il ne veuille profiter de son expédition pour soumettre aussi les Parthes, mais j'en doute.

- Et alors ? demanda Ménandre, la gorge nouée par l'émotion.

Démétrios reprit son va-et-vient :

- En bien alors, dit-il, l'objectif prioritaire est évidemment de reprendre la Bactriane, puis de repousser l'attaque d'Antiochos. Ça, c'est mon travail et je vais m'en occuper. Mais ici-même, en Inde, il va falloir nous regrouper, concentrer nos forces sur un territoire moins étendu, mais plus facile à défendre. Si nous restons dispersés, comme nous le sommes actuellement, éparpillés à travers l'immensité du pays, ce sera un jeu pour Eucratidès de nous écraser les uns après les autres.

Se replier !... Evacuer la capitale ! Ménandre n'en croyait pas ses oreilles.

- Mais, dit-il, si tu réussis à reprendre la Bactriane, nous nous serons repliés pour rien. Et nous aurons perdu l'Inde.

- Si je réussis, dis-tu... Mais... et si j'échoue ? Tu y as pensé ? Il y a une chance sur deux. Et si j'échoue, Eucratidès attaque tout de suite. Or vous serez, Apollodote et toi, privés d'une partie de vos troupes indiennes que je vais être obligé de vous prendre pour renforcer les miennes, de même que je vais être contraint d'emmener un certain nombre de vos éléphants de combat. Et puis, derrière Eucratidès, il y a Antiochos, ne l'oublie pas, et qui disposera de forces autrement importantes. Non, crois-moi (et une fois de plus, je donne raison à Apollodote sur ce point), la seule solution, c'est de vous regrouper, lui et toi, et d'additionner vos forces. Il faut à tout prix sauver l'Inde.

Ménandre était atterré, si foudroyé par la surprise qu'il ne trouvait rien à répondre. Evacuer Pataliputra ! Quitter ce palais, cette ville, ce pays conquis depuis cinq ans ! Un pays où il était accepté, adopté, aimé, où l'on admirait sa loyauté, son équité, sa justice... Abandonner ces Indiens qui s'étaient ralliés à lui ! Et cela au moment où Démétrios et lui-même s'apprêtaient à partir en campagne pour en finir une bonne fois avec Pushyamitra ! Ménandre ne put s'empêcher de penser que le Roi cédait à la panique, mais il était hors de question d'entrer en conflit, et, moins encore, en rébellion, contre lui. Il fallait seulement connaître exactement sa pensée.

- Ainsi, dit Ménandre, tu me donnes l'ordre de rejoindre Apollodote à Taxila.

Démétrios s'approcha de lui et lui dit;

- Je désigne mon frère Apollodote comme vice-roi de l'Inde. Etant entendu qu'il en deviendra le Roi si j'échoue dans ma reconquête de la Bactriane et si les Dieux donnent la victoire à Eucratidès. Jusqu'à ce que la situation soit clarifiée à Bactres, c'est Apollodote qui sera le maître de ce pays. Tu te mets donc sous ses ordres : ce sera à lui de te faire connaître le domaine où s'exercera ton autorité, ainsi que ta capitale. Mais d'ores et déjà, il est clair que cette capitale ne peut être Palibothra. Apollodote est convaincu de la nécessité d'un regroupement de toutes les forces grecques, ou gréco-indiennes, si tu préfères, pour repousser une attaque venue de la Bactriane. Dans l'immédiat, tu te rapproches de lui. Jusqu'à Mathura, par exemple. Ensuite, il décidera, ou vous déciderez ensemble, en fonction des événements.

Ménandre contemplait l'enfilade des palais et des cours. Partir... C'était moins un sentiment de révolte qui le soulevait qu'une sorte d'incrédulité. Il n'était pas possible que tout ce qu'ils avaient fait ensemble, Démétrios, Apollodote et lui-même, fût anéanti parce qu'un morceau de papyrus était arrivé de Taxila. Il se disait : "Ce n'est pas vrai, c'est un cauchemar..." Le jour allait se lever, le soleil allait dissiper ce mauvais rêve... Mais non, Démétrios était bien là : il avait donné l'ordre de préparer le repli. L'agitation qui régnait autour d'eux prouvait assez que cet ordre était en cours d'exécution. Refuser de s'y soumettre, c'était entrer en rébellion, comme Eucratidès, se dresser contre le Roi et son frère, contre cette dynastie euthydémide à laquelle il devait tout, contre une famille dans laquelle Démétrios lui-même projetait de le faire entrer : il n'en était pas question. Se mettre aux ordres d'Apollodote, lui qui, à Pataliputra, avait été son égal, c'était déplaisant, mais quoi ! Apollodote était le frère du Roi : c'était bien à lui d'exercer le pouvoir royal en Inde. Et, après tout, l'argument d'Apollodote sur la nécessité de regrouper les forces grecques sur un territoire plus facile à protéger en cas d'attaque, pouvait se défendre, même s'il était contestable. Et puis le Roi soutenait ce point de vue : il ne restait qu'à obéir.

Derrière eux, au pied de l'escalier, dans la vaste cour aux dalles luisantes qu'éclairaient de multiples flambeaux, les allées et venues s'accéléraient. Les officiers se croisaient, s'interpellaient... On entendait des ordres brefs. Parfois une silhouette montait les marches, s'approchait du Roi, demandait une instruction et repartait précipitamment.

- Tu comptes réellement prendre la route demain ? demanda Ménandre.

- Le plus tôt sera le mieux. J'ai dit à Pacoros de tout organiser pour que les contingents indiens qui m'accompagneront et combattront Eucratidès sous mes ordres soient prêts "le plus tôt possible". En tout cas, le temps presse, tu t'en rends bien compte.

Ménandre regardait, au fond de la salle du trône, l'endroit où, le jour de son entrée à Pataliputra, se trouvait le trône de Sandracottos, qu'il avait immédiatement fait expédier à Taxila pour faire connaître à Démétrios le succès de sa campagne.

- Depuis longtemps, dit-il, je redoutais la jalousie des Dieux. Tout nous avait trop bien réussi. Après l'invasion des Scythes qui t'avait, une première fois, obligé de rentrer en Bactriane, j'avais cru que nous avions expié... Mais non : le pire restait à venir. C'est maintenant que les Dieux se vengent.

- Peut-être, dit Démétrios. Auquel cas, c'est Antiochos que les Dieux auront choisi comme instrument de leur vengeance.

- Savais-tu qu'il avait des intentions hostiles contre nous ?

- Nullement. Aucun de mes informateurs ne m'avait laissé craindre quoi que ce soit. Je savais évidemment qu'à Antioche ils avaient toujours gardé en travers de la gorge les provinces que nous leur avons prises autrefois, la Drangiane et l'Arachosie. Mais il y a si longtemps, que cela ne paraissait plus être une cause de conflit. Ce que je savais par contre, c'est qu'Antiochos était occupé du côté de l'Egypte de nos cousins Lagides. Ce fou voulait, semble-t-il, l'annexer ! Oui, oui ! Annexer l'Egypte ! Et il aurait d'ailleurs peut-être pu le faire si les Romains, au dernier moment, ne l'en avaient empêché.

- Les Romains ? Décidément ! Ceux-là mêmes qui avaient étrillé son père...

- Parfaitement. Les Romains veulent avant tout empêcher qu'autour de la "mer intérieure",

comme ils disent, ne se constitue une puissance susceptible de concurrencer la leur. En Egypte, je sais comment cela s'est passé : Antiochos marchait sur Alexandrie et il avait déjà atteint un faubourg de la ville. C'est là que les envoyés de Rome se sont présentés devant lui. Il connaissait l'un d'entre eux, je suppose, et s'est avancé dans sa direction pour lui serrer la main. Mais l'autre, au lieu de saisir sa main, lui tend le message du sénat romain qui lui ordonnait de faire demi-tour. Antiochos lit le message et dit : "Très bien. J'y réfléchirai." Mais alors le Romain commence à tracer autour de lui un cercle avec le bout de sa canne et lui dit : "Tu ne sortiras de ce cercle que quand tu nous auras donné une réponse." Antiochos le regarde : l'autre ne plaisantait pas. "Eh bien, dit-il, je ferai ce que me demande le Sénat."

- Et il a fait demi-tour ?

- Il a fait demi-tour.

- C'est glorieux ! , dit Ménandre.

- On m'a assuré que ça s'est passé comme ça. Et tout à l'heure, quand j'ai appris l'invasion d'Eucratidès en Bactriane, c'est à cette scène que j'ai pensé. Quelque chose me dit que c'est cette humiliation qui est la cause de ce qui nous arrive. Il a dû vouloir se rattraper en lançant son cousin contre nous, avant d'y venir lui-même. C'est évidemment plus facile : les Romains ne sont pas ici pour l'arrêter.

- C'est préférable pour lui... Et peut-être aussi pour nous, ne le penses-tu pas ?

Démétrios eut un regard las. Comme sur le grand chemin, le jour de son arrivée, il ressemblait à un vieillard.

- Ce que je pense, dit-il, c'est que nous devrions essayer de prendre un peu de repos. Car à partir de demain, les journées vont être longues. Surtout pour moi.

Il partit et se dirigea vers l'intérieur du palais, entouré de sa garde personnelle qui l'attendait près de la porte. Ménandre resta sur place, hébété. Il s'approcha d'une colonne dont il caressa le marbre du bout des doigts. Partir.. Se replier.. Jusqu'où ? Le Roi avait parlé de Mathura dans un premier temps, mais ce n'était pas un ordre impératif et, de toute façon, ce serait à Apollodote de décider. Encore qu'avec Apollodote, tout devrait pouvoir se négocier... Pacoros montait les marches, suivi d'Aryabatha, et, comme tout à l'heure, il dit :

- Où est le Roi ?

- Parti dormir, répondit Ménandre. Ou essayer de dormir.

- Il m'a donné des ordres à propos des troupes indiennes et des éléphants de combat qu'il compte prélever en vue de son départ. J'ai étudié le problème avec Aryabatha et nous venions lui rendre compte, ainsi qu'à toi-même.

- Vous le ferez demain matin, dit Ménandre qui répéta la même phrase en langue indienne à l'intention d'Aryabatha.

L'Indien se retira et il y eut un moment de silence.

- Nous évacuons Pataliputra, dit Ménandre d'une voix lugubre. Nous nous replions.

- Je sais cela, répondit Pacoros. Je me suis même permis de dire au Roi qu'à mon avis c'est une décision précipitée. Nous cédon à la panique.

- Nous sommes désormais sous les ordres d'Apollodote, frère du Roi. Il disposerait d'informations qui lui font craindre une invasion de l'Inde non seulement par Eucratidès mais par le Séleucide lui-même, dont Eucratidès ne serait que l'avant-garde.

- C'est bien possible. Mais, même dans ce cas, je ne suis pas sûr que la décision qui vient d'être prise soit la bonne. Laisser l'ennemi s'avancer très loin de ses bases, dans un pays inconnu de lui, et qui lui serait hostile, l'isoler, l'épuiser, lui faire perdre ses forces, et finalement l'affronter sur un terrain que nous aurions choisi nous

mêmes, c'était cela la bonne stratégie... Ce repli est une erreur historique.

Ménandre soupira. Pacoros venait d'exprimer, presque mot pour mot, ce qu'il pensait.

- On ne discute pas les ordres du Roi ni de son frère, dit-il. Ce serait entrer en rébellion, comme Eucratidès. Il n'en est pas question.

- Et jusqu'où nous replierons-nous ?

- C'est la question que je me posais. Ce sera probablement à discuter avec Apollodote. Mais, sur un point au moins, je compte être ferme : en aucun cas je n'abandonnerai Mathura. Je veux bien ramener notre frontière sur l'Iomanès, mais je n'irai pas plus loin

- Cela veut dire que nous évacuons aussi Saketa ? Ayodhya, si tu préfères ?

- Probablement. J'en parlerai demain avec le Roi, mais il est certain que si l'Iomanès devient notre frontière, cela signifie que nous aurons évacué toute la vallée du Gange.

Tout cela exaspérait manifestement Pacoros.

- Quel gâchis ! dit-il en haussât les épaules.

*

Le lendemain, le Roi n'avait dans l'esprit que la reconquête de la Bactriane. Il ne pensait déjà plus beaucoup à l'Inde qu'il allait quitter et c'est assez distraitemment qu'il écouta, et parut approuver, ce que lui dit Ménandre sur la frontière "définitive" qu'il envisageait, ainsi que sur sa volonté inébranlable de conserver Mathura. Il lui promit d'en parler à Apollodote quand il passerait à Taxila. Et, dans un premier temps tout au moins, c'est à Mathura qu'Apollodote lui ferait parvenir ses messages.

Un immense camp fut dressé au-delà du Gange : pendant trois jours, une nuée de radeaux et d'embarcations de toutes tailles ne cessa de transporter troupes et valets d'armée, chevaux, chars, chameaux, éléphants, mulets et chariots. Un matin, Démétrios et Ménandre, les larmes aux yeux, tombèrent dans les bras l'un de l'autre, sans être surs ni l'un ni l'autre qu'ils se reverraient vivants. Puis le Roi s'embarqua pour rejoindre son armée sur l'autre rive. Du haut d'une tour de Pataliputra, Ménandre, entouré de tous ses lieutenants, regarda longuement l'interminable serpent s'étirer sur le grand chemin qu'Ashoka avait autrefois ouvert vers la Bactriane. Quand on ne vit plus qu'un peu de poussière sur l'horizon, il tourna le dos au fleuve :

- Eh bien voilà ! dit-il. A notre tour, maintenant !

- Quel gâchis ! marmonna une seconde fois Pacoros.

Dans les jours qui suivirent, Ménandre fit partir deux messages qu'il dicta à Diodore : l'un pour Vidharba, assez bref et rédigé dans la langue des Indiens, pour faire savoir à Yajnasena que le projet de campagne destiné à reprendre Ujjain était abandonné, et l'autre pour Saketa, en grec et beaucoup plus détaillé, pour mettre Antiochos au courant des événements et lui donner l'ordre de repli sur Mathura où toute l'armée allait se regrouper. Diodore, qui avait entrepris une chronique sur la conquête de l'Inde par les Grecs, avait là la matière d'un nouveau livre, mais son fatalisme stoïcien, autant que son tempérament très calme, le mettait à l'abri de l'amertume et de l'exaspération qui s'étaient emparées de Pacoros et de plusieurs autres lieutenants de Ménandre :

- Nous ne serions pas Grecs, disait-il, si nous n'étions divisés contre nous-mêmes.

Mais Ménandre hochait la tête d'un air dubitatif et sceptique :

- C'est le propre de tous les hommes, répondait-il, d'être divisés contre eux-mêmes, et pas seulement des Grecs. Veux-tu me dire pourquoi nous avons pu arriver jusqu'ici, sinon parce que

Pushyamitra s'est dressé contre son Roi légitime ? Et les Perses ! Je suis moins savant que toi, mais j'ai tout de même lu l'Anabase de Xénophon. Ça commence par une guerre à mort entre le Roi et l'un de ses frères ... Je suis sûr qu'il doit y avoir des exemples d'affrontements semblables partout. Mais que nous ne soyons pas plus intelligents que les autres, je te l'accorde.

- Nous sommes bien pires, dit Diodore, et nous l'avons toujours été. Pendant un siècle, Athènes s'est battue contre Lacédémone, mais aussi Mégare contre Athènes, et Lacédémone contre Argos, et Thèbes contre Lacédémone, et Ségeste contre Syracuse, et Corinthe contre Corcyre... C'est dans notre nature. Et l'histoire de chacune de nos cités est l'histoire de ses rivalités internes et de ses divisions. Alexandre avait réussi à mettre un terme à ces désordres, mais il avait à peine disparu que ses successeurs s'entre-déchiraient. Et ça continue, si j'en juge par ce que tu me dis sur ce qui vient de se passer en Egypte. Sans parler, bien sûr, de la Bactriane. Souviens-toi de l'Iliade : Achille s'emporte contre Agamemnon, il se retire sous sa tente et refuse de combattre, et les Troyens ont bien failli gagner.

- Ils n'y sont tout de même pas parvenus, objecta Ménandre.

- C'est vrai. Comme quoi, il ne faut jamais désespérer, peut-être pas même maintenant

Après en avoir parlé avec Pacoros et Démétrios, Ménandre se résolut à rendre à Aryabatha le gouvernement de la capitale que lui avait laissé Pushyamitra quand il avait pris la fuite, et à lui laisser des forces juste suffisantes pour maintenir l'ordre jusqu'au retour de l'usurpateur, qu'il pensait proche. Finalement, se dit-il, les "Yavanas" n'auront été qu'un intermède... Philippe, l'Intendant du palais, fut chargé d'organiser le déménagement de la ville. Ménandre, qui avait fini par adopter les habitudes d'un *rajah* indien, décida d'emmener non seulement Anthia et Mélissa, la belle Grecque d'Antioche, mais deux Indiennes, Iravati et Ménaka, auxquelles il s'était habitué.

Un jour enfin, la mort dans l'âme, les Grecs quittèrent Pataliputra.

Chapitre 10

ANTIOCHOS EPIMANE

Par comparaison avec Pataliputra, Mathura la sainte, ou, comme disaient les Indiens, "la fille des Dieux", était une petite ville, à l'image de son fleuve, l'Iomanès, qui, rapporté aux dimensions du Gange, paraissait une rivière moyenne, même si elle était énorme comparée aux torrents bactriens. A Mathura, pas d'immenses avenues parallèles et orthogonales divisant l'immense quadrilatère de la ville en multiples quartiers quasi au tonomes dont certains, dans la capitale, avaient même leur propre rempart. Et surtout pas d'immense palais royal prolongé par un non moins immense gynécée, véritable ville au milieu de la ville. A Mathura, Ménandre retrouva le labyrinthe des rues autour des multiples monastères, bouddhistes ou jaïns, et autour du grand et vénérable temple du Dieu Krishna, au centre de la ville, dont l'entrée lui avait été interdite lors de son passage, six ans plus tôt.

Six ans ! C'est alors qu'il avait remporté sur Mahendra la victoire qui lui avait ouvert la route vers la vallée du Gange et l'ancienne capitale des Rois de l'Inde. Combien il avait changé depuis ! Il était alors un conquérant étranger qui se donnait bonne conscience à peu de frais en se disant qu'il combattait un usurpateur et un criminel pour le compte du successeur légitime du Roi dépossédé. Depuis, il était presque devenu un Indien; les Indiens, en tout cas, l'avaient adopté. A Pataliputra, il avait certes bénéficié du discrédit qu'une fuite honteuse avait valu à l'usurpateur. Mais il avait surtout su faire régner la justice et la paix dans un pays que Pushyamitra avait livré aux luttes religieuses et aux affrontements de castes. Avec Ménandre, l'Inde avait retrouvé une paix civile qu'elle n'avait plus guère connue depuis les temps lointains d'Ashoka. Malgré sa sympathie non dissimulée pour le Bouddhisme, il avait mis son point d'honneur à protéger aussi les cultes traditionnels.

A Mathura, il se sentait à l'étroit. Sabbadotos avait pourtant réquisitionné tout un ensemble de maisons dès l'annonce de son arrivée, pour y loger les lieutenants du général et leur suite. Quant à Ménandre il se réinstalla dans un palais aux murs de grès rouge qui donnait sur le fleuve et qu'il avait déjà occupé six ans plus tôt : il y avait pris la suite de Mahendra. Au nord de la ville, l'armée avait établi son camp au bord du fleuve : elle serait bientôt grossie des troupes commandées par Antiochos de retour de Saketa.

Sabbadotos avait d'autant plus facilement pris son parti du repli des Grecs ordonné par Démétrios (un repli qu'il avait même clairement approuvé), qu'il avait appris par le Roi lui-même, lors de son récent passage à Mathura, que la ville où il exerçait son commandement ne serait sans doute pas évacuée. A propos des frontières "définitives" du royaume grec, il signala à Ménandre l'existence d'un affluent de droite de l'Iomanès qui se jetait dans le fleuve un peu en aval de Mathura. Ce fleuve, le Sombas, venait de très loin au Sud-ouest, de la région de Vidisa et d'Ozène. Et il avait lui-même un affluent qui comme plusieurs autres fleuves en Inde, s'appelait le Sindus. Vidisa, la capitale d'Agnimitra, le fils de l'usurpateur, se trouvait largement au-delà de ce fleuve qui, selon Sabbadotos, constituerait une frontière d'autant plus idéale qu'en fait il en tenait déjà lieu : lui-même envoyait de temps en temps des détachements patrouiller le long du Sombas et du Sindus, pour s'assurer qu'ils ne voyaient rien de suspect sur l'autre rive, puisque l'autre rive, c'était le royaume ennemi. Ménandre décida d'aller en compagnie de Sabbadotos explorer le cours de ce fleuve aussi loin que possible.

Ils partirent un jour, accompagnés d'une petite escorte de cavaliers. Le Sombas était un fleuve aussi large que l'Iomanès et qui, comme lui, coulait dans l'immense plaine de l'Inde, parfois sèche et dénudée, mais le plus souvent couverte de hautes herbes et de buissons où rôdaient des bêtes sauvages. On voyait assez peu de villages dans cette région : ceux que l'on apercevait au loin étaient entourés de murs de terre sèche pour se protéger des bêtes. Plutôt que du riz, les paysans de cette partie de l'Inde cultivaient des céréales et en particulier du mil. Pendant trois jours, Ménandre, Sabbadotos et leur escorte galopèrent le long du fleuve. Le soir, ils s'arrêtaient dans un petit campement de fortune que des soldats avaient aménagé la veille au soir, sur les instructions de Sabbadotos. Ménandre voulait implanter, tout au long de la rive nord, des postes d'observation permanents qui surveilleraient la rive opposée, peut-être même de véritables camps fortifiés pourvus de garnisons permanentes. Il notait les emplacements qui lui paraissaient les plus favorables et faisait planter des oriflammes là où s'élèveraient les futurs fortins. Le soir du troisième jour, ils trouvèrent leur campement d'un soir installé à proximité du confluent du Sombas et du Sindus. Cette dernière rivière, selon Sabbadotos, venait de très loin, de la région d'Ozène, que Posimitas avait reprise après qu'elle eût été évacuée par Apollodote. Dans l'après-midi, un petit troupeau d'antilopes était passé à la vitesse de l'éclair devant les cavaliers grecs. Ménandre les avait poursuivies et avait fini par en tuer une que les soldats mirent à la broche pour le repas du soir. Sabbadotos était en train de raconter que, comme Ménandre, il avait vu arriver, les années précédentes, des hommes de langue grecque venus de toutes les régions d'Asie et qui voulaient s'enrôler dans les unités qu'il commandait.

- Tu as même dû en recevoir beaucoup plus que moi, dit Ménandre, car ils avaient moins de chemin à faire pour arriver jusqu'à toi. Zoïle, à Sagala, a dû en recevoir plus encore. C'est heureux, car, à Palibothra, sur la fin, je n'avais plus guère que des Indiens sous mes ordres.

- Il y a un mois ou deux, j'ai même vu arriver un groupe de Juifs, reprit Sabbadotos, et par eux j'ai eu des nouvelles du Séleucide, donc de celui qui nous a envoyé Eucratidès, si ce que dit le Roi est juste.

Ils étaient en train de manger face au fleuve, devant les tentes, assis sur des nattes à même le sol, les jambes repliées à la manière des Indiens. Des aides de camp se tenaient debout en retrait : ils déposaient devant eux les mets et remplissaient les coupes.

- Des Juifs ? demanda Ménandre d'un air interrogateur.

- Oui. Tu ne connais pas les Juifs ? Il est vrai que tu n'as sans doute pas eu l'occasion d'en voir beaucoup dans tes Paropamisades. Dans ma Cilicie natale, quand j'étais enfant et adolescent, ils n'étaient pas rares dans les villes, en particulier à Tarse. Ils passaient pour des fanatiques, accrochés à des coutumes différentes de celles de tous les autres. Par exemple, tous les sept jours, ils observent ce qu'ils appellent le "Sabbat", une journée pendant laquelle ils ne doivent absolument rien faire, si ce n'est vénérer leur Dieu qui s'appelle aussi, je crois, "Sabbaoth". Leur pays se trouve au sud de la Syrie et leur capitale se nomme Jérusalem : c'est là que se trouve leur temple. Mais, même quand ils sont loin de chez eux, par exemple en Cilicie, ils suivent les préceptes de leur religion et se tournent vers Jérusalem quand ils prient.

Ménandre écoutait assez distraitement. C'était la première fois qu'il entendait parler des Juifs. Un point, pourtant, l'avait intrigué :

- "Sabbat", dit-il, "Sabbaoth", Sabbadotos... C'est une coïncidence, ou bien es-tu l'un des leurs ?

- C'est une pure coïncidence. Il y a dans mon pays une déesse qui s'appelle Sabba, et qui n'a rien à voir avec le Sabbaoth des Juifs. C'est à cette déesse que mes parents ont voulu me consacrer à ma naissance et c'est d'elle que vient mon nom ou plutôt la traduction grecque de mon nom. Mais quand les Juifs dont je te parle ont appris qu'un « Sabbadotos » exerçait un commandement dans l'Inde, ils ont cru, comme toi, que j'étais l'un des leurs, et ils sont venus jusqu'à Mathura pour se mettre à mon service.

- D'où venaient-ils ?

- De Séleucie-sur-le-Tigre. Il paraît qu'ils y étaient persécutés sur ordre d'Antiochos Epiphane comme leurs coreligionnaires de Jérusalem. Mais je me méfie un peu car partout ces Juifs se considèrent toujours comme persécutés. En tout cas, pour fuir la persécution ou pour toute autre raison, je n'en sais rien, ils sont partis vers la Perse et la Bactriane. Puis, quand ils ont entendu parler de moi, ils sont venus jusqu'ici. Je les ai évidemment détrompés sur mon compte, mais je les ai acceptés, comme tous les autres.

- Avec permission de ne rien faire le jour du Sabbat ?

- Dans la mesure du possible. Evidemment si Animitas nous attaque le jour du Sabbat, il faudra bien qu'ils combattent comme tous les autres.

- Alors, si j'ai bien compris, Antiochos Epiphane persécute ces Juifs ?

- C'est ce qu'ils m'ont dit. Ils ont même leur théorie pour expliquer ces persécutions : il paraît qu'Antiochos a voulu s'emparer de l'Egypte, qu'il n'y a pas réussi et qu'il s'est vengé sur eux.

- Je ne sais pas s'il s'est vengé sur eux, mais qu'il ait voulu s'emparer de l'Egypte et qu'il n'y ait pas réussi, c'est vrai. Tu ne sais pas ce qui s'est passé ? Le Roi ne te l'a pas dit ?

Sabbadotos l'ignorait et Ménandre lui résuma l'anecdote que lui avait racontée Démétrios, l'humiliation que l'envoyé du Sénat romain avait fait subir à Antiochos sous les murs d'Alexandrie d'Egypte, en l'obligeant à faire demi-tour.

- Je comprends maintenant ce que m'ont raconté mes Juifs, reprit Sabbadotos. Il paraît qu'après cette humiliation, Antiochos est devenu comme fou. Au point, m'ont-ils dit, qu'à Jérusalem, on ne l'appelle plus "le Dieu manifesté", *Epiphane*, mais "le fou", *Epimane*.

Depuis déjà plusieurs années, il avait décidé, paraît-il, d'imposer partout le culte de Zeus Olympien, le Dieu dont il prétend être une "manifestation". Et comme un "Dieu manifesté" ne peut avoir pour épouse qu'une déesse, Epiphane a épousé en grandes pompes dans son temple, en Syrie, la déesse Atargatis que les Grecs, tu sais, appellent Artémis.

Sabbadotos raconta la suite en riant:

- Ce beau mariage lui a d'ailleurs permis d'encaisser une belle dot, à savoir le trésor du temple. Car ce fou, comme tu vois, a aussi parfois les pieds sur terre, même quand il épouse une déesse... Pour en revenir à mes Juifs, quand Antiochos est arrivé à Jérusalem, il a pillé le temple, dévalisé le trésor, et remplacé l'autel de Sabaoth par un autre sur lequel il a fait dresser une statue de Zeus. Et comme le porc est pour les Juifs un animal impur dont ils n'ont pas le droit de manger la viande, Antiochos a sacrifié un pourceau dans le temple de Jérusalem ! Mes Juifs étaient hors d'eux en me racontant ça. Ils m'ont parlé de... attends, laisse-moi me souvenir... Ah, voilà, l'expression me revient... : "*l'abomination de là désolation*". Voilà ce qu'ils m'ont dit.

Ménandre avait écouté ce récit en souriant. Puis il dit :

- Et les gens de Jérusalem ont laissé faire tout ça ? Ils ne se sont pas révoltés ?

- Je leur ai posé la question. Ils m'ont répondu que les dirigeants de leur peuple sont vendus à Antiochos, mais aussi qu'il y a eu beaucoup de petites gens qui ont refusé de sacrifier à Zeus et de manger du porc. Ce qui a rendu *Epimane* encore plus fou. Beaucoup de Juifs ont, paraît-il, été horriblement torturés. Ils m'en ont même cités qui auraient été rôtis vivants.

Il y eut un moment de silence : Ménandre ne souriait plus. La nuit tombait. Une brume flottait sur la rive opposée du fleuve. On commençait à entendre les longs hurlements des bêtes.

- Je commence à comprendre, dit Ménandre, ce qui s'est passé dans la tête de cet Epiphane, ou Epimane, comme tu voudras... Le Roi avait vu tout-à-fait juste, et ce que tu me racontes le confirme. Tout est venu, effectivement, de l'humiliation qu'il a subie devant Alexandrie. Il devait penser depuis longtemps à mettre la main sur l'Egypte et à constituer un énorme empire qui dominerait toute la Mer intérieure. C'était fait, il touchait au but, il allait s'emparer de la capitale de l'Egypte... Et puis, soudain, tout tombe à l'eau ! Je crois que les Juifs n'ont pas tort de l'appeler Epimane : l'intervention des Romains lui a littéralement fait perdre la raison. Ils s'est déchaîné contre les Juifs : c'était le plus facile. Mais il s'est aussi et surtout retourné contre nous. Car c'est exactement au même moment qu'il a envoyé son cousin Eucratidès récupérer ses provinces perdues, y compris la Bactriane. Il avait besoin d'une revanche, c'est évident.

- Et c'est pourquoi l'Inde est menacée, dit Sabbadotos.

- C'est ce dont est persuadé le Roi, ainsi que son frère Apollodote. Celui-ci a même, paraît-il, des informations qui lui font penser qu'Antiochos va chercher à rejoindre Eucratidès en Bactriane, et que c'est ensemble qu'ils nous attaqueront.

- A mon avis, c'est extrêmement vraisemblable. Cet Epimane est capable de tout. Et c'est pourquoi, contrairement à Pacoros, je suis persuadé que le Roi et Apollodote n'ont pas eu tort de nous ordonner de regrouper nos forces : nous n'allons pas tarder à avoir à défendre l'Inde.

Ménandre se leva et marcha vers le confluent. L'eau boueuse roulait en contrebas. Sans doute était-elle infestée de crocodiles, ces énormes *govials* de l'Inde aux interminables mâchoires. On n'avait pas allumé de torche pour ne pas attirer les bêtes sauvages. Tout autour du petit campement, des soldats en armes montaient la garde, scrutant le moindre frémissement de la savane qui commençait à être noyée dans le crépuscule. L'un d'eux avait même abattu une hyène, sans doute attirée par l'odeur de la viande. Sabbadotos rejoignit Ménandre. Celui-ci, à travers l'ombre, semblait scruter la rive opposée :

- Et voilà ! dit-il comme pour lui-même. Nous devons combattre Posimitas, et c'est Antiochos

Epiphane qui va nous tomber dessus ! C'est Diodore qui a raison : nous autres Grecs, nous sommes vraiment incorrigibles !

Le lendemain, il décida qu'un camp permanent serait édifié en ce lieu, situé à plus de mille stades de Mathura, et il en dessina le pourtour. Puis il ordonna à Sabbadotos de prolonger la ligne des postes d'observation au-delà de ce futur camp, le long de la rive nord du Sindus. Enfin, se souvenant des postes de garde des "Monts du Ciel", où il était passé vingt ans plus tôt, il donna des ordres pour que les sentinelles des postes communiquent avec la garnison du camp permanent au moyen d'oriflammes pendant le jour et de feux pendant la nuit. Agnimitra devait savoir que ce fleuve marquait la limite de son royaume et que son franchissement lui était interdit. Puis, à petites étapes, on revint à Mathura.

Les fortes chaleurs annonciatrices de la saison des pluies arrivèrent. Un jour, sur l'Iomanès, apparurent des radeaux transportant des soldats et tout leur équipement : c'était Antiochos qui se repliait de Saketa. Ménandre l'accueillit sur les terrasses dominant le fleuve, entouré de Démétrios, de Pacoros et de Sabbadotos. A Saketa, Antiochos avait eu plus de difficultés à maintenir l'ordre que Ménandre à Pataliputra et même que Sabbadotos à Mathura : les Brahmanes, expliqua-t-il, conservaient une grande autorité sur le petit peuple et il craignait qu'après son départ, les exactions n'aient repris contre les Bouddhistes. Antiochos était persuadé que Saketa serait la première ville qui serait reprise par Posimitas et qu'il s'en servirait comme base de départ pour la reconquête de la capitale.

Quelques jours plus tard, Ménandre offrit un dîner à ses quatre lieutenants pour fêter leurs retrouvailles et ce fut l'occasion d'une longue discussion sur le bien-fondé du repli qu'avaient ordonné le Roi et le vice-Roi son frère. Entre Sabbadotos qui l'approuvait et Pacoros qui continuait à le contester avec autant d'énergie que le premier jour, Ménandre penchait de plus en plus pour l'approbation. Son opinion avait évolué au fur et à mesure qu'il se persuadait qu'ils n'échapperaient pas à une attaque de l'Inde par Eucratidès et Antiochos Epiphane réunis; tant et si bien que Sabbadotos lui-même devait maintenant réfréner son pessimisme :

- Attention ! dit-il. N'allons tout de même pas jusqu'à considérer que la tentative du Roi de reconquérir la Bactriane soit irrémédiablement vouée à l'échec.

- Certes, dit Ménandre, mais il y a tout de même un risque. Le Roi le savait d'ailleurs si bien lui-même qu'il envisageait le pire. Il a même conclu (et je me souviens de sa phrase : "Il faut à tout prix sauver l'Inde". C'est ce qu'il m'a dit textuellement avant de partir. C'était d'ailleurs assez étonnant à entendre, car lui-même, à l'évidence, ne pensait qu'à la reconquête de la Bactriane.

- De toute façon, intervint Pacoros, si ce que veut Apollodote, c'est interdire à Eucratidès l'entrée de l'Inde, je ne vois pas bien comment nous y réussissons mieux depuis Mathura que nous ne l'aurions fait depuis Palibothra.

- ...ou Ayodhya, ajouta Antiochos.

Ménandre savait que Démétrios était, lui aussi, assez critique sur l'opportunité du repli. Il pensa donc qu'il devait écarter l'objection :

- Vous savez très bien, dit-il que Mathura n'est qu'une étape dans notre repli vers le Nord. J'ai dit au Roi que nous n'abandonnerions pas cette ville, mais cela ne signifie pas que nous allons nous y établir définitivement. Le Roi m'a clairement dit que je devrais me mettre à la disposition d'Apollodote et je pense qu'Apollodote va nous demander de le rejoindre à Taxila.

- ... sauf, dit Sabbadotos, s'il apprend rapidement que le Roi a chassé Eucratidès de la Bactriane...

- Auquel cas nous aurons l'air fin, ironisa Pacoros. Nous nous serons repliés pour rien ! Nous aurons quitté Palibothra sur un simple mouvement de panique.

- Nous aurons tôt fait d'y retourner, coupa Ménandre. Mais, ajouta-t-il en martelant ses mots, même si le pire n'est jamais sûr, nous devons y penser. Si par malheur le Roi échouait dans sa tentative de reconquête de la Bactriane, s'il devait se replier sur l'Inde, c'est évidemment à Taxila qu'il s'établirait. Si cette éventualité vient à se produire, c'est à Taxila qu'il nous ordonnera de le

rejoindre. Dans ce cas, toi Sabbadotos resteras ici avec juste ce qu'il te faudra de troupes pour faire face à une hypothétique attaque de Posimitas sur le Sambahas ou le Sindus...

- ... qu'il ne faut pas exclure, intervint Antiochos, maintenant que nous avons évacué la vallée du Gange. Cela va lui redonner le moral qu'il avait dû commencer à perdre.

- Et alors, dit Démétrios, nous serons pris en tenaille si, au même moment, Eucratidès attaque dans le nord.

- Ce qui est prioritaire, conclut Ménandre, c'est d'empêcher Eucratidès et Antiochos d'envahir l'Inde dans l'hypothèse où le Roi échouerait à reconquérir la Bactriane. Pour ce qui est de Posimitas et de son fils, j'ai les moyens de savoir si quelque chose se trame de leur côté. Je vais m'en occuper.

Les jours suivants en effet, il dépêcha un messenger à Vidharba afin de s'enquérir auprès de Yajnasena des intentions de l'usurpateur et d'Agnimitra, si du moins ces intentions étaient connues de lui. Le rajah lui fit répondre qu'à sa connaissance les relations entre le père et le fils continuaient à ne pas être très bonnes, Agnimitra tenant à être maître chez lui et supportant d'autant plus mal la prétention paternelle à exercer une certaine tutelle sur lui que Pushyamitra avait eu une attitude bien peu glorieuse face aux "Yavanas". Dans l'immédiat, Agnimitra paraissait surtout occupé par les problèmes internes de son royaume. Lui-même, Yajnasena, continuait à surveiller de près les manigances de son neveu et persistait à vouloir l'arrêter, dès qu'il lui en fournirait le prétexte, pour avoir une monnaie d'échange et donc un moyen d'exiger la libération de son malheureux beau-frère. Ménandre conclut de tout cela que les risques d'une attaque sur le Sambahas, étaient très faibles dans l'immédiat.

*

Les pluies arrivèrent. L'Inon gonfla et, une fois encore, les rues étroites de Mathura furent transformées en torrents boueux. Puis le merveilleux automne indien s'installa sur le pays. Un jour, dans une salle du palais qui donnait sur le fleuve, Ménandre était occupé à répondre aux questions de Diodore qui avait besoin de renseignements précis pour rédiger la chronique du royaume grec de l'Inde qu'il avait entreprise. Soudain, le soldat qui était en faction à la porte introduisit un messenger qui arrivait de Taxila. Ménandre, après avoir contrôlé le sceau, tendit le rouleau à Diodore dont la voix s'éleva comme celle du messenger qui, dans Eschyle, vient annoncer à la Reine le désastre de l'armée perse :

- *"Cette lettre, commença Diodore, est destinée à t'apprendre une terrible nouvelle: mon frère, le Roi Démétrios, est mort."*

Ménandre bondit de son siège, courut à la porte et ordonna qu'on fit venir immédiatement ses quatre lieutenants. Quand ils furent là, Diodore reprit la phrase qu'il avait déjà lue puis il continua :

- *"Le Roi avait réussi à encercler Eucratidès qui, sorti de Bactres, s'était avancé vers lui avec des forces très inférieures en nombre. Se sentant probablement perdu, il tenta une action désespérée mais qui, hélas, ne réussit que trop bien. Entouré de sa garde personnelle composée de quelques centaines de guerriers d'élite, il parvint à opérer une sortie en perçant la ligne des troupes qui protégeait le camp où se tenait le Roi. Ils réussirent à y pénétrer au prix d'un affreux carnage, atteignirent la tente royale, et c'est, m'a-t-on dit, le rebelle Eucratidès en personne qui a porté le coup fatal à mon malheureux frère."*

Après un court instant, Diodore reprit :

- "Tu comprends aisément non seulement que la Bactriane est définitivement perdue pour nous,

mais que nous sommes directement exposés à une invasion de l'Inde. Eucratidès et le Séleucide Antiochos ne vont pas tarder à nous attaquer avec des forces probablement considérables. Il importe donc que nous nous rassemblions tous rapidement face à la frontière d'où viendra cette invasion : la frontière de la Bactriane. Déjà mon neveu, Agathoclès à Alexandria-Kapisa, appelle à l'aide et je vais devoir lui envoyer des renforts. Cela ne manquera pas d'affaiblir encore un peu plus mes forces sur lesquelles mon frère avait déjà prélevé d'importantes unités!"

- "Je te demande donc de remonter le plus rapidement possible vers le nord de l'Inde avec le gros de ton armée. Mon frère m'avait fait part de ton désir de te maintenir à tout prix à Mathura et je ne vois pas d'inconvénient à ce que cette ville demeure notre point d'appui le plus avancé vers le sud. Mais tu peux, me semble-t-il, laisser comme stratège dans cette ville l'homme que tu y avais affecté avant de continuer vers Palibothra. Je ne te demande évidemment pas de venir te placer sous mes ordres à Taxila : tu as conquis la moitié de l'Inde, comme moi l'autre moitié. Il est juste que tu restes le maître de ton domaine et que tu t'installes dans la ville qui aura ta préférence. Je te demande seulement que cette ville soit aussi proche que possible de Taxila pour que nous puissions unir nos forces dès que nous serons attaqués. Aussitôt que ton installation sera faite, je te propose d'ailleurs que nous nous rencontrions afin de coordonner nos efforts de défense."

Diodore se tut et il y eut un très long silence. Démétrios mort : Ménandre ne pouvait penser à autre chose. Tout ce que lui disait ensuite Apollodote dans son message lui paraissait secondaire, négligeable, dénué de toute importance. Démétrios avait été pour lui (il s'en rendait soudain compte) plus qu'un Roi, plus même qu'un frère d'armes : une sorte de frère aîné et d'ami intime. Ce qu'il éprouvait pour lui, c'était bien de l'affection. A ses yeux, Démétrios était resté tel que vingt ans plus tôt, avec son visage presque enfantin illuminé par un sourire désarmant, contrastant avec son encolure taurine et sa stature de colosse. Ménandre n'avait jamais eu d'autre objectif que de mériter l'estime, l'admiration, la reconnaissance, l'affection de Démétrios : c'est dans cette pensée qu'il lui avait expédié, chaque fois, les trophées de ses victoires. Le Roi avait vécu avec une idée fixe : faire de l'Inde un royaume grec, et cette idée folle, il l'avait réalisée. C'était lui, le vrai conquérant de l'Inde : l'histoire le saurait. Ménandre avait toujours demandé à Diodore de souligner, dans sa chronique, le rôle décisif qu'avait joué le Roi dans cette expédition. Lui disparu, quel sens avait encore l'aventure indienne? Apollodote ne serait jamais pour Ménandre un vrai Roi et il s'aperçut soudain qu'il allait devoir s'habituer à être seul... Il se leva et se mit à arpenter la pièce les mains derrière le dos, les yeux embués de larmes :

- Finir ainsi après une telle vie, dit-il, quelle tristesse !

Pacoros fut le premier à prendre la parole :

- J'ai l'impression, dit-il, que le but de cet Eucratidès n'est pas seulement de conquérir la Bactriane, après l'Arachosie, et avant (peut-être) l'Inde. Ce qu'il veut, c'est exterminer la famille des Euthydémides. Cela ne vous a-t-il pas frappés ? A chaque fois, ce sont eux qu'il vise : Antimaque d'abord, puis Démétrios le jeune, puis maintenant le Roi lui-même, franchement assassiné, d'après le récit d'Apollodote... C'est toujours à la tête qu'il frappe d'abord : ce n'est sûrement pas un hasard.

- Dans ce cas, dit Antiochos, Agathoclès et Apollodote auraient intérêt à renforcer leur garde personnelle en cas d'attaque de l'Inde.

- Si ce que vous dites est vrai, dit Ménandre, ce plan n'est pas d'Eucratidès, mais de son maître, d'Antiochos Epiphane. Ou Epimane, comme dit Sabbadotos.

Sabbadotos tint à faire savoir que ce surnom dérisoire n'avait pas été imaginé par lui, et, à l'intention de Démétrios, d'Antiochos et de Pacoros, il reprit l'histoire qu'il avait racontée à Ménandre et décrivit la folie qui s'était emparée du Séleucide après l'humiliation que lui avaient fait subir les Romains :

- Il se venge de ce côté-ci, conclut-il, puisqu'il ne peut le faire en Occident.

- Si nous perdons l'Inde, dit Pacoros entre ses dents, il l'aura sur la conscience.

- Je doute, murmura Ménandre, que ce soit son souci principal... Quoi qu'il en soit, le Roi avait eu raison de nous ordonner un repli. Sur le moment, j'ai douté, comme vous, je le reconnais. Mais

une fois de plus, hélas, c'est lui qui avait vu juste. Et cette fois, je n'hésiterai pas un seul instant à donner satisfaction à Apollodote, d'autant que j'apprécie, comme vous sans doute, la délicatesse avec laquelle il cherche à ménager nos susceptibilités .

Ce fut presque d'une même voix que ses quatre lieutenants lui demandèrent quelle ville proche de Taxila il comptait choisir comme nouvelle résidence.

- Je n'y ai évidemment pas encore pensé, dit-il. Je vais y réfléchir. Vous pouvez le faire de votre côté. Vous pourrez me faire part de vos suggestions et, à mon tour, je vous présenterai mes propositions.

Chapitre 11

COUP DE TONNERRE

Le choix de Ménandre, que ne contestèrent pas ses lieutenants, se porta sur Sagala. Il avait de bonnes raisons personnelles pour choisir cette ville. Sagala était la première place qu'il eût emportée de haute lutte après la bataille de l'Akésinès. De plus, Démétrios lui avait dit le plus grand bien de la manière dont Zoïle administrait cette région où, comme Ménandre lui-même à Pataliputra, il avait reçu le surnom flatteur de «juste». Il paraissait donc vraisemblable que les "Yavanas" étaient appréciés par la population indienne de la ville et de cette partie du "pays des cinq fleuves", expression qui se dit *Pentapotanos* en grec et *Pandjab* en langue de l'Inde. Apollodote, à qui Ménandre tint à présenter le choix qu'il avait fait comme une simple proposition qu'il soumettait à son nouveau souverain, lui donna son accord sans la moindre réticence, et lui suggéra une rencontre à Bucéphala, sur l'Hydaspès, à mi-chemin environ entre Sagala et Taxila, dès que son installation serait faite et qu'il aurait la possibilité de se libérer.

A Sagala, Ménandre reprit possession du palais qu'il connaissait bien, celui où il avait trouvé presque intacte une grande partie du trésor de Pushyamitra. Par contre, il avait oublié les montagnes lointaines qui servaient de cadre à la ville. A Mathura, comme à Pataliputra, il s'était habitué aux horizons illimités de la grande plaine de l'Inde et il redécouvrait que ce pays est aussi celui des plus hauts sommets du monde. Enfin la région de Sagala était beaucoup plus sèche et aride que les vallées du Gange et de l'Iomanès, et Ménandre y retrouvait par endroits les paysages poussiéreux de son enfance. Il eut plaisir à revoir Zoïle dont l'énergie, l'esprit de décision, mais aussi le calme, la lucidité, la maîtrise de soi, le ravissaient. Zoïle n'avait guère plus d'une quarantaine d'années, plus d'une quinzaine de moins que Ménandre qui enviait ce qu'il appelait sa "jeunesse". Il put vérifier que, comme le lui avait dit Démétrios, Zoïle avait non seulement su se faire accepter, mais respecter, peut-être même aimer, à Sagala où sa réputation de "Juste" était bien établie.

Quand Apollodote invita Ménandre à venir le rencontrer à Bucéphala, près d'un an s'était passé depuis la mort de Démétrios. Plus le temps passait, plus se rapprochait le moment où l'on pouvait craindre une attaque d'Eucratidès, mais sur ce sujet Ménandre s'en remettait entièrement aux informations que ne devait pas manquer de recueillir Apollodote et c'est plein de curiosité qu'il

se rendit à Bucéphala. Apollodote lui avait réservé un accueil dont la chaleur et même le faste le surprirent. Il avait réquisitionné la plus belle maison de la ville, à vrai dire, un palais, et, quand Ménandre descendit de son char, il passa entre deux rangs de soldats qui lui rendirent les honneurs. Apollodote parut sur le seuil, descendit les marches et vint à sa rencontre. Ménandre se prosterna respectueusement, mais Apollodote lui donna l'accolade en souriant :

- Pour Apollodote, dit-il, Ménandre n'est pas un sujet, c'est un frère.

Ils entrèrent dans la maison et s'installèrent dans une pièce aménagée à la Bactrienne, devant des plateaux couverts de fruits et de friandises. Immédiatement, des serviteurs emplirent des coupes. Apollodote, qui avait sensiblement le même âge que Ménandre, avait peu changé. Il avait beaucoup moins vieilli que Démétrios quand Ménandre l'avait retrouvé sur le grand chemin entre Mathura et Pataliputra. Il est vrai que Démétrios avait une dizaine d'années de plus qu'eux.

- Permets-moi de te dire, dit Ménandre, que je te retrouve tel que tu étais à Taxila quand nous nous sommes quittés, il y a ... combien de temps déjà ? huit ans, je crois bien... Tu n'as pas changé.

- Permets-moi de te retourner le compliment. Et pourtant, ce ne sont pas les soucis qui nous ont manqué depuis notre séparation.

Apollodote avança la main et saisit une mangue dans une coupe de fruits.

- En effet, répondit Ménandre. Quand je pense que, si le plan du défunt Roi s'était réalisé, nous aurions fait notre jonction quelque part entre Palibothra et Ozène, et que nous la faisons aujourd'hui entre Sagala et Taxila ! Comme dirait mon lieutenant Pacoros, dont tu te souviens, je pense, "Quel gâchis !"

- Oui, quel gâchis ! Tu sais, quand il a quitté Taxila, mon frère était très pessimiste sur l'issue de la campagne qu'il entreprenait. Je ne dis évidemment pas qu'il s'attendait à sa mort, mais il doutait de sa victoire. Les présages étaient défavorables, comme les astres. Et puis, il avait été très frappé par une réflexion que tu lui avais faite sur la "jalousie des Dieux". La Fortune avait changé de camp.

- Peut-être. Mais enfin, comment expliques-tu, indépendamment d'un arrêt du destin, la facilité avec laquelle cet Eucratidès s'est emparé de la Bactriane, sans parler des provinces dont ton frère Antimaque était vice-Roi ?

- Il s'est essentiellement appuyé sur l'élément grec auprès duquel il a fait valoir son cousinage avec le Séleucide. Il a présenté notre famille comme une "race de rebelles", et lui comme un parent et un fidèle serviteur du Roi légitime dont il venait rétablir les droits. Dans toute l'Asie, c'est désormais le discours officiel, partout le même. Tu n'ignores pas que mon frère avait un réseau d'"informateurs", comme il disait, en particulier dans le royaume séleucide. Et ces informateurs sont maintenant les miens, naturellement. Par eux, je suis au courant de tout ce qui se passe à Antioche. Je ne me fais d'ailleurs pas d'illusions : Eucratidès a aussi ses informateurs et il ne va sans doute pas tarder à savoir que nous nous sommes rencontrés aujourd'hui... Mais, pour en revenir à Antiochos, figure-toi qu'il a organisé à Daphné, aux portes d'Antioche, au printemps dernier, une fête grandiose, un gigantesque triomphe à la gloire de son armée pour célébrer ses victoires. Il se fait d'ailleurs maintenant appeler "*Nicéphore*", le Victorieux, en plus d'Epiphane. Ses victoires sont évidemment celles qu'il a remportées sur nous et dont les plus éclatantes sont la mort de mes deux frères ! Et ce n'est pas tout : il y a trois mois, il a présidé une grande cérémonie à Babylone, ville dont on dit qu'il envisage de faire sa capitale, une "action de grâces" solennelle pour remercier Zeus Olympien (qu'il prétend représenter sur terre, comme tu sais), d'avoir "sauvé l'Asie" !

- Sauvé l'Asie ! C'est-à-dire de l'avoir arrachée à Démétrios ?

- Oui, à la "race de rebelles" !

- Pendant qu'il y était, murmura Ménandre comme pour lui-même, il aurait aussi bien pu remercier Zeus d'avoir rendu Palibothra et toute la vallée du Gange à Posimitas...

Et Ménandre raconta ce qu'il savait de l'humiliation subie par Antiochos sous les murs d'Alexandrie, sur la folie qui semblait s'être alors emparée de lui, et sur la façon dont il s'était déchaîné contre les Juifs.

- J'ignorais ce dernier épisode, dit Apollodote. C'est d'ailleurs la première fois que j'entends parler des Juifs. Mais je confirme tout-à-fait l'anecdote d'Alexandrie et la folie furieuse du Séleucide. Et tout montre que l'expédition d'Eucratidès en a été la conséquence : les festivités de Daphné et de Babylone le prouvent suffisamment. J'ai d'ailleurs demandé à mes informateurs de me tenir au courant des préparatifs de campagne que ce fou ne va pas manquer d'entreprendre pour rejoindre son cousin, puis pour nous attaquer. Tant que ces préparatifs ne seront pas commencés, je ne suis pas inquiet : Eucratidès ne partira pas sans lui.

- J'en suis moins sûr que toi et j'espère que tu fais surveiller aussi les éventuels préparatifs de campagne à Bactres.

- Bien sûr ! Pour l'instant, Eucratidès ne bouge pas. Il "organise sa conquête". Et il se fait même appeler "Roi des Rois". Pas moins ! C'est le titre qui figure maintenant sur ses monnaies. Mais il commet des fautes majeures, comme tout occupant étranger au pays. Il s'appuie exclusivement sur les Grecs, qu'il favorise ouvertement et de manière discriminatoire. Non seulement il ne cherche pas à ménager les susceptibilités des Bactriens, donc de l'écrasante majorité de la population, mais il multiplie, à leur égard, les initiatives vexatoires. Sans même s'en rendre compte, probablement. Par exemple, il a décidé de fonder une ville nouvelle, à laquelle il a donné son nom. Comme Alexandre ! "Eucratideia", en toute modestie ! Une ville qu'il va évidemment peupler de colons grecs (ou de langue grecque) qu'il a entrepris d'y attirer. Les indigènes bactriens voient évidemment cela d'un très mauvais œil car, à tort ou à raison, ils sont persuadés qu'il va faire d'Eucratideia la capitale du pays, au détriment de Bactres. C'est une maladresse majeure.

Ménandre haussa les épaules puis il vida sa coupe que l'échanson remplit immédiatement.

- Ainsi, reprit Apollodote, tu penses, toi, qu'Eucratidès pourrait nous attaquer sans attendre que le Séleucide l'ait rejoint ?

- Je n'en suis pas certain, bien sûr, mais je réfléchis et je me dis que, si j'étais à sa place, c'est peut-être bien ce que je ferais. Je me dirais : " Ils attendent tranquillement qu'Antiochos m'ait rejoint. Eh bien, je vais leur faire une surprise : je ne vais pas, moi, attendre Antiochos."

- J'en doute un peu. Antiochos peut confier à un lieutenant la conquête de la Bactriane. Celle de l'Inde, c'est autre chose. S'il la réussissait, ce qu'aux Dieux ne plaise, elle lui donnerait une puissance qui finirait par lui faire autant d'ombre que la nôtre. La conquête de l'Inde, c'est Antiochos qui la tentera. Eucratidès y participera peut-être, mais à titre de supplétif. Cependant, je suis bien conscient que nous devons nous préparer à toutes les éventualités, y compris à celle que tu évoques. L'attaque peut se produire d'un moment à l'autre, c'est vrai : nous devons être prêts à y faire face et coordonner nos efforts.

- Je suis à tes ordres, dit Ménandre.

- Non. Ce n'est pas une affaire d'ordres à exécuter. Nous devons réfléchir et agir ensemble. Je suis en première ligne, certes, mais tu n'es pas loin derrière et une éventuelle défaite serait une défaite pour nous deux et pour tout le royaume grec de l'Inde

- Ecoute : ce que je te propose, c'est de t'envoyer, dès à présent, mon meilleur lieutenant auquel je confierai mes meilleures unités : il s'appelle Zoïle. C'est lui que j'avais laissé comme stratège à Sagala. Il est d'origine Crétoise et natif de Daedala, dans les Paropamisades. C'est un homme dans la force de l'âge, extrêmement énergique et opiniâtre, et c'est un excellent combattant et un vrai chef.

- J'ai son équivalent, d'après le portrait que tu m'en fais : c'est mon neveu, Antimaque le jeune. Il a réussi à s'échapper et à fuir après l'invasion de l'Arachosie par Eucratidès et la mort de son père, c'est-à-dire de mon frère Antimaque. Il est venu se mettre à mon service. C'est actuellement le meilleur officier de mon armée.

- Zoïle est également un officier d'élite et tu peux lui faire toute confiance. C'est en grande partie grâce à lui que j'ai remporté, il y a sept ans, la bataille de l'Akésinès qui m'a ouvert les portes de Sagala. Je mettrai sous ses ordres mes meilleures troupes à pied, *hoplites* et *hypaspistes*, des

hommes qui ont fait leurs preuves sous mes ordres.

- J'ai également besoin de renforts de cavalerie, dit Apollodote. Le gros de la mienne je l'ai expédiée en secours à mon neveu Agathoclès, dans les Paropamisades, peu après la mort de mon frère Démétrios.

- Je vais t'envoyer une douzaine d'îles, sous le commandement de Clinias, un Grec de Commagène en qui j'ai toute confiance. Car Pacoros, tout de même,...laisse-le moi!

Peux-tu me fournir également des éléphants de combat ?

- La moitié de ceux que je possède te suffiront ? Une cinquantaine ? Bon, tu vas les recevoir. Etant entendu que je me mettrai moi-même en mouvement avec tout le reste de mes troupes, des Indiens pour l'essentiel, dès que tu me feras signe. Je te propose d'installer ici, à Bucéphala, une garnison permanente que tu avertiras immédiatement, depuis Taxila, dès le déclenchement de l'attaque, et qui m'avertira moi-même aussitôt.

Les deux hommes passèrent toute la journée à mettre au point les détails de leur plan de défense contre une attaque venue de la Bactriane, puis, le lendemain, chacun d'eux rejoignit sa résidence respective. Ménandre exécuta scrupuleusement les engagements qu'il avait pris : Zoïle et Clinias partirent, peu de temps après, pour Taxila à la tête de puissants contingents, avec ordre de se mettre à la disposition d'Apollodote.

*

A quelque temps de là, Vijayamitra, le *rajah* d'Apraca, se présenta au palais de Sagala, ce même palais où Ménandre l'avait reçu sept ans plus tôt. A cette époque, faute de pouvoir retenir et prononcer correctement son nom, le "général yavana" l'avait appelé "Nicétas" et il avait besoin de Diodore pour converser avec lui. Que de changements en quelques années ! Le *rajah* venait surtout pour s'informer, encore que, pour l'essentiel, il fût très au courant des raisons qui avaient motivé le repli des Grecs.

- Eh oui, dit Ménandre, tu vois, les Yavanas aussi ont leurs usurpateurs !

Ce qui préoccupait avant tout Vijayamitra, c'était le sort de ses coreligionnaires dans les villes évacuées par les Grecs et spécialement dans l'ancienne capitale. Ménandre tenta de le rassurer : il avait remis le gouvernement de la ville à Aryabatha qui le lui avait remis à son arrivée, et qui était un homme tolérant. N'avait-il pas réussi à dissuader Pushyamitra de continuer à persécuter les Bouddhistes ? Ménandre dit que, d'après les informations qu'il avait, les relations n'étaient pas excellentes entre l'usurpateur et son fils. Le *rajah* avait eu les mêmes renseignements.

Il assura qu'en cas de nécessité, Ménandre pourrait faire appel à lui : il l'aiderait à combattre l'usurpateur yavana, de même que Ménandre avait combattu l'usurpateur indien. Mais il s'entendit répondre que le roi était Apollodote ou, comme disaient les Indiens, Bagadatha, que Ménandre n'était que son lieutenant et que c'était donc à Bagadatha qu'il devait proposer ses services. C'est ce qu'il fit et, peu après, Apollodote fit savoir à Ménandre qu'il avait beaucoup apprécié sa démarche. Mais pour sa part il tenait à ce que la confrontation qui se préparait avec Eucratidès, restât une affaire entre Grecs.

Un jour, un cavalier arriva de Bucéphala ventre à terre, porteur d'un message d'Apollodote : l'offensive d'Eucratidès était déclenchée ! Déjà les Paropamisades étaient tombées, Alexandria-Kapisa occupée, Agathoclès mort. C'est cette dernière information qui d'abord frappa Ménandre. Décidément, Pacoros avait raison : Eucratidès exécutait méthodiquement le programme

d'extermination de la famille euthydémide que lui avait sans doute assigné Antiochos Epiphane. Après la mort d'Antimaque, de Démétrios et des deux derniers princes ses fils, Apollodote était le dernier survivant de la dynastie. Pour le reste, il s'avérait que Ménandre avait vu juste : Eucratidès avait choisi d'agir par surprise et sans attendre d'être rejoint par le Séleucide. Apollodote rendait d'ailleurs hommage à la lucidité de Ménandre. Celui-ci lui fit savoir par le même messenger qu'il allait mettre immédiatement son armée sur le pied de guerre et faire mouvement vers Taxila, puis vers les Paropamisades.

En fait, c'était une fausse alerte et le départ fut différé. Tout se passa comme si le cousin d'Antiochos avait seulement voulu récupérer une province qui, depuis toujours, ou du moins depuis Alexandre, était considérée comme faisant partie de la Bactriane, même si elle lui tournait le dos. L'Inde proprement dite, le Gandhara, qui en était la première province, ne fut pas envahi. La menace était pourtant loin d'être écartée : Eucratidès resta à Alexandria-Kapisa; c'est son fils Hélioclès qu'il avait laissé à Bactres avec d'ailleurs (et ce fut un motif d'étonnement) le titre de *stratège*, non de vice-roi. De toute évidence, ni lui ni son maître d'Antioche n'avaient renoncé à envahir l'Inde. On en eut confirmation quelques mois plus tard quand on apprit par les espions d'Apollodote que, sur les bords de l'Oronte, les préparatifs de campagne étaient commencés. Peu après, on sut que le Séleucide avait effectivement pris la route de l'Orient. Cette fois, il fut clair qu'Eucratidès attendrait son arrivée avant de s'attaquer à l'Inde : c'est Apollodote qui, en définitive, avait eu raison. Ménandre eut donc tout le temps d'organiser sa campagne.

Antiochos ne paraissait d'ailleurs pas pressé. Il profita de son expédition pour soumettre l'Arménie, gagna la Chaldée, puis Suse où le bruit courut qu'il avait pillé au passage le temple de la déesse Nanaia, Anahita pour les Perses, que les Grecs identifient à leur Artémis. Selon une autre rumeur, les habitants de la ville, ameutés par les prêtres du temple, avaient réussi à repousser les assaillants dépêchés par le roi et à éviter le sacrilège. Mais on n'eut pas confirmation de ces bruits contradictoires. De là, le Séleucide gagna Persépolis, puis prit la route du Nord, en direction d'Ecbatane. Il fut donc clair qu'avant d'atteindre la Bactriane, il voulait attaquer de front le royaume des Parthes et, comme autrefois Antiochos III, le replacer sous l'autorité d'Antioche. Peut-être voulait-il même prendre les Parthes en tenaille, ce qui impliquait qu'Eucratidès se détournât momentanément de l'Inde, à moins qu'il ne laissât à son fils Hélioclès le soin de tenter cette manoeuvre. Tout cela pouvait même laisser supposer l'existence de dissensions entre le Séleucide et son cousin qui, lui, s'était déjà mis en position d'attaquer l'Inde. Ni Apollodote ni Ménandre ne devaient jamais connaître les dessous de ce mystérieux épisode.

Un jour, en effet, un coup de tonnerre éclata à Taxila et se répercuta jusqu'à Sagala : on apprit qu'Antiochos Epiphane était mort ! Les rumeurs les plus étranges coururent d'abord : on prétendit que les Dieux avaient puni le Roi en l'affligeant des plus horribles maladies. Plus tard, les Juifs devaient même noircir encore un peu plus les circonstances de la mort de leur ennemi juré. C'est seulement avec du retard qu'on sut enfin qu'Antiochos Epiphane était mort d'une consommation des poumons, un mal héréditaire dans sa famille.

Ce fut une explosion de joie à la cour d'Apollodote et, à Sagala même, dans l'entourage de Ménandre, beaucoup furent persuadés que le danger s'éloignait. Ménandre était le seul à ne pas partager cet optimisme et il mit l'armée en alerte en vue d'un départ imminent :

- Cette disparition du Séleucide, dit-il à Pacoros, Antiochos et Démétrios, rend sa liberté à Eucratidès. C'est probablement sur ordre d'Epiphane qu'il attendait depuis près d'un an, l'arme au pied, le moment de se jeter sur nous. Il rongait son frein, probablement. Désormais, il est son propre maître. Il peut travailler pour son compte et prendre toutes les initiatives qu'il veut. Peut-être va-t-il attendre de savoir ce qui va se passer à Antioche et encore je n'en suis pas si sûr : il ne doit se sentir tenu à aucune allégeance vis à vis du successeur d'Antiochos qui, à ma connaissance, n'est d'ailleurs qu'un enfant. Si le Séleucide était resté en vie, nous avons sans doute encore un peu de temps devant nous, mais aujourd'hui, nous devons nous tenir prêts à répondre au premier signal d'Apollodote et à partir d'un moment à l'autre.

- Si ton point de vue est le bon, dit Pacoros, nous devrions même partir immédiatement sans attendre tranquillement ici qu'on vienne nous annoncer qu'Eucratidès est déjà maître du Gandhara et peut-être même d'une partie du Pandjab.

- Tu pourrais bien avoir raison, dit Ménandre.

Deux semaines plus tard, en accord avec Apollodote, l'armée prit la route de l'ouest. Très probablement, Eucratidès en fut vite informé. Crut-il qu'Apollodote et Ménandre avaient l'intention de reprendre par la force les Paropamisades et peut-être la Bactriane ? En tout cas, presque aussitôt, au début de l'hiver, il envahit le Gandhara et en occupa la capitale, Peucéla.

Chapitre 12

UNE MORT LENTE

Un désaccord fondamental apparut immédiatement entre Apollodote et Ménandre sur le plan de guerre à adopter. Le roi tenait pour une stratégie essentiellement défensive. Il voulait que les deux armées réunies dressent un barrage infranchissable sur la rive gauche de l'Indus, largement déployées face au confluent du grand fleuve et du Cophen. Il ne faisait aucun doute à ses yeux que c'est en suivant le cours de ce gros torrent qu'Eucratidès, venant de Peucéla et se dirigeant vers Taxila, arriverait pour franchir l'Indus. C'est donc là qu'il faudrait l'attendre, l'arrêter, puis, si possible, contre-attaquer et le refouler vers la Bactriane.

Ménandre était plus que sceptique. Il répliquait qu'un obstacle, quand on ne peut le franchir, on a toujours la possibilité de le contourner : c'est ce qu'il avait fait lui-même sur l'Akésinès. C'est en contournant par l'aval et par l'amont le barrage que lui opposait Posimitas qu'il avait forcé le passage vers Sagala. Ménandre ne contestait nullement la nécessité d'interdire à Eucratidès le franchissement de l'Indus et donc de dresser un barrage face au confluent du Cophen, mais à condition que ce ne soit là qu'un des éléments de la stratégie. Il voulait, lui, aller attaquer l'ennemi sur la rive opposée, et il défendait son point de vue avec tant d'énergie qu'Apollodote, convaincu, comme l'avait été aussi Démétrios, des éminentes qualités militaires du conquérant de Palibothra, décida de convoquer un conseil au palais de Taxila. Ménandre, qui avait été reconnaître la rive droite de l'Indus en compagnie de ses trois lieutenants (le quatrième, Sabbadotos, était toujours à Mathura) vint avec eux à ce conseil où il retrouva aussi Zoïle et Clinias, et où il fit la connaissance du jeune Antimaque. Ce dernier lui fit une excellente impression par son énergie et sa lucidité.

Apollodote se borna à quelques préliminaires très généraux sur les enjeux de l'affrontement qui se préparait et à quelques mots rapides sur la stratégie qu'il préconisait, puis il laissa la parole à Ménandre qui, d'entrée de jeu, donna l'impression de diriger les débats. Sur un vaste rouleau étendu sur la table, il dessina le cours de l'Indus et, sur la rive droite de ce fleuve, le Cophen qui, arrivant presque perpendiculairement, venait s'y jeter. Ménandre était bien d'accord

pour dresser, sur la rive gauche de l'Indus, face à son confluent avec le Cophen, un barrage solide, et, pour matérialiser ce barrage, il disposa une grosse baguette de bois de couleur rouge. Tout le débat, expliqua-t-il, portait uniquement sur la quantité et la nature des troupes à masser en ce lieu. La totalité ? C'est cela qu'il contestait.

- Non seulement, dit-il, Eucratidès pourra toujours contourner cette barrière, en aval, en amont, ou les deux, mais nous ne devons jamais oublier que l'offensive est la plus efficace des défenses. Notre objectif, souvenons-nous en, n'est pas d'empêcher Eucratidès d'envahir l'Inde : il l'a déjà envahie. C'est de le chasser de la partie de l'Inde qu'il occupe et de le repousser jusque dans les Paropamisades et même au-delà si possible.

- Ce que je n'ai pas compris, dit le Roi, c'est la manière dont tu envisages "l'offensive" dont tu parles. Ménandre se pencha de nouveau sur son plan et posa un petit carré de bois, peint en bleu, près de l'embouchure de l'Indus et du Cophen, côté rive gauche de ce gros torrent descendu des Paropamisades.

- Eucratidès, dit-il, est actuellement à Peucéla, (et il traça un point sur la rive gauche du Cophen, très en amont du confluent.) Dès qu'il va savoir que nous sommes ici, sur la rive gauche de l'Indus, il va quitter Peucéla, suivre le cours du Cophen et venir installer son camp quelque part vers l'endroit où j'ai placé ce petit carré bleu. Aussi, pendant que l'un de nous, par exemple toi Apollodote, ou toi Antimaque (mais je crois que cette mission revient plutôt à Apollodote) va tenir solidement le barrage édifié ici (et il désigna la baguette rouge qu'il avait placée face au confluent), moi je me propose d'aller franchir l'Indus à une soixantaine de stades d'ici, en amont, par hypothèse. Pendant ce temps, Antimaque, (si c'est toi qui restes ici, Apollodote), va le franchir à peu près à la même distance, mais en aval. Après quoi, nous faisons mouvement l'un vers l'autre et nous bloquons le camp d'Eucratidès. (Et il disposa deux nouvelles baguettes rouges, l'une obliquement, entre l'Indus et le Cophen, à droite de son petit carré bleu, l'autre parallèle à la rive droite du torrent.)

Apollodote avait écouté ce discours en affichant un évident scepticisme. A chaque étape de l'exposé, il s'était retenu pour ne pas faire les objections qui, manifestement, se bouscuaient dans son esprit. Maintenant que Ménandre avait terminé et qu'un long silence suivait, silence approbateur à en juger par les regards, curieusement Apollodote ne disait rien. Finalement, il se tourna vers son neveu :

- Que t'en semble, Antimaque ? demanda-t-il.

Antimaque, comme Zoïle, avait été visiblement séduit par le plan de Ménandre.

- Cette stratégie me semble intéressante, dit-il. Je suis persuadé, moi aussi, que l'attaque est la meilleure des défenses. Je vois cependant une objection, et de taille, plus quelques autres mineures.

- Je t'écoute, dit Ménandre. J'aime qu'on me fasse des objections de taille quand elles sont précises et surtout difficiles.

Antimaque s'approcha du plan qu'avait dessiné Ménandre :

- Ce petit carré bleu, dit-il, qui figure, si je t'ai bien compris, le camp d'Eucratidès vers lequel nous devons converger, désigne pour l'instant un point fictif. A l'heure qu'il est, en ce point, il n'y a rien. Et personne ne nous dit qu'il y aura là bientôt quelque chose et qu'Eucratidès viendra docilement installer son camp en cet endroit pour nous donner le plaisir de l'encercler.

Ménandre sourit. Il s'attendait évidemment à cette objection de bon sens qui de toute évidence lui semblait pertinente.

- Bonne question, dit-il. Mon raisonnement repose effectivement sur une hypothèse. Je le maintiens cependant pour une raison simple : j'ai beau réfléchir, je ne vois pas comment les choses pourraient se passer autrement. Et si elles ne peuvent se passer autrement, c'est qu'elles se passeront ainsi. Eucratidès est actuellement à Peucéla, à environ cent quarante stades du confluent. Il ne va certainement pas y rester, d'autant que nous sommes ici. Après tout, il peut penser que c'est lui qui est menacé, que c'est lui qui doit faire face à notre offensive, qu'il doit nous arrêter et nous

empêcher de franchir l'Indus et il ne peut faire avancer ses troupes jusqu'au point que j' ai matérialisé par le petit carré bleu, et les commander, depuis Peucéla. Il va naturellement quitter la ville et venir avec ses troupes jusqu'en ce point. Mais s'il décidait par hasard de rester à Peucéla, eh bien, nous irions le bloquer dans Peucéla, voilà tout.

Après quelques instants de silence, Ménandre reprit :

- Et... tes autres objections ?

- Je m'interroge, dit Antimaque, sur les raisons pour lesquelles tu as placé ton petit carré bleu sur la rive gauche du Cophen, plutôt que sur la rive droite.

- C'est pour une raison simple : Peucéla se trouve sur la rive gauche du Cophen, près de l'endroit où le Cophen reçoit un affluent qui vient de l'Est et qui le rejoint donc sur sa rive gauche. Il est extrêmement vraisemblable que c'est bien là qu'il viendra établir son camp. Nous le saurons dès qu'il aura quitté la ville et que nous connaîtrons l'itinéraire qu'il prend. Mais si, par ruse, il franchissait le Cophen et descendait sa vallée par la rive droite, nous le bloquerions tout simplement sur la rive droite.

Et Ménandre déplaça le petit carré bleu qu'il fit passer sur l'autre rive du Cophen, puis il fit également bouger les deux petites baguettes rouges, redressant celle qui était oblique pour qu'elle fût parallèle à la rive gauche, plaçant l'autre, au contraire, en position oblique, afin de bloquer le camp ennemi côté rive droite. Mais il ramena aussitôt ces trois éléments à leur place initiale :

- A mon avis, dit-il, cette hypothèse est invraisemblable. Eucratidès ne recherchera pas une difficulté supplémentaire. Autre objection ?

- Je n'ai pas compris, dit Antimaque, comment les deux corps d'armée, le tien et le nôtre, qui auront franchi l'Indus très loin l'un de l'autre (quelque cent vingt stades, si je t'ai bien écouté) arriveront à coordonner leur marche vers un point si peu précis au départ, et ceci sans se faire repérer par l'ennemi.

- Sur ce dernier point, la réponse est facile : la progression qui se terminera par l'encerclement du camp d'Eucratidès devra naturellement se faire de nuit et dans le plus grand silence. Quant à la direction vers laquelle nous devons marcher, elle n'est nullement imprécise : c'est le confluent de l'Indus et du Cophen. Il est certain que nos deux mouvements devront être coordonnés. Il faudra que nous sachions à quel moment Eucratidès quittera Peucéla : il nous sera alors facile de savoir approximativement quand il sera à proximité du confluent. C'est peu de temps après qu'il aura quitté Peucéla que nous devons, vous et nous, franchir l'Indus, puis amorcer notre marche. Comme cette marche devra être nocturne, il faudra que deux équipes soient allées préalablement reconnaître le terrain en détail et préparer des repères. Nous avons sans doute plusieurs jours pour cela. J'ajoute qu'il n'est nullement question de faire notre jonction en un point précis. Il s'agit seulement de bloquer ce large triangle, ici, dont deux côtés sont constitués par le Cophen et l'Indus. Il vous suffira à vous, de tenir solidement la rive droite du Cophen le long de cette ligne matérialisée par la petite baguette rouge verticale. Nous nous chargerons, nous, de ce côté-ci. Le point le plus important sera le sommet du triangle, ici, l'endroit où ma baguette rouge oblique atteint le Cophen. Appelons-le, si vous voulez, le point "*Alpha*", ou "*Oméga*", ou "*Victoire*", comme vous préférerez. C'est là que les Chefs des deux corps d'armée devront se rencontrer, au petit matin, après la marche nocturne, pour régler la suite des opérations. L'un des deux devra pour cela franchir le Cophen.

Ménandre parcourut du regard l'ensemble de son auditoire et conclut :

- Je vous le répète : il faut raisonner simplement. Puisque les choses ne peuvent pas passer autrement, c'est qu'elles se passeront ainsi.

Quand il se tut, on aurait entendu voler un moustique. Tous étaient subjugués par le génie du stratège. Et plusieurs regards se portèrent vers Apollodote dont le silence devenait presque gênant. Il prit enfin la parole :

- Puisque tu aimes les objections, dit-il, je vais t'en faire quelques-unes. Tu m'as dit qu'un obstacle, quand il ne peut se franchir, peut toujours être tourné. Quand Eucratidès saura que nous avons

dressé un barrage face au confluent, qui te dit qu'il ne divisera pas ses troupes en deux corps d'armée et ne les enverra pas franchir l'Indus à peu près aux mêmes endroits où tu envisages de le faire toi-même ?

- Il te laisserait le champ libre ici pour le franchir face au confluent et marcher ensuite sur Peucéla qu'il aurait préalablement quittée ? Folie ! Il ne commettra pas cette erreur. Je te le répète : il va se sentir menacé autant que nous et sans doute même plus. D'ailleurs, si tu as décidé d'établir un barrage ici face au confluent, c'est que tu es toi-même convaincu, et à juste raison, qu'il ne peut que descendre la vallée du Cophen.

- Autre chose : as-tu calculé à combien d'hommes tu feras franchir l'Indus en amont et en aval ? Et accessoirement as-tu évalué le nombre d'embarcations qui seront nécessaires pour cette opération ?

- Il en faudra plus que ce dont j'ai eu besoin pour franchir l'Akésinès, autant sans doute que pour l'Iomanès et l'Erranoboas, mais beaucoup moins que pour franchir le Gange.

Ménandre n'ajouta pas qu'une grande quantité de radeaux étaient déjà prêts et qu'il avait ordonné à Démétrios de faire activer la construction de quelques centaines supplémentaires.

Son plan fut adopté, malgré les incertitudes qu'il soulevait, parce que la stratégie purement défensive d'Apollodote ne satisfaisait vraiment personne. Le roi l'avait d'ailleurs défendue assez mollement. On mit ensuite au point les détails de la campagne et, en particulier, la composition des trois corps d'armée. Il fut entendu que Ménandre commanderait la manoeuvre en amont et Antimaque en aval. Pacoros et Antiochos furent envoyés en amont, à la tête d'un gros détachement, pour repérer l'endroit le plus propice au franchissement de l'Indus puis pour faire une reconnaissance détaillée du plateau, sur la rive droite du fleuve, et poser des repères qu'on pût retrouver nuitamment sans trop de mal. Clinias et Zoïle furent chargés de la même mission du côté de l'aval. Ménandre les prévint que le terrain, de ce côté, était beaucoup plus accidenté, parfois même escarpé, jusqu'à proximité du confluent. Raison de plus, selon lui, pour parier qu'Euclidès suivrait bien la rive gauche non la rive droite, du Cophen. Apollodote enfin tiendrait, face au confluent, le barrage dont il avait lui-même pris l'initiative. Il pourrait d'ailleurs avoir l'opportunité de franchir à son tour l'Indus quand Euclidès serait pris au piège, et de donner l'assaut final à son camp.

Apollodote avait évidemment beaucoup d'espions à Peucéla. On sut un jour qu'une grande agitation régnait dans la ville et dans les camps de la périphérie, prélude, selon toute vraisemblance, à un départ imminent en campagne. Les trois corps d'armée d'Apollodote, d'Antimaque et de Ménandre firent immédiatement mouvement vers l'Indus. Apollodote, comme convenu, établit son camp presque en face du confluent du Cophen, puis il disposa la masse impressionnante de ses éléphants de combat le long de la rive. Pendant ce temps Ménandre et Antimaque rejoignirent les points qu'avaient retenus leurs lieutenants pour le franchissement du grand fleuve. On était au début de l'hiver. Les neiges des gigantesques sommets du mont Emodos n'avaient pas encore commencé à gonfler les eaux du monstre : il n'en faudrait pas moins amarrer des centaines de radeaux pour le franchir. C'est Euclidès qui devait être averti le premier par les espions du moment où l'armée d'Euclidès se mettrait en marche : ce serait le signal du début de la traversée. Deux cents soldats, des Indiens, postés de loin en loin, le long du fleuve, se tenaient prêts à agiter un fanion rouge attaché au sommet de leur lance dès qu'Antimaque commencerait à mettre en place son pont de radeaux. Pour Ménandre, à près de cent cinquante stades en aval, ce serait le signal : il commencerait alors la même opération de franchissement de l'Indus.

Ce fut au milieu d'une matinée très froide qu'il vit les trois Indiens qui se trouvaient dans son champ de vision agiter l'un après l'autre leur lance ornée du fanion rouge. Immédiatement la manoeuvre commença sous les ordres de Démétrios : les soldats tirèrent les radeaux qui étaient entassés au bord du fleuve, les mirent à l'eau et entreprirent de les arrimer, en amont et en aval, à une série de poteaux énormes, en fait des troncs d'arbres enfoncés dans le sol à une profondeur de huit coudées, puis de les amarrer entre eux au fur et à mesure pour former un pont flottant. Antiochos et Pacoros avaient choisi l'endroit où l'Indus était le moins large et où une des nombreuses îles rocheuses qui se succédaient en cet endroit, permettait de diviser le pont en deux parties et d'éviter qu'il ne fût emporté par le courant avant qu'on ait atteint la rive opposée. La difficulté venait de cette rive d'en face, très escarpée, par laquelle le plateau faiblement ondulé, mais pierreux et broussailleux, de la rive droite, dominait le fleuve d'une trentaine de coudées. Quand tout fut prêt, dix mille hommes s'engagèrent sur l'ouvrage sous les ordres de Pacoros et d'Antiochos.

Ménandre les regardait s'engager sur le pont : la grosse majorité d'entre eux étaient des Indiens noirs de peau qui passaient, muets, armés de longues piques, d'arcs de canne et de flèches garnies de pointes de fer. Seuls leurs chefs, *lochages* et *chiliarques*, étaient, pour la plupart, Grecs ou Bactriens. Beaucoup de ces soldats indiens avaient servi sous Aryabatha et avaient été intégrés à l'armée des "Yavanas" après la prise de Pataliputra. Les Grecs, eux, venus de toute l'Asie, accompagnaient Ménandre depuis son départ de Taxila, quelque huit ans plus tôt. Ils avaient fait toutes les campagnes, participé à toutes les batailles, à tous les sièges... Passèrent aussi quelques *îles* de cavaliers bactriens que Ménandre voulait avoir sous la main au cas où il faudrait charger. Plus tard seulement passeraient les mulets et chameaux chargés ou tirant les chariots contenant le matériel qu'avait préparé Démétrios en vue du siège : herses, chausse-trapes et pieux pour les palissades, ainsi que les chariots de vivres. Avant qu'ils ne s'engagent, Ménandre fit descendre son cheval, suivi de ses trois lieutenants. Le soleil baissait sur l'horizon quand toute l'armée eut débarqué sur la rive d'en face et se fut déployée sur le plateau rocailleux qu'il allait falloir parcourir maintenant pendant une bonne partie de la nuit sur près de soixante stades.

Pacoros rassembla tous les *chiliarques* et leur rappela l'organisation du front très large qui allait s'avancer dans la direction choisie pour finalement s'arrêter sur une ligne continue qui s'étirerait obliquement depuis un tertre dominant l'Indus, à l'extrémité sud du front, donc à l'aile gauche, jusqu'au point sur le Copenh que Ménandre avait appelé le "*point Alpha*", à l'autre bout. Il leur décrivit une dernière fois les repères, essentiellement des petits tas de cailloux blancs qu'ils n'auraient pas trop de mal à retrouver dans la nuit chaque fois que la lune sortirait de derrière les nuages. Ce furent une dizaine de *taxes* d'un millier d'hommes chacune, disposés sur quatre rangs, qui s'étirèrent d'est en ouest. Les cavaliers furent placés à l'extrémité de l'aile droite, autour de Ménandre, lequel, au petit jour, devrait se trouver au "*point Alpha*" pour y retrouver Antimaque.

Les chariots contenant les grosses galettes de pain furent ouverts à la tombée de la nuit et l'armée put se restaurer. Puis, quand tout le monde fut à son poste, Ménandre passa à cheval le long du front et harangua les hommes en grec et en langue indienne : il rappela en particulier que le succès de l'opération reposait sur la capacité de l'armée à la mener à bien sans se faire voir et surtout entendre. Quand le crépuscule commença à envelopper le plateau, il donna l'ordre de se mettre en mouvement. Le froid était vif. Ménandre était nerveux : toutes les objections qu'il avait si facilement repoussées au conseil, à commencer par celles d'Apollodote et d'Antimaque, lui revenaient. Cette manoeuvre reposait sur un pari : Eucratidès allait-il tomber dans le piège ? N'avait-il pas été prévenu de ce qui se préparait ? Antimaque, à cent vingt stades de là, avait-il bien, lui aussi, réussi sa traversée de l'Indus ? Allait-il réussir sa progression nocturne à travers un terrain escarpé, raviné, beaucoup plus difficile que ce plateau assez peu accidenté ? Allaient-ils bien se retrouver tous deux au "*point Alpha*" au petit jour ?

La nuit fut longue. La lune disparaissait souvent derrière des bancs de nuages et l'on devait alors s'avancer à tâtons. De temps en temps, des cavaliers passaient dans la nuit : c'étaient Pacoros et Antiochos qui allaient de *taxe* en *taxe* pour s'assurer que les repères étaient bien respectés. Au fil des heures, les hommes commencèrent à dormir debout. Les bêtes n'arrivaient plus à avancer. Or les hommes n'avaient pas le droit de crier des ordres ni de faire hennir montures ou bêtes de somme. Ménandre avait préféré mettre pied à terre et avait incité tous les cavaliers à l'imiter : à cheval, quand on heurtait un obstacle, arbuste ou rocher, ou qu'on glissait dans une

fondrière ou une en vase, on risquait de faire une chute ou, pire encore, de blesser sa monture. Le temps passa. Chacun essayait de calculer combien de stades on avait déjà parcourus. Certains comptaient leurs pas, ou même le nombre de tours de roue des chariots. C'était aussi une façon d'éviter de s'endormir tout en marchant. Quant à Ménandre, le doute le gagnait d'heure en heure.

Finalement, l'interminable marche se termina : Pacoros annonça que la ligne était atteinte. Ménandre en eut l'assurance quand, à la faveur d'une apparition de la ligne, il aperçut un alignement de pierres blanches qui s'étirait dans la nuit. On entendit couler les eaux d'un torrent : le Cophen. Le "*point Alpha*" était atteint. Il scrutait désespérément les ténèbres : Antimaque devait être, ou allait, arriver bientôt, sur la rive opposée. Le confluent de la rivière et de l'Indus devait être à une dizaine ou une quinzaine de stades en aval, et le camp d'Eucratidès beaucoup plus proche. Mais à cette pensée Ménandre sentit les battements de son cœur s'accélérer : le moment de vérité approchait. Pour l'instant, la lune était cachée, la nuit noire, le silence profond.

Beaucoup d'hommes s'étaient effondrés à même le sol et dormaient, blottis les uns contre les autres, pour se tenir plus chaud. Mais les *lochages* les faisaient lever à coups de pieds dans les côtes : la ligne était atteinte, mais il restait à la fortifier, à creuser un fossé, à dresser une palissade et, à l'avant, à enterrer les chausse-trapes. Quand ces travaux commencèrent, Ménandre eut l'impression que le bruit devait s'entendre à plus de dix stades à la ronde. Il monta à cheval et parcourut la ligne, ordonnant aux hommes de travailler silencieusement. A un moment, la lune apparut et il eut l'impression d'apercevoir des silhouettes de tentes à une distance qu'il ne put évaluer, peut-être cinq ou six stades. S'il n'avait pas eu une hallucination, Eucratidès était bien dans le piège et le pari était gagné. Il ne restait plus qu'à savoir si Antimaque et son corps d'armée étaient bien sur l'autre rive du Cophen. La lune disparut à nouveau et il revint vers le "*point Alpha*". Il était apaisé : non, il n'avait pas eu d'hallucination. Eucratidès était bien là où il ne pouvait pas ne pas être : à sa portée. Il s'emmitoufla dans sa *chlamyde* et alla s'asseoir sur un rocher, au bord du Cophen dont on entendait rouler les eaux à peu de distance. Une ombre s'approcha de lui : c'était Pacoros. Quelques tentes avaient été dressées tout près de là; Ménandre pouvait aller prendre un peu de repos en attendant le jour. Pacoros croyait bien, lui aussi, avoir entrevu le camp d'Eucratidès. Il allait, comme Antiochos, aider Démétrios à surveiller jusqu'au matin les travaux sur la ligne.

Quand Ménandre sortit de sa tente après une ou deux heures de sommeil, le jour commençait à se lever. Une brume blanchâtre noyait le paysage, mais on commençait à distinguer le camp d'Eucratidès qui paraissait sans doute plus éloigné qu'il ne l'était en réalité. Le Cophen, en cet endroit et en cette saison, était un large torrent qui roulait des eaux tumultueuses mais assez claires. Sur la rive opposée, on devinait seulement la silhouette d'escarpements élevés, très loin, apparemment, vers l'aval. La progression d'Antimaque avait dû être plus lente et plus difficile que la sienne. La rivière paraissait assez profonde par endroits, mais ailleurs elle recouvrait seulement d'énormes bancs de cailloux.

Le soleil monta peu à peu et dissipa le brouillard. Le camp d'Eucratidès apparut alors nettement. Une grande agitation semblait y régner et l'on y entendait une sourde rumeur : les troupes et leur chef venaient sans doute de réaliser qu'ils étaient pris au piège, et, pour la première fois peut-être, Ménandre, se souvenant des débats du conseil, se sentit gonflé d'orgueil. On distinguait bien maintenant la rive opposée du Cophen et, vers l'aval, des silhouettes en pleine activité : les hommes d'Antimaque. Le plan avait entièrement réussi. Il dut cependant attendre une heure pour voir un cavalier s'approcher de la berge et il reconnut la silhouette du prince. Pacoros et Zoïle avaient eu l'heureuse idée de choisir, pour le "*point Alpha*", un gué du Cophen. Antimaque jeta à l'eau son cheval qui y disparut presque, puis émergea, marcha sur un banc de cailloux avec de l'eau jusqu'aux jarrets, s'enfonça à nouveau, et finalement sortit ruisselant sur la berge où se trouvait Ménandre. Le cavalier sauta à terre. Ménandre s'approcha et lui donna l'accolade :

- Bravo, dit-il, tu as réussi, toi aussi. Nous avons gagné : le rebelle est dans la nasse. Il va rapidement déguerpir.

Antimaque ne disait rien. Il avait l'air sinistre.

- Qu'y a-t-il ? demanda Ménandre.

- Un messenger est arrivé, il y a une heure : mon oncle Apollodote est mort.

- Que dis-tu ? Viens !

Il l'entraîna dans sa tente. La veille au soir, au début de la nuit, à peu près au moment, sans doute où l'un et l'autre amorçaient leur marche vers le Cophen, une ou deux *îles* de cavaliers, des guerriers d'élite envoyés par Eucratidès, avaient dû réussir à franchir l'Indus en amont ou en aval du camp royal, puis à y parvenir en le contournant et en le prenant par le revers et à y pénétrer. Le carnage avait été horrible. La plupart des assaillants avaient été massacrés mais ils avaient réussi à tuer Apollodote.

- Exactement la manière dont avait été assassiné le roi Démétrios, dit Ménandre. Le crime porte le sceau du traître. Était-il en personne à la tête de ces assaillants, comme le jour où il a tué Démétrios ?

- Je ne pense pas. Si son cadavre avait été reconnu parmi ceux qui ont été abandonnés sur le terrain, j'en aurais été averti.

Ménandre murmura :

- C'est toujours la même tactique : extermination méthodique des membres de votre famille, les uns après les autres...

- Oui, dit Antimaque, mais c'est aussi une méthode de guerre : en frappant chaque fois à la tête, il prive ses ennemis de chef, donc d'initiative, de capacité de réaction. Cela lui a réussi avec mon père, avec mon oncle Démétrios, avec mes deux cousins. Et hier, quand il est arrivé ici, il a pu penser que cela allait lui réussir à nouveau...

Antimaque ajouta, en enveloppant Ménandre d'un regard où l'on pouvait lire de l'admiration :

- C'est peut-être d'ailleurs bien ce qui serait arrivé si tu n'avais pas été là.

Ménandre n'éprouvait pas pour Apollodote les sentiments presque fraternels que lui avait inspirés Démétrios. Mais il s'était mis sous ses ordres spontanément; c'était son roi, et il avait une sorte de respect religieux de l'autorité, de la hiérarchie, de la dignité royale. Désormais, il n'y avait plus de roi nulle part dans le royaume indo-grec et lui, Ménandre était le seul maître de cet immense domaine : cela lui apparut comme une écrasante responsabilité à laquelle il ne s'attendait pas le moins du monde. Depuis une semaine, son esprit n'était occupé que par les moyens de se débarrasser d'Eucratidès... Le reste, il y penserait plus tard. Il reconduisit Antimaque jusqu'à l'extérieur de la tente : en face, on apercevait le camp d'Eucratidès :

- Le rebelle va tenter une sortie, dit-il. C'est sûr. Et il va le faire très vite. Avant ce soir, en tout cas, dans l'espoir que nous n'aurons pas fini de rendre notre barrage infranchissable. Soyez extrêmement vigilants, et fais passer à tes lieutenants la consigne suivante : je le veux vivant !

Antimaque repartit. Ménandre fit convoquer Pacoros, lui annonça la mort d'Apollodote, et le chargea lui aussi d'exiger des soldats la plus grande vigilance jusqu'au soir, malgré leur fatigue, et de les préparer à l'éventualité d'une sortie en force d'Eucratidès, donc d'un combat très dur. Le lendemain, ils pourraient prendre du repos, pas aujourd'hui. Et il martela à nouveau pour Pacoros ce qu'il venait de dire à Antimaque : il voulait Eucratidès vivant !

De quel côté le rebelle tenterait-il sa sortie ? Les retranchements qu'avait entrepris Démétrios commençaient à prendre forme. Eucratidès essaierait-il plutôt de forcer le passage du Cophen ? C'est finalement ce qui se produisit. En fin de journée, Ménandre vit s'avancer sur la rive opposée trois hommes, les mains liées derrière le dos, marchant l'un derrière l'autre attachés l'un à l'autre par une corde. À côté d'eux, s'avançait un cavalier dans lequel Ménandre reconnut Zoïle. Immédiatement, il ordonna de mettre à l'eau un bateau plat qui commença à bondir sur les remous du torrent. Puis il entra dans sa tente, s'assit sur un siège et attendit. Zoïle entra.

- C'est lui, dit-il. Les deux jeunes sont deux de ses fils qui chargeaient à ses côtés.

- C'est toi qui les as capturés ?

- C'est moi. Ils ont essayé de passer le Cophen en force, mais l'eau était profonde et ils ont été très ralentis. Et puis la berge était pleine de pièges que nous y avons placés. La plupart de ceux qui chargeaient ont été tués, mais tous ceux qui étaient en tête, autour d'Eucratidès ont été faits prisonniers. Je t'ai amené seulement ces trois-là. Les grosses prises, quoi ! J'ai gardé le menu fretin.

Zoïle avait immédiatement compris le parti que son général pourrait tirer de la capture des deux jeunes gens aux côtés de leur père.

- C'est bien, dit Ménandre, je te félicite. Fais-les entrer.

Les sentinelles de garde devant la tente poussèrent à l'intérieur les trois captifs qui entrèrent l'un derrière l'autre et se placèrent en ligne face à Ménandre. Eucratidès qui était entré le premier et se retrouva à l'extrémité droite, était un homme dans la force de l'âge, entre quarante et cinquante ans. De taille moyenne, il était trapu, paraissait intelligent, déterminé, sûr de lui. Les deux garçons, eux, étaient encore très jeunes, mais solides, musclés, et Ménandre les trouva beaux. Il était resté assis et se tourna vers l'assassin de Démétrios :

- Tu es bien Eucratidès ? dit-il.

- Je suis Eucratidès, fils d'Hélioclès, roi de Bactriane.

Il avait prononcé cette phrase d'une voix claire, avec assurance, presque avec fierté, peut-être avec une nuance de provocation dans la voix. Ménandre le regarda et dit, fermement mais sans élever le ton :

- Je ne connaissais d'autre roi en Bactriane que le Roi Démétrios, fils du Roi Euthydème.

- Euthydème était un rebelle ! cria Eucratidès, le visage déformé par la haine. Il s'était emparé du pouvoir en éliminant un autre rebelle, fils de rebelle, Diodote, qui, eux étaient en plus des parjures et des traîtres, puisqu'ils s'étaient dressés contre l'autorité de leur souverain légitime. C'est l'autorité de ce souverain légitime que je suis venu rétablir. Tu servais, toi, le rebelle Démétrios. Moi je servais le souverain légitime, Antiochos Epiphane.

Ménandre se leva et vint vers lui :

- Il est mort, ton Antiochos, martela-t-il. Je suppose que c'est lui qui t'avait ordonné d'assassiner le Roi Démétrios, son frère et deux de ses fils. Mais le Roi Apollodote que tu as fait assassiner hier soir, c'est bien toi qui as sa mort sur la conscience !

Eucratidès avait soutenu le regard de Ménandre pendant tout ce discours. A peine avait-il cillé en entendant le nom d'Apollodote. Ménandre retourna s'asseoir.

- Connais-tu, dit-il, le sort qu'Alexandre réservait aux régicides de ton espèce ?

- Je récusé cette injure ! J'ai servi et je continue à servir le souverain légitime de tous les Grecs d'Asie.

- Connais-tu le sort qu'Alexandre réservait aux régicides ?

Cette fois, Eucratidès baissa les yeux :

- Si tu veux ma mort, dit-il, je te demande en grâce une mort rapide.

- C'est une mort lente que je te réserve, répondit doucement Ménandre.

Eucratidès ne broncha pas mais Ménandre vit passer une lueur d'effroi dans le regard des deux jeunes gens.

- Je pourrais, continua-t-il, te laisser le choix de ton supplice, te demander si tu préfères l'écartèlement, l'empalement, la crucifixion... Mais je ne le ferai pas. Je vais te faire connaître la mort lente que j'ai décidée pour toi : tu vas retourner dans ton camp, tu vas détruire tous tes chariots, tous tes bagages, tout ton matériel, à commencer par celui qui devait te servir à franchir l'Indus. Puis tu annonceras à tes troupes que tu évacues l'Inde : tu partiras d'ici demain, tu passeras à

Peucéla sans t'arrêter tu évacueras tout le Gandhara et tu regagneras la Bactriane. Préalablement et avant de quitter cette tente, tu vas jurer par Zeus Horkos et par tous les Dieux que jamais plus tu ne chercheras à mettre les pieds en Inde.

Il laissa passer quelques instants et ajouta en désignant les deux jeunes gens

- Je garde tes deux fils en otages. S'il te prenait fantaisie de trahir le serment que tu vas prêter, ils seraient immédiatement exécutés.

Ménandre se leva et revint vers Eucratidès :

- Me suis-je bien fait comprendre ou as-tu une question à me poser ?

Il y eut un long silence puis le prisonnier releva les yeux :

- Pas de question, dit-il.

Il prêta le serment dans les termes que son vainqueur exigeait de lui, puis Ménandre appela Zoïle qui fit sortir les trois hommes.

Toute la nuit, un vaste brasier brûla au bord du Cophen et, le lendemain, devant Ménandre à cheval, entouré d'Antimaque, Pacoros, Zoïle, Antiochos, Démétrios et Clinias, défilèrent Eucratidès et ses troupes qui prirent la direction de l'ouest.

- Il ne se remettra pas de cette humiliation, dit Ménandre. J'en prends le pari.

*

Dans les jours qui suivirent, les deux corps d'armée, qui n'avaient subi aucune perte, repassèrent l'Indus et rejoignirent le camp royal sur la rive gauche du fleuve. Là, Ménandre célébra un sacrifice et rendit les honneurs funèbres à Apollodote. Puis il fit transporter la dépouille du Roi à Taxila où il ordonna l'érection d'un mausolée. Il laissa Antimaque dans cette ville avec le rang de *stratège* et dépêcha Zoïle à Peucéla avec le même titre. Il eût été indécent qu'il s'installât lui-même à Taxila : en aucun cas il ne voulait donner l'impression de profiter de la mort d'Apollodote pour prendre sa place. Mais il se trouvait par la force des choses à la tête de tout le royaume indo-grec, du domaine d'Apollodote comme du sien propre. Antimaque et Zoïle, qui avaient si puissamment contribué à la déroute d'Eucratidès, reçurent pour mission de veiller à ce qu'il ne viole pas son serment.

Chapitre 13

AGATHOCLEIA

Les Dieux (ou, comme aurait sans doute dit Diodore, le Destin) avaient décidé que Sagala serait sa capitale définitive. Repartir à la reconquête de la vallée du Gange, d'Ayodhya, de Pataliputra ? Ménandre l'excluait complètement. Il voyait maintenant approcher à grands pas la soixantaine. Certes sa vigueur physique, sa force, sa prestance, restaient impressionnantes, mais il avait passé l'âge de mener des batailles rangées, de monter à l'assaut des

viles, de forcer le passage des fleuves. Dans la récente campagne contre Eucratidès, il s'était presque borné à concevoir la stratégie. C'étaient ses lieutenants et ceux d'Apollodote qui, pour l'essentiel, l'avaient exécutée. Cette campagne, il voulait que ce fût la dernière qu'il aurait conduite. Il savait que Pushyamitra n'avait pas encore repris Pataliputra (il ne cessait d'ailleurs de s'en étonner), mais si d'aventure, lui, Ménandre, avait décidé de la reprendre, il savait qu'il trouverait l'usurpateur sur son chemin et il ne le souhaitait pas. Démétrios n'était plus là pour lui fixer des objectifs toujours plus lointains.

Il se trouvait à la tête d'un empire de dimensions réduites, certes, mais encore très vaste ; les territoires qu'avait conquis Apollodote, n'avaient pas tous été perdus ou évacués; moins même que les siens. Pushyamitra avait repris Ujjain et Madyamika, mais toute la vallée de l'Indus avait tenu bon jusqu'à son delta, et même bien au-delà puisque Barygaza, par où se faisait tout le commerce avec l'Occident, restait aux mains des Grecs. Défendre cet empire dans ses frontières actuelles contre les risques d'agression extérieure, qu'elles vinssent de Bactres ou de Vidisa, en faire un pays modèle où régnassent la justice et la paix civile, à cela se bornait désormais l'ambition de Ménandre et c'était, il en était convaincu, un objectif ambitieux. Sagala serait la capitale de cet empire, une ville symbole, puisqu'elle avait été autrefois le théâtre des exactions commises par l'usurpateur, l'exemple même de ce qu'il ne voulait plus revoir. Cependant, comme Sagala était, l'été, écrasée par des chaleurs difficilement supportables, il entreprit de fonder une ville nouvelle dans les montagnes du Cachemire où, pendant la saison chaude, l'air était plus respirable.

Dans l'immédiat, son obsession était la sécurité. Il chargea Antimaque de réactiver le réseau d'informateurs que ses oncles, Démétrios puis Apollodote, entretenaient dans le royaume séleucide, et il donna l'ordre à Zoïle d'en créer ou d'en recréer un semblable en Bactriane : Eucratidès (et cela ne laissait pas de lui paraître préoccupant) s'était installé à Alexandria-Kapisa et c'était son fils aîné Hélioclès qui exerçait le pouvoir en son nom à Bactres. Redoutait-il que Ménandre n'envahisse ses terres ou craignait-il d'affronter le ressentiment des Bactriens ? Cela, pour le moment, n'était pas clair. A Mathura, Ménandre décida de nommer un gouverneur indien. Pacoros lui avait recommandé un officier nommé Rudrasena, dont il garantissait la valeur et l'intégrité : à lui aussi Ménandre donna l'ordre de se tenir informé de ce qui se passait dans la vallée du Gange ainsi qu'au sud du Sombas et du Sindus. Ainsi put-il tenir la promesse qu'il avait faite à Sabbadotos de le faire revenir auprès de lui et de reconstituer sa "*Tétractys*", comme il disait en souriant.

Assez vite, on dut savoir dans le royaume séleucide, chez les Parthes, mais aussi dans les petits royaumes hellénisés d'Asie mineure, qu'un puissant empire indo-grec s'était constitué, car Ménandre vit arriver un flot continu de volontaires désireux de s'enrôler dans son armée. Il reçut même des transfuges de Bactriane qui lui confirmèrent l'impopularité d'Eucratidès y compris parmi ses soldats qu'avait humiliés sa piteuse capitulation sur les rives du Cophen.

*

Peu après sa victoire sur Eucratidès, il reçut d'Antimaque un message qui, bien qu'il eût près de soixante ans, lui fit battre le coeur comme à un jeune homme :

"Je viens de voir arriver à Taxila, lui disait Antimaque, ma cousine, la princesse Agathocleia, fille du défunt Roi de Bactriane Démétrios, mon oncle. Elle s'était réfugiée chez son frère Agathoclès, à Alexandria-Kapisa, après l'invasion par Eucratidès du royaume de Bactriane et la mort de son frère, Démétrios le jeune. Elle a dû fuir à nouveau, après l'invasion des Paropamisades, puis de l'Inde, par le même Eucratidès. Agathocleia m'a dit qu'elle t'avait été destinée comme épouse par son père et qu'ayant maintenant perdu toute sa famille, elle venait se mettre sous la protection de l'homme qu'elle aurait sans doute épousé depuis plusieurs années, sans les événements dramatiques qui se sont succédé et auxquels tu as su mettre un terme. J'attends que tu veuilles bien me faire savoir quelle réponse je dois faire à cette princesse."

Agathocleia... Ménandre se souvenait de l'avoir aperçue un jour, au palais de Bactres, quelque vingt ans plus tôt. Ce n'était alors qu'une fillette, la cadette des cinq enfants du roi. Son frère aîné, le prince héritier Euthydème, avait près de vingt ans de plus qu'elle, et le cadet, Agathoclès, guère plus âgé qu'elle, pouvait avoir une dizaine d'années. Agathocleia était alors apparue à Ménandre comme une jolie petite princesse, mais le soldat de fortune qu'il était encore à cette époque, et qui ne devait qu'à la faveur du Roi de côtoyer au Palais les grands personnages du royaume, était bien loin de penser qu'il pourrait un jour, en épousant cette enfant, devenir lui-même un prince. Quand Démétrios lui avait parlé de ce mariage à Pataliputra, il en avait éprouvé une très grande fierté, mais la mort du Roi lui avait paru mettre un terme à ce projet qui, après tout, était un projet de Démétrios. Il avait d'autant plus cessé d'y penser qu'il ignorait ce qu'était devenue la princesse dans la tempête qu'avait déchaînée l'invasion d'Eucratidès.

Et voilà qu'Agathocleia réapparaissait comme par miracle et qu'elle venait, comme disait Antimaque, *"se mettre sous la protection"* de Ménandre. A l'évidence, elle venait lui proposer, ou lui demander de l'épouser, même si elle présentait cette proposition, ou cette demande, comme une sorte de devoir filial : l'accomplissement de la volonté de son père. Ménandre avait toujours été d'une loyauté exemplaire envers la dynastie euthydémide et il avait toujours tenu à rester à sa place. Il n'était cependant pas plus qu'un autre inaccessible à l'ambition : depuis la mort d'Apollodote, il n'y avait plus de souverain dans le royaume indo-grec et il n'était pas anormal que lui, Ménandre, occupât cette charge vacante s'il devenait l'époux d'une princesse euthydémide.

Agathocleia devait avoir entre 25 et 30 ans, soit une trentaine de moins que lui. S'agissant des femmes, ce soldat n'avait jamais été un amant très sentimental. Dans sa jeunesse, il n'avait point répugné aux amours vénales; puis il s'était abandonné aux liaisons de rencontre, dont Anthia avait été, par la force des choses, une des plus durables. Par la suite, il avait goûté aux plaisirs du harem, mais il les jugeait lui-même si médiocres qu'il avait un moment songé à épouser une Indienne de la bonne société pour imiter jusqu'au bout Alexandre... S'il devait épouser Agathocleia, il renverrait sans regret ses concubines, en leur donnant suffisamment d'argent pour que leur avenir soit assuré. Mais soudain, la pensée de se marier pour de bon, d'épouser une de ses compatriotes, et, qui plus est, une princesse, la fille de Démétrios, l'intimidait presque. Dans le même temps, comme naguère à Pataliputra, quand Démétrios lui en avait parlé, il continuait à voir dans ce mariage le couronnement de sa carrière, un triomphe personnel qui récompensait non seulement ses victoires, mais sa fidélité à la dynastie dont il allait devenir un membre. Sans hésiter, il fit répondre à Antimaque qu'il allait se rendre à Taxila pour y accueillir la princesse avec toutes les marques de respect dues à son rang.

Agathocleia était une fort jolie femme qui avait conservé la fraîcheur et la grâce parfaite de ses dix-huit ans. Mais si elle séduisit immédiatement Ménandre, ce fut moins par sa beauté (il était habitué à la beauté des femmes), que par des qualités beaucoup plus rares et beaucoup moins connues de lui : une distinction naturelle, un charme, une noblesse, une culture, qui faisaient de cette femme non le simple objet de plaisir dont il n'avait que trop l'habitude, mais son égale, ce qui représentait pour lui une extraordinaire nouveauté. Elle était vêtue avec élégance mais avec simplicité. Elle avait eu l'intelligence d'éviter les excès de maquillage et l'étalage des bijoux que, dans sa fuite, elle n'avait d'ailleurs peut-être pas réussi à sauver. Pour plaire, la grâce mutine de son visage et le feu de ses yeux noirs lui suffisaient.

Elle vint vers Ménandre et, avec une spontanéité charmante, lui fit une petite révérence en fléchissant le genou. Il s'approcha, lui prit les mains et lui dit :

- Ce serait plutôt à moi de m'incliner devant la fille du Roi Démétrios et l'héritière de la dynastie euthydémide.

- L'homme qui a su vaincre les ennemis des Euthydémides, répondit Agathocleia avec un exquis sourire qui n'excluait pas la gravité, n'est-il pas le véritable héritier de la dynastie ?

Ils s'aperçurent alors que tout le monde s'était retiré. On les avait laissés seuls probablement sur l'ordre d'Antimaque. Agathocleia savait que c'était à elle de faire le premier pas : elle prit la main de Ménandre et ils allèrent s'asseoir.

- Tu as dû connaître des moments bien difficiles depuis quelques années, dit-il.

Ce qu'elle lui raconta dépassait largement ce qu'il avait imaginé. Dès l'invasion de la Bactriane et la mort de son frère, Démétrios le jeune, elle s'était cachée dans la ville, accompagnée seulement de deux de ses suivantes et de deux de ses gardes du corps Bactriens qui, depuis, ne l'avaient jamais quittée et qu'elle voulait d'ailleurs maintenant récompenser comme ils le méritaient. Ce qu'elle redoutait le plus, si elle était capturée, ce n'était pas la mort; c'était qu'Eucratidès ne cherchât à se servir d'elle comme monnaie d'échange pour réaliser tel ou tel projet plus ou moins criminel. Elle avait espéré que le roi son père réussirait à reconquérir la Bactriane. Après sa défaite et sa mort, elle et les quatre personnes de son escorte avaient fui à travers le pays et, après des péripéties parfois dramatiques, même si, rétrospectivement, elle les racontait maintenant avec le sourire, elle avait réussi à rejoindre Alexandria-Kapisa où régnait le plus jeune de ses frères et où elle était restée deux ans. Et puis à nouveau, Eucratidès avait envahi les Paropamisades, Agathoclès avait été assassiné, comme auparavant Démétrios le jeune : à nouveau, elle avait dû se cacher puis fuir. Tout naturellement, c'est vers l'Inde qu'elle avait dirigé ses pas, l'Inde où régnaient son oncle Apollodote et son futur époux Ménandre. Elle, ses femmes et ses gardes du corps avaient fini par atteindre Dionysopolis ("*à dos de chameau*", précisa-t-elle en souriant), puis Peucéla. Et puis, une fois de plus, Eucratidès avait fait irruption : impossible de gagner Taxila où régnaient Apollodote, puisque le Gandhara était occupé. Une fois de plus le petit groupe des fuyards s'était caché et avait attendu. Un jour enfin, une de ses femmes, en revenant du marché, lui avait annoncé qu'Eucratidès avait quitté l'Inde et que la route de Taxila était libre. Hélas, elle n'avait pas tardé à apprendre que son oncle Apollodote avait été tué.

- Cette fois, dit-elle en reposant sa joue sur l'épaule de Ménandre, il ne me restait plus que toi. Mais n'était-ce pas l'essentiel ? J'ai su que tu avais nommé mon cousin Antimaque stratège à Taxila, et je suis venue... Et tu m'as rejointe. Je suis heureuse. Les Dieux ont exaucé mes prières.

Ménandre l'attira contre lui et posa ses lèvres sur ses yeux :

- Le Roi ton père m'avait dit, à Palibothra, qu'il souhaitait que je t'épouse. Cela m'avait rempli de fierté, mais, après tous ces événements, comment savoir ce que tu étais devenue ?

- Mon père, dit Agathocleia en relevant les yeux vers lui, te tenait en très haute estime. Il voulait faire de toi son vice-Roi pour l'Inde et il pensait que notre mariage te donnerait la légitimité d'un prince.

- Et toi-même, qu'en pensais-tu ? Après tout tu ne me connaissais pas.

- Je te connaissais. Personne n'ignorait à Bactres que tu es le meilleur des Grecs depuis Alexandre. On te savait digne d'être Roi. Toutes mes amies enviaient la gloire que j'obtiendrais en t'épousant.

- Et c'est pour cela que tu es venue jusqu'ici au prix de tant de souffrances ?

- C'est pour cela. Mais...

- Mais...?

- Mais je suis une princesse, fille et petite-fille de Roi. Je ne puis épouser qu'un Roi

Ménandre feignit une surprise qu'il n'éprouvait pas tout-à-fait :

- Que dis-tu ?

- Tu m'as parfaitement comprise, dit-elle en déposant des petits baisers sur son menton et ses lèvres. Si mon père avait vécu, il aurait fait de toi son vice-Roi. Il n'est plus là, hélas. Tu es, par la force des choses le dépositaire de la souveraineté grecque et de la légitimité euthydémide en Inde. Tu en es le Roi de fait. Tu dois en être le Roi en titre et c'est le Roi en titre que j'épouserai. C'est ainsi que je respecterai la volonté de mon père.

- Mais, dit Ménandre, je ne suis pas de sang royal.

- Aucun *Diadoque*, aucun des successeurs d'Alexandre, n'était de sang royal. Ni Ptolémée ni Séleucos, ni plus tard le fondateur de la dynastie de Pergame, ni, plus près de nous, mon grand-père Euthydème, n'étaient de sang royal. Tous sont devenus rois parce qu'ils avaient mérité de le devenir.

- Cependant, objecta Ménandre (et c'était à ses yeux l'objection majeure), il reste un héritier de ta famille : c'est ton cousin Antimaque le jeune, dont nous sommes aujourd'hui les hôtes. C'est lui qui, par le sang qui coule dans ses veines, détient la légitimité dynastique. Que pensera-t-il, que dira-t-il si je la lui ravis ? Ne risque-t-il pas de me tenir pour un usurpateur ?

- Le mieux, répondit Agathocleia, c'est de le lui demander, ne le penses-tu pas ?

Antimaque interrogé, s'étonna de la question qui lui était posée. Ménandre était son supérieur hiérarchique. C'est lui qui avait conduit la campagne victorieuse contre Eucratidès et Antimaque avait été fier de servir sous ses ordres. Tout naturellement, il avait accepté de rester sous ses ordres dans ses actuelles fonctions à Taxila. Il trouvait tout naturel que son général en chef devînt son roi. Il aurait même trouvé naturel que Ménandre ceignît le diadème royal après la mort de Démétrios et d'Apollodote : il était tout à son honneur d'avoir attendu pour le faire d'en être sollicité par Agathocleia. En épousant cette princesse et en accomplissant par là la volonté du défunt roi, il acquerrait une légitimité qui venait seulement consacrer celle qu'il avait acquise par ses hauts-faits d'armes comme par la sagesse de son administration.

Agathocleia regarda Ménandre avec amour : il n'avait évidemment plus aucune objection à faire. Au fond de lui-même, il se sentait soulevé par une immense fierté. Le titre de Roi ne changerait rien aux responsabilités qu'il assumait déjà, mais il lui conférerait un éclatant prestige aux yeux des Indiens, comme des Grecs. En devenant l'époux d'une princesse euthydémide, le gendre de Démétrios, il devenait l'héritier légitime de Sandracottos et d'Asokas... C'était le couronnement de tout ce qu'il avait fait dans ce pays, une sorte d'apothéose terrestre. Il pensa à son village de Kalasi, à son père, l'humble *clérouque* des Paropamisades, à sa mère qui parlait à peine le grec Quel triomphe posthume pour eux aussi !

- Dans ce cas, dit-il, je demande que ce soit toi, Antimaque, qui prononce la proclamation sur le front des troupes, en tant que représentant de votre famille, et que ce soit toi, ma princesse, dit-il en attirant contre lui Agathocleia, qui me ceigne le diadème autour du front.

*

Agathocleia était foncièrement grecque. Elle avait reçu la culture de ses compatriotes, rendu un culte à leurs Dieux, lu leurs auteurs, chanté leurs poèmes, fréquenté les artistes grecs qui hantaient la cour de Bactres, admiré leurs statues, leurs vases, leurs mosaïques... Son père était un

esprit infiniment plus ouvert qu'il ne paraissait, mais, même s'il n'utilisait plus jamais le terme de "Barbares" pour désigner les Indiens, pour lui, comme pour la plupart des gens de sa cour, il y avait une certaine distance entre les Grecs et les autres. Bien qu'Agathocleia eût vu de près, au cours de ses tribulations, des Bactriens et des Indiens de basse extraction qui l'avaient aidée, qu'elle avait appris à connaître et à apprécier, elle avait gardé l'habitude de parler des "indigènes" sans mépris ni condescendance, mais comme de gens qu'elle ne plaçait pas tout à fait au même niveau que les Grecs. Ménandre lui expliqua longuement que les Grecs en Inde n'étaient qu'une poignée. Il lui répéta, comme il l'avait fait si souvent pour Démétrios, qu'ils ne pouvaient espérer faire de l'Inde non seulement une autre Egypte, une autre Syrie ou une autre Asie mineure, mais même une nouvelle Bactriane, ou simplement un vaste Gandhara : ils devaient nécessairement s'immerger dans le milieu où ils se trouvaient, même s'ils ne voulaient pas s'y fondre, d'autant que, culturellement, l'Inde n'était pas inférieure à la Grèce. S'il lui paraissait tout naturel que leur mariage, cérémonie privée, soit célébré selon la coutume et les rituels grecs, par contre il souhaitait (mais il eut du mal à le faire accepter par Agathocleia) que la cérémonie d'intronisation royale héritée des Macédoniens et qui, depuis Alexandre, continuait à être célébrée dans tous les royaumes grecs d'Asie, fût prolongée par un "sacre" à l'indienne qui permettrait d'associer ses sujets "indigènes" aux festivités de son couronnement

C'est pourquoi, lui qui, à Pataliputra, avait écarté sans grand ménagement le *pourohita* du palais, s'empressa d'en désigner un, dès son retour à Sagala, pour qu'il préparât cette cérémonie indienne du sacre. Son choix se porta, pour cette charge, sur un noble vieillard au visage buriné et à la belle chevelure blanche ondulée, qui se nommait Sudraka, et auquel il demanda cependant de prévoir, pour ce sacre, un rituel allégé. Quant à la cérémonie grecque, c'est-à-dire militaire, c'est tout naturellement au fidèle Pacoros qu'il en confia l'organisation, bien qu'une bonne partie des troupes qui y participeraient fût composée d'Indiens, d'autant qu'il tenait à ce que les *rajahs* du Gandhara et du Pandjab, du moins ceux qui l'avaient accompagné à Pataliputra, fussent présents chacun à la tête d'un détachement, même symbolique.

Les préparatifs furent longs. Ménandre voulait que tout le royaume, et pas seulement la capitale, fût concerné par l'événement. Il fallait que les habitants de Sagala aient le temps de préparer la décoration de la ville. Il fallait que les gouverneurs des provinces, y compris ceux qui avaient été nommés par Apollodote dans ce qui avait été son domaine, aient le temps de se rendre dans la capitale. De plus, Sudraka prenait son rôle très au sérieux : la préparation de l'eau lustrale nécessaire pour le sacre demandait du temps car elle devait être un mélange de l'eau de tous les fleuves du royaume, mais aussi du grand Océan, auquel on devait même ajouter un peu du liquide génital d'une vache en train de mettre bas ! Et puis Ménandre voulait absolument qu'un représentant des deux principales religions de l'Inde participent au rituel, ce qui était contraire à tous les usages : il fallut donc trouver un bonze et un brahmane qui pussent se supporter et accepter d'officier ensemble, ce qui prit du temps.

Le couronnement eut lieu au début de l'automne, la meilleure saison en Inde. Faute d'une esplanade suffisamment vaste à l'intérieur de la ville, la cérémonie militaire grecque eut lieu dans un vaste camp, à l'extérieur du rempart, mais proche de la porte dite "de Taxila", pour que les habitants pussent y assister du haut de la muraille et des tours de l'enceinte. Antimaque et Ménandre, dont les cuirasses étincelaient au soleil, avaient pris place sur une haute tribune face aux troupes rangées devant elle en double équerre, et dont l'ordonnancement était souligné par les enseignes rouges à quatre pointes des *chiliarchies*, mais aussi par les turbans rouges des *rajahs*.

Dans un silence absolu, Antimaque déclara d'une voix forte :

"Soldats, aucun Grec, depuis Alexandre, n'avait accompli des faits d'armes comparables à ceux de Ménandre, votre général en chef. Mon oncle, le roi Démétrios, lui avait confié des missions périlleuses dont il s'est accompli brillamment et glorieusement. Tout récemment encore, c'est Ménandre qui a conduit la campagne qui a permis de délivrer ce pays de l'emprise criminelle d'un traître qui l'avait envahi, et ce résultat a été obtenu sans que la vie d'un seul d'entre vous ait été sacrifiée. Aujourd'hui que le Roi Démétrios a disparu, ainsi que ses frères et ses fils, c'est à Ménandre qu'il revient de prendre leur succession et c'est par fidélité à leur mémoire que moi, Antimaque, je vous demande de saluer Ménandre comme votre Roi."

Tous les hommes massés au pied de la tribune n'avaient sans doute pas entendu ce

discours. Tous ne l'avaient peut-être même pas bien compris, mais c'est d'une seule voix que tous lancèrent l'acclamation qui fut répercutée par les murailles de la ville et reprise par la foule du haut des tours : "Vive le Roi Ménandre !" Antimaque reprit :

- C'est la propre fille du Roi Démétrios qui va devant vous couronner votre roi.

On vit alors une longue silhouette blanche monter les marches de la tribune. Agathocleia tenait dans ses mains le traditionnel ruban de laine blanche, symbole de la dignité royale, qui, à sa demande et sur son ordre, avait été rehaussé d'une rangée de rubis de l'Inde. Elle s'avança lentement, plaça le diadème autour du front de Ménandre, le noua derrière la tête, puis s'écarta et fléchit légèrement le genou. A nouveau, monta l'acclamation "Vive le roi Ménandre !", et le choc des épées sur les boucliers fut comme un long roulement de tonnerre.

Pour le sacre à l'indienne qui suivit immédiatement, le pavillon de toile tendu sur quatre piliers de bois doré, avait été dressé sur une place au centre de la ville, devant le palais. Toutes les rues où devait passer le cortège avaient été décorées de guirlandes de fleurs et parfumées par de grands tas de bois de santal et d'aloès qui brûlaient dans les carrefours. Ménandre, qui avait revêtu un vêtement indien mais conservé son diadème, traversa la ville en char, entouré des porteurs du parasol et des chasse-mouches. Le cortège passa sous des arcs de triomphe fleuris, acclamé par une foule massée au bord des rues et même aux fenêtres. Dans le pavillon du sacre avait été dressé le trône rituel en bois de figuier sculpté et, devant, se trouvait le vase contenant l'eau lustrale. A son entrée dans le pavillon, Ménandre reçut de Sudraka l'arc et les flèches dont chacune correspondait à l'un des points cardinaux. Il se tourna successivement vers chacun de ces quatre points, prenant ainsi symboliquement possession de l'espace et du temps. Après quoi, Sudraka jeta sur le trône une peau de tigre et Ménandre y prit place. C'est alors que devait commencer la lustration et c'est la partie du rituel que Ménandre avait exigé qu'on abrégât. Le *pourohita* l'aida à se dépouiller de son *uttariya*, la partie du vêtement qui lui recouvrait le torse, puis il répartit l'eau dans trois vases, l'un pour lui-même, le second pour le bonze vêtu de safran, le dernier pour le brahmane : à ces trois personnages, Ménandre avait voulu que se bornât le défilé des officiants. Le brahmane et le bonze lui arrosèrent la tête et le corps au moyen d'une coupe de bois et le *pourohita* se servit d'une corne d'antilope : ainsi le voulait la tradition royale indienne.

Cette fois, Ménandre était Roi aussi bien pour les Indiens que pour les Bactriens et les Grecs, et il rentra au palais sous les acclamations. La nouvelle dut être connue dans toute l'Asie occidentale car, au cours des mois qui suivirent, le flux des hommes de langue grecque désireux de s'enrôler dans l'armée royale, se fit plus dense. On vit également arriver à Sagala des poètes et des artistes; certains d'entre eux venaient de la Bactriane. Quelques-uns même étaient connus d'Agathocleia et elle les reçut avec empressement. Parmi eux un sculpteur, un céramiste et un poète nommé Dion, à qui elle commanda l'épithalame qui devait être chanté à son mariage dont les préparatifs furent accélérés.

La cérémonie fut célébrée au palais quelques semaines après le sacre. Avant le grand dîner du soir, Ménandre tint à ce qu'un nouveau cortège parcourût la ville pour que la population de Sagala pût contempler et acclamer sa nouvelle Reine.

*

L'année suivante, dans la nouvelle ville que Ménandre avait fondée dans les montagnes du Cachemire et où la cour s'était installée pour l'été, Agathocleia mit au monde un fils. Ménandre était extraordinairement ému quand il pénétra dans les appartements de la Reine qui serrait contre elle un nouveau-né rosé et fripé. Il déposa un baiser sur le front de son épouse :

- Comment l'appellerons-nous ? demanda-t-il.
- Comment se nommait ton père ? dit Agathocleia.
- Straton.

- Eh bien, la tradition sera respectée. Nous appellerons cet enfant Straton, dit elle en le couvrant de baisers.

Dans les jours qui suivirent, les réjouissances commencèrent dans tout le royaume indo-grec.

Chapitre 14

LE ROI CHAKRAVARTIN

Moins de deux ans après la naissance de son fils, Ménandre apprit, au palais de Sagala, la mort d'Eucratidès. Mais il reçut, sur les circonstances de cette mort, des informations si surprenantes et si contradictoires, qu'il eut un peu de mal à se faire une opinion sur ce qui s'était réellement passé.

Quelque temps auparavant, le satrape de Médie, un nommé Timarque, était entré en rébellion contre le Séleucide Démétrios auquel il enleva même momentanément la Babylonie. Eucratidès avait-il encouragé, voire inspiré la rébellion de Timarque ? Le bruit en avait couru, et non sans vraisemblance. Le cousin d'Antiochos Epiphane devait en vouloir mortellement au nouveau maître d'Antioche de s'être emparé du diadème en assassinant le fils d'Epiphane, un enfant : sans doute, par delà la mort, restait-il fidèle à son cousin. Mais peut-être aussi n'avait-il pas oublié le projet d'Epiphane : prendre en tenaille le royaume des Parthes et le ramener dans le giron séleucide. Il était bien capable d'estimer que c'était lui, désormais, qui incarnait la légitimité séleucide et que c'était donc à lui qu'il revenait de réaliser le grand projet d'Antiochos Epiphane : la reconquête du royaume parthe. Dans cette perspective, il avait pu juger utile d'avoir un allié, en la personne de Timarque, de l'autre côté de la Parthie. Ce n'étaient là que rumeurs, mais beaucoup y ajoutèrent foi et, parmi eux, sans aucun doute, le roi des Parthes lui-même, Mithridate, qui, désormais, considéra Eucratidès comme un de ses ennemis à l'égal de Timarque. Aussi, après avoir enlevé la Médie à Timarque, il se retourna contre Eucratidès et envahit la Bactriane. C'était toujours Héliclès, le fils aîné d'Eucratidès qui exerçait le pouvoir en son nom dans la capitale. C'est alors qu'Eucratidès qui, depuis qu'il avait été chassé de l'Inde par Ménandre, résidait à Alexandria-Kapisa, rentra précipitamment à Bactres et c'est pendant ce retour qu'il trouva la mort.

Selon certains informateurs, il aurait été tué par les Parthes. Selon d'autres, il serait tombé dans une embuscade qui lui aurait été tendue à l'instigation de son propre fils Héliclès, jeune homme ambitieux, impatient de régner, et qui, disait-on, était ulcéré de n'avoir pas reçu de son père le rang de "vice-Roi" et d'avoir dû se contenter de celui de "stratège". Cette dernière version des faits était accompagnée de détails si horribles qu'elle parut suspecte à beaucoup : Héliclès, arrivé sur le lieu du crime serait allé jusqu'à faire rouler son char dans le sang et jusque sur le cadavre de son père! Parricide répugnant et difficilement croyable. Cependant Ménandre se souvenait de tout ce qu'il avait appris sur les ressentiments des indigènes bactriens contre Eucratidès (qui n'était pas rentré dans sa capitale). Il n'ignorait pas non plus le mécontentement qui couvait, contre le même Eucratidès, dans son armée qui, comme il l'avait prévu, ne lui pardonnait pas l'humiliation qu'elle avait subie sur les bords du Cophen. Héliclès avait-il voulu, en faisant assassiner son père, non seulement ceindre le diadème, mais se concilier les faveurs à la fois des Bactriens et de l'armée ? Si monstrueuse qu'elle lui parût, Ménandre n'excluait pas totalement cette explication.

Il continuait à haïr Eucratidès auquel il ne pardonnait pas d'avoir, même sur ordre,

exterminé méthodiquement les Euthydémides, et d'avoir, par obéissance aveugle à Antiochos Epiphane, ruiné les chances de l'union des Grecs et des Indiens dans un très vaste empire. Paradoxalement pourtant, la disparition de son ennemi l'inquiéta : devenu roi, Héliooclès n'allait-il pas être à son tour tenté par l'aventure indienne ? Allait-il respecter le serment que son père avait prêté sous la contrainte ? Certes Ménandre gardait ses deux jeunes frères en otages, mais, si vraiment il avait commis ou ordonné l'assassinat de son père, de quel poids pèserait à ses yeux la vie de ces jeunes gens ? A tout hasard, Ménandre ordonna à Antimaque et Zoïle de mettre leurs troupes en état d'alerte. Mais Héliooclès ne bougea pas. Probablement avait-il assez à faire avec Mithridate qu'il eut effectivement beaucoup de mal et mit beaucoup de temps à chasser de la Bactriane. Mais, même quand il eut récupéré son royaume, il ne manifesta pas plus que son père l'intention de venir se frotter à Ménandre. Tant et si bien qu'au bout d'un an, le Roi de l'Inde crut pouvoir renvoyer à Bactres les deux otages qu'il détenait

Dès lors, la stabilité du royaume indo-grec fut assurée, inébranlable. Ni l'usurpateur indien du Sud, ni l'usurpateur grec du Nord, ne la menaçaient. Et le roi Ménandre ne voulait à aucun prix compromettre lui-même cette stabilité par des projets belliqueux : de même qu'il avait toujours exclu la reprise de Pataliputra, jamais non plus il n'avait sérieusement envisagé la reconquête de Bactres. Quand il avait intimé à Eucratidès l'ordre de se retirer de l'Inde, il lui avait implicitement reconnu la souveraineté sur la Bactriane. "Chacun de nous deux conserve ce qu'il a" : tel était un peu le sens et les clauses de l'armistice qu'il lui avait imposé. Devenu roi et fondateur de dynastie (ou continuateur des Euthydémides), ce soldat, ce conquérant, n'aspirait désormais plus qu'à la paix. Ses lieutenants, qui s'étaient si longtemps battus à ses côtés, il en avait fait des administrateurs. Symboliquement, c'est à Démétrios qu'il avait confié le premier rang : il en avait fait en quelque sorte le régisseur du royaume, chargé des chemins, des digues, des ponts et des ports. Sabbadotos était son Trésorier, Antiochos le responsable de la sécurité, en liaison avec les gouverneurs des provinces et les informateurs à l'extérieur de l'Inde. Quant à Antimaque et Zoïle, il les avait élevés tous deux à la dignité de vice-rois : il distinguait ainsi deux hommes (dont l'un était de sang royal) qui avaient pris une part décisive dans la campagne qui avait sauvé l'Inde de l'invasion.

La gloire qu'il ambitionnait désormais, c'était d'être un nouvel Ashoka, de faire régner la Justice, vertu bouddhique par excellence, dans le vaste domaine dont il avait la charge. Sur les monnaies qui sortaient de ses ateliers, avait d'abord figuré le titre de "*Sauveur*" qui lui paraissait mérité puisque les Grecs (Démétrios aussi bien que lui-même) avaient mis fin en Inde à la guerre civile et aux affrontements de "couleurs" et de religions. Mais peu à peu, apparut aussi sur les nouvelles pièces le titre de "*Juste*". A Pataliputra, sa gestion exemplaire avait valu à Démétrios, au nom duquel il gouvernait, le surnom flatteur de "*Dharmamitra*", l'ami de la justice. A Sagala, c'était désormais pour lui-même que Ménandre revendiquait ce titre.

Dion avait composé une sorte d'ode "pindarique" qui était un peu devenue l'hymne du royaume. La fin de la dernière strophe, destinée à être reprise en chœur, disait :

*Roi équitable et pacifique,
Reine aux traits de déesse,
Que votre capitale soit nommée,
Au lieu de Sagala, Cité de la Justice*

L'expression « aux traits de déesse » appliquée à la Reine, avait une explication. Nul n'ignorait le culte que Ménandre, le plus Indien des Grecs, vouait à Athéna, la moins indienne des déesses, la Vierge guerrière sortie tout armée du front de Zeus, mais aussi déesse de la raison, qui figurait sur ses monnaies. Au fur et à mesure qu'il "s'indianisait", ce culte était une façon de manifester aux yeux de tous qu'il n'en oubliait pas pour autant ses origines mais qu'il continuait à se considérer comme un souverain "*yavana*". Or depuis son mariage il avait fait représenter Athéna sous les traits d'Agathocleia, ce qui pouvait signifier qu'il avait en quelque sorte épousé la déesse de l'esprit. En tout cas, l'expression "*Reine aux traits de déesse*" dut probablement plaire à la fille de Démétrios car plus tard, quand elle fut régente du royaume au nom de son jeune fils Straton, cette

formule figura sur les pièces qu'elle fit frapper. De la même façon, "*Cité de la justice*" appliquée à Sagala, devint presque une expression officielle et, pour désigner la capitale, on prit l'habitude de placer ce nom grec à côté de son nom indien : Sagala ou *Euthymédie*.

Vijayamitra, le *rajah* d'Apraca, vint, comme tous les princes indiens du royaume, faire acte d'allégeance au "*maharajah Minanda*" (on l'appelait parfois *Milinda*, ce qu'il préférait), Vijayamitra profita de sa visite pour présenter à Ménandre un superbe reliquaire de pierre qui en contenait un autre en argent à l'intérieur duquel se trouvait un troisième coffret en or. Ce chef d'oeuvre était destiné à recueillir les cendres vénérables du Bouddha. En effet un stupa du district lointain du *rajah*, qui avait été saccagé par les soudards de Pushyamitra, n'avait pas été bien restauré : il était tombé en ruine et le reliquaire avait été endommagé. Vijayamitra avait donc entrepris de construire un nouveau stupa sur un des sommets de sa principauté et d'y placer ce magnifique reliquaire neuf qu'il avait fait confectionner. Sur le couvercle était gravée une inscription où figurait le nom du *rajah*, mais aussi celui de Ménandre ainsi que l'année de son règne. Vijayamitra voulait faire édifier une balustrade et des *toranas* autour du stupa, et il était en quête d'un sculpteur : le Roi lui recommanda Clopas, un artiste "yavana", un protégé de la Reine qui admirait beaucoup son talent.

Vijayamitra lui dit que, pour ses sujets indiens, Ménandre était un roi *çhakravartin*, un de ses souverains qui, d'après la tradition indienne, apparaissent parfois dans l'histoire et qui, tel Ashoka, conquièrent et gouvernent leur empire moins par leurs armes que par leurs vertus. En Inde, ajouta le *rajah*, l'emblème du roi *çhakravartin* est une roue d'or à rayons, un symbole solaire dans lequel certains, et en particulier les Bouddhistes, voulaient voir aussi, bien que probablement à tort, la Roue de la Loi, emblème de leur secte. Effectivement, Diodore avait remarqué que ce mot *Chakra*, *çakra* ou *çakla* ressemblait au grec *cyclos* qui désigne aussi la roue. Il avait d'ailleurs remarqué bien d'autres ressemblances entre des mots indiens et grecs, mais, faute de pouvoir les expliquer, il les tenait pour des coïncidences. Quoi qu'il en fût, de même que pour ses sujets grecs, Ménandre avait fait frapper des pièces représentant Athéna, de même, à l'intention de ses sujets indiens, il en émit sur lesquelles figurait la roue d'or du roi *çhakravartin*.

*

Quelques années plus tard (Straton avait environ quatre ans), Ménandre entreprit une longue tournée à travers son royaume : il décida qu'il visiterait une par une toutes les villes et toutes les provinces, celles qu'il connaissait déjà mais où il n'était jamais retourné en tant que Roi, mais surtout celles qu'il ne connaissait pas encore, c'est-à-dire l'ancien domaine d'Apollodote.

Il vieillissait. Les rides de son visage s'étaient creusées, sa chevelure avait commencé à blanchir, mais il en imposait toujours par sa prestance et aussi par l'extrême attention qu'il portait spontanément aux choses, aux gens, aux propos tenus, aux spectacles contemplés... Pendant ce voyage, il avait tenu non seulement à être accompagné par ses quatre ministres, mais à faire partout une entrée royale, à dos d'éléphant précédé par les gongs et les trompettes et acclamé par la population. Ce n'était pas par goût de l'ostentation et du faste : dans son esprit c'est à sa fonction, plus qu'à sa personne, que ses sujets devaient rendre hommage, au successeur de Sandracottos et d'Asokas qu'il était désormais. Cet hommage était une condition de la stabilité et de la cohésion du royaume et il exigeait à ses yeux un décorum que lui-même, d'ailleurs, avait tenu à imposer autrefois au roi Démétrios au moment de son arrivée à Pataliputra. Il fit cependant une exception

pour les villes de son royaume, à vrai dire peu nombreuses, où l'élément grec était suffisamment important pour qu'elles eussent reçu le statut et l'organisation de "*cités*", avec un sénat et des *archontes*, comme dans tous Les royaumes issus de l'empire d'Alexandre. Dans ces villes-là, il tint à faire, comme partout, une entrée triomphale, mais debout sur un char et non à dos d'éléphant ni dans le palanquin du roi de l'Inde.

Il avait décidé de profiter de cette tournée pour organiser durablement le royaume. Jusque là, parce qu'il y avait eu la conquête, puis le repli précipité, mais aussi parce qu'il n'était pas le maître du pays, il s'était contenté d'une organisation provisoire et sommaire : il avait laissé dans les principales villes un "stratège" à la tête d'une garnison suffisamment importante pour contrôler tout le territoire environnant. Comme lui-même l'avait fait à Pataliputra, Zoïle, Sabbadotos et Antiochos, dans leurs résidences respectives, avaient maintenu les districts administratifs des anciens rois de l'Inde et les fonctionnaires qui y étaient en place sous réserve de loyauté et d'efficacité, en particulier pour la collecte de l'impôt. Ce système devait maintenant être réorganisé. Partout, dans le Pandjab comme dans le Gandhara, dans la vallée de l'Indus comme dans celle de l'Iomanès, il visita chaque peuple et érigea en *satrapie* le territoire qu'occupait chacun d'entre eux. Partout où ce fut possible, c'est à un représentant de ce peuple, donc à un Indien, qu'il confia la fonction de satrape, mais en précisant bien que désormais le satrape serait responsable devant lui et non plus devant le gouverneur de la région.

Il revit Mathura où Rudraséna était maintenant gouverneur militaire. Il décida d'aller en sa compagnie inspecter sur le Sombas la ligne des postes d'observation qu'il avait, dix ans plus tôt (dix ans déjà !) donné ordre à Sabbadotos d'aménager le long du fleuve et de son affluent, et Sabbadotos, bien sûr, les accompagna dans cette inspection. Les postes étaient bien occupés par des petits détachements qui observaient la rive opposée et qui étaient relevés très fréquemment. Au confluent du Sombas et du Sindus, le grand camp dont il avait fixé l'emplacement, était, tenu par une garnison importante dont le commandant était en liaison avec les postes d'observation et envoyait périodiquement un rapport au stratège de Mathura. Jusqu'à présent, il n'avait rien eu à signaler.

Parmi ses missions, Rudraséna devait se tenir informé de tout ce qui se passait de l'autre côté du fleuve, dans le royaume de Pushyamitra ou plutôt de son fils. Un soir donc, pendant le dîner sous la tente royale, Ménandre apprit qu'une bataille avait eu lieu récemment entre Agnimitra et "un *rajah*".

- Un Rajah ? dit Ménandre. Ce ne peut être que celui de Vidharba, Yajnaséna.
- C'est exact, dit Rudraséna surpris. Tu es au courant de cette affaire ?
- Un peu. Et... qui a gagné ?
- Agnimitra.

- Je m'en doutais. Je l'avais prévu qu'il prenait des risques.

Il résuma donc pour ses hôtes l'histoire que, plusieurs années auparavant, lui avait racontée Yajnaséna.

- Il n'aura pas pu s'empêcher de faire arrêter son neveu, ajouta-t-il. Il voulait s'en servir comme monnaie d'échange vis à vis d'Agnimitra. Au lieu de cela, l'autre lui a déclaré la guerre et l'a gagnée. Et je ne donne pas cher, maintenant, de la vie du prisonnier, l'ancien ministre du Roi Birhadratta qu'a assassiné Pushyamitra. Au fait, que devient-il, celui-là ? Il n'a toujours pas repris Pataliputra ?

- A ma connaissance, répondit Rudraséna, il est toujours à Ujjain.
- C'est très surprenant, mais enfin...je préfère cela.

Revenu dans le Nord, au Pandjab, comme disent les Indiens, il y visita, outre les tribus indiennes, plusieurs cités grecques, par exemple Salagessos, une ancienne colonie militaire peuplée de volontaires anatoliens devenus si nombreux qu'il l'avait élevée au rang de "cité", ou encore Daedala qui portait le même nom que la ville des Paropamisades où était né Zoïle. Comme elle, la Daedala indienne avait été fondée par des colons crétois, dont certains, étaient d'ailleurs des

transfuges de la Bactriane, mais qui avaient été rejoints par beaucoup d'autres venus de toute l'Asie. Mais, parmi les cités importantes de la région, il y avait surtout Bucéphala où Ménandre avait autrefois rencontré Apollodote. Alexandre avait fondé cette ville sur la rive gauche de l'Hydaspès, à l'endroit où était mort son célèbre cheval. Deux autres "cités" grecques existaient encore dans ce "pays des cinq fleuves", elles aussi fondées jadis par le Macédonien : Nicaea, qui végétait un peu,

et, beaucoup plus au sud, au confluent de l'Hydaspès et de l'Akésinès, une ville qui, elle, était florissante : officiellement, elle s'appelait Alexandria-Calliopè, mais tout le monde la connaissait sous le nom de *Iomousa*, "O muse" : une chanson très célèbre dans le pays commençait en effet par les mots "O Muse !" qui s'adressait à la première des muses Calliopè, déesse de la poésie épique. Dans toutes ces "cités", îlots grecs au milieu de la mer indienne, Ménandre se faisait présenter les *archontes* et prononçait devant le sénat un petit discours où il ne manquait jamais d'exalter l'union de la Grèce et de l'Inde, dans la tradition du grand Alexandre.

Il fut enfin reçu avec un enthousiasme tout particulier à Taxila qu'avait autre fois refondée Démétrios, mais que lui, Ménandre, avait inaugurée avant d'entreprendre la campagne qui l'avait conduit à Pataliputra. Les Indiens qui habitaient Taxila se souvenaient que Ménandre avait tenu à ce que la ville nouvelle, conçue par l'architecte de Démétrios sur le modèle des nouvelles villes grecques, conservât non seulement son nom mais son caractère de ville indienne. Le jeune Antimaque y résidait maintenant avec le titre de vice-roi et, apparemment il était aussi bon administrateur qu'excellent soldat.

Dans le Gandhara comme partout, le roi Ménandre organisa en satrapies les peuples indiens, dans la Souastène ou la Goryène par exemple, et il visita deux "cités" : Peucéla, bien sûr, où résidait son second vice-roi, Zoïle. La ville se souvenait de son occupation par le "tyran Eucratidès" et elle était reconnaissante à Ménandre de l'en avoir délivrée. Dans et autour de la cité, les stupas saccagés par Pushyamitra une vingtaine d'années plus tôt, avaient été depuis longtemps restaurés et les bonzes de la région ne manquèrent pas de venir saluer l'homme qui avait alors ordonné cette restauration et qui était aujourd'hui leur roi. Mais à Peucéla l'élément grec était prépondérant et les citoyens, qui rendaient un culte à Zeus et Artémis, s'enorgueillissaient d'habiter la ville la plus grecque de l'Inde. Le Roi poussa enfin jusqu'à la cité que les Indiens appelaient Nagara et les Grecs Dionysopolis. Les citoyens grecs y vénéraient Dionysos, bien sûr, qui était bien ici le Dionysos des Grecs et non le Shiva des Indiens. La ville était bâtie au confluent du Cophen et d'un gros torrent qui dévalait de l'est, qu'on appelait le Choaspès et qui constituait la frontière de l'Inde. De l'autre côté commençait la satrapie des Paropamisades qui faisait partie de la Bactriane et donc du domaine abandonné à Héliclès. Ménandre parcourut les berges du Choaspès en compagnie de Zoïle : sur l'autre rive se dressaient les contreforts abrupts du formidable mont Paropamisos. Là-bas, au pied du monstre, il y avait Alexandria-Kapisa et aussi Kalasi, la bourgade natale de Ménandre : il se dit qu'il ne la reverrait pas. Son pays, désormais, c'était l'Inde. Zoïle non plus ne reverrait pas la colonie de Daedala, dans les Paropamisades. Ils étaient l'un comme l'autre des Indo-grecs. Le roi donna à Zoïle des instructions précises pour que, sur les berges du Choaspès soit créé un dispositif de surveillance comme celui qui existait dans le sud, sur les rives du Sombas, face au royaume d'Agnimitra. Ils fixèrent ensemble l'emplacement des futurs postes d'observation. Ainsi le royaume indo-grec serait protégé de ses deux ennemis, le grec aussi bien que l'Indien.

Ménandre entreprit alors la descente de l'Indus jusqu'à son embouchure. Cette descente avait été faite jadis par Alexandre et naguère par Démétrios et Apollodote. Mais dans les deux cas, il s'était agi d'expéditions militaires. Son voyage à lui fut triomphal. Sur les berges, les Indiens saluaient les navires pavoisés d'oriflammes multicolores. L'Indus était un très grand fleuve, mais il était gonflé par la fonte des neiges des montagnes du nord de l'Inde plus que par les pluies de la mousson. De plus, à la différence du Gange ou de l'Iomanès, il n'arrosait pas un pays de rizières, de champs de mil ou de savanes parfois impénétrables : l'Indus, lui, parcourait de vastes steppes arides et quasi-désertiques, traversées par des caravanes de chameaux, et qui, par endroits, rappelaient à Ménandre le pays des Scythes. Des deux Alexandries-sur-l'Indus qu'avait autrefois fondées Alexandre, il ne restait que les emplacements de vastes camps militaires, depuis longtemps désertés par leurs garnisons, et où le vent soulevait des nuages de poussière.

On parvint enfin à la ville appelée Patala par les Indiens et Démétrias par les Grecs, depuis qu'elle avait été refondée par Démétrios. C'était la capitale de la satrapie de Patalène,

constituée pour l'essentiel, par le delta de l'Indus. A l'endroit où le fleuve se divise en plusieurs bras qui ensèrent son delta marécageux, existait depuis toujours une ville indienne, entourée d'une enceinte de bois et faite de maisons également en bois ou en torchis. Comme à Taxila, Démétrios avait fait dessiner à proximité par son architecte Hermocrate une ville grecque nouvelle construite en briques et en pierres. Il l'avait élevée au rang de "cité" et lui avait donné son nom. Cette Démétrias était aussi un port fluvial, avec de vastes entrepôts. Le stratège grec qu'Apollodote avait mis en place et qui administrait la région depuis de longues années, se nommait Eudème. Il parut à Ménandre ouvert et bien disposé à l'égard des Indiens, et il le confirma dans ses fonctions. Mais, à sa grande surprise, à Démétrias, qui était une "cité", bien que les Grecs y fussent très minoritaires, plusieurs archontes étaient des Indiens. L'un d'eux, qui se nommait Indramitra, exerçait même, à la satisfaction générale, les fonctions d'*agoranome* et il mettait son point d'honneur à accomplir ponctuellement ses obligations de citoyen et de magistrat. C'était un riche commerçant originaire du nord de l'Inde, de caste *vaisya*, la troisième "couleur" de la société indienne. Ménandre vit en lui l'exemple même de ce qu'il souhaitait pour l'Inde et il se réjouit de constater qu'en définitive, Apollodote et Démétrios avaient eu la même politique que lui.

Après avoir parcouru le delta marécageux et malsain, planté de palmiers, où les habitants se barricadaient dans des petites villes en terre et en bois semblables à la vieille Patala, le cortège royal contourna une vaste région, plus malsaine et marécageuse encore, puis parvint dans une nouvelle cité grecque qu'avait fondée Apollodote et à laquelle il avait donné le nom de Théophila qui était celui de sa mère, et donc aussi de la mère de Démétrios et d'Antimaque. Et l'on arriva enfin dans la satrapie maritime de Surastrène, la plus méridionale du royaume. Elle était jalonnée de plusieurs vastes camps militaires qui, à la différence de ceux de la vallée de l'Indus, étaient en pleine activité. Le roi Ménandre inspecta leurs garnisons et apprit avec étonnement qu'elles n'avaient jamais été mises en alerte par l'imminence d'une attaque de Posimitas, bien que la Surastrène fût à sa portée puisqu'il occupait Ozène. Cette passivité de l'usurpateur était d'autant plus incompréhensible que la Surastrène était la province où se trouvait Barygaza, le port par lequel se faisait tout le commerce du royaume indo-grec avec l'Occident. Les navires, partis de Charax, au fond du golfe perse, y accostaient, chargés de vin, d'huile, mais aussi de papyrus, de poteries et des objets en verre fabriqués par la prestigieuse Alexandrie d'Egypte.

Barygaza n'était pas une cité, pas plus que Taxila ou Sagala. C'était une ville cosmopolite, bâtie sur les rives du grand fleuve Nerbudda, venu des montagnes du centre de l'Inde, et qui se jetait, non loin de là, dans un petit golfe lequel s'ouvrait lui-même sur le grand Océan qui entoure de toutes parts la terre habitée. Ménandre, après avoir fait dans la ville l'entrée triomphale d'usage, aimait se promener sur les quais du port, contempler le déchargement des navires, converser avec les matelots. Une légère escorte de soldats suffisait à sa protection. Il était accompagné, outre un ou deux ministres de son conseil, par Antialcidas, le stratège qu'avait nommé autrefois Apollodote et dont il ne put que constater, une fois de plus, qu'il avait été excellemment choisi. Un jour, accompagné seulement de Pacoros et d'une légère escorte, il traversa le fleuve et fila droit vers le sud en direction de l'Océan. Ils parvinrent sur une immense plage où déferlaient d'énormes rouleaux et où le vent mugissait dans un tonnerre assourdissant. C'était la première fois que Ménandre et Pacoros découvraient la mer. Le Roi s'éloigna, après avoir demandé qu'on le laissât seul. Il marcha le long de la plage en pensant à "*la mer aux mille voix*" dont parle l'*Odyssée*. Pacoros et les hommes de l'escorte le virent de loin s'asseoir sur les rochers et fixer longuement l'horizon marin sur lequel le soleil descendait lentement. Un navire, parti de Barygaza, passa au loin, toutes voiles dehors. Ménandre ne bougeait pas. Il resta là jusqu'à la tombée de la nuit. Il rêvait à la Grèce, à l'Europe, à cet Occident lointain qui était sa patrie et qu'il ne connaîtrait jamais.

Chapitre 15

LES QUESTIONS DE MILINDA

Tout naturellement, c'est son fidèle Diodore que Ménandre choisit comme précepteur du jeune Straton. Il était très fier de ce fils grâce auquel il se considérait comme un maillon dans la longue chaîne de la dynastie euthydémide. Il finissait par voir en son fils une sorte de miraculé qui aurait seul échappé à un massacre général et grâce auquel une grande aventure pouvait se poursuivre. Il adorait cet enfant. Contrairement aux usages, il ne voulut pas qu'il passât ses premières années exclusivement entre les mains des femmes. Il demandait souvent qu'on le lui amenât, lui parlait, jouait avec lui, s'émerveillait de ses progrès, assistait avec un étonnement inépuisable à l'apparition d'un caractère et d'une personnalité. Plus tard, bien sûr, il lui donnerait, ou lui ferait donner, la formation militaire qui convenait à un prince, mais dans l'immédiat, c'est à Diodore qu'il le confia, insistant pour que ce bon vieillard qu'il appelait affectueusement son "maître", apprit à l'enfant aussi bien la ou les langues de l'Inde que le grec, et pour que, par la suite, il l'initiât aux deux cultures.

La chronique du royaume indo-grec que Diodore avait entreprise, était arrêtée. Un jour que Ménandre s'en étonnait, le vieux rhéteur lui dit :

- Souhaite plutôt que je n'aie jamais à la reprendre.
- Pourquoi me dis-tu cela ?
- Comme les gens, les pays heureux n'ont pas d'histoire. Et tu m'as souvent répété que tu ne souhaitais plus que la paix et le bonheur du peuple. Souhaite donc que je n'aie plus jamais rien à consigner dans cette chronique.
- Je souhaite que tu y consignes le bonheur du peuple et la paix.
- Seuls les malheurs et les conflits se racontent, dit Diodore. Comment raconter la paix et le bonheur ?

Diodore avait de la sympathie pour les Stoïciens, qu'il considérait comme ses maîtres à penser. Ménandre aimait s'entretenir avec lui de leur doctrine, mais aussi de celle des autres philosophes de la Grèce. Diodore savait rendre les systèmes philosophiques accessibles au profane sans les caricaturer en les simplifiant. Il expliquait au Roi que la plupart des philosophes avaient, comme les Bouddhistes, mis les dieux entre parenthèses, sans nier formellement leur existence. Ou bien comme les disciples d'Epicure, ils les plaçaient dans un paradis si lointain que le monde des hommes pouvait fort bien se passer d'eux, ou bien, comme les Stoïciens, ils en donnaient une interprétation allégorique. C'est aussi ce que faisaient, quoique différemment, les sceptiques de la Nouvelle Académie qui étaient les adversaires des Stoïciens. Pour ces derniers, c'étaient moins les Dieux qui gouvernaient l'univers que cette sorte de Providence universelle qu'ils appelaient le Destin, et, selon eux, la "vertu" consistait pour l'homme à faire coïncider sa volonté avec celle du Destin. C'est ainsi que l'on parvenait à cette fameuse *ataraxie* qui, pour tous les penseurs grecs, était le but ultime de la philosophie.

Quant à l'au-delà, plus beaucoup de philosophes, disait Diodore quand Ménandre l'interrogeait à ce sujet, n'ajoutaient foi à l'*Hadès* des temps homériques, mais beaucoup cependant croyaient à une vie après la mort : non seulement les *époètes* d'Eleusis, qui trouvaient dans les mystères dont ils avaient reçu l'initiation l'espérance d'une éternité bienheureuse, mais les disciples d'Orphée le Thrace et ceux de Pythagore de Samos, dont le grand Platon d'Athènes avait repris les croyances.. Tous ceux-là enseignaient l'existence chez l'homme d'un principe éternel, analogue à l'*atman* des Brahmanistes, qui survit au corps et, dans l'au-delà, reçoit récompense ou châtiment selon la vie, bonne ou mauvaise, qu'a menée le défunt.

- Cela ne rappelle-t-il pas le *Karman* des Bouddhistes ? dit Ménandre. Eux aussi enseignent que

nos actes ont une conséquence selon qu'ils sont bons ou mauvais.

- A ceci près qu'ils ne cherchent pas, à ma connaissance, à parvenir au séjour des Bienheureux, mais à échapper au cycle infini des renaissances. Le *nirvana* bouddhique est une notion ambiguë et que tous, peut-être, ne conçoivent pas de la même manière, mais ce qui me paraît sûr, c'est qu'il n'est ni le paradis de Platon ni l'*ataraxie* de nos philosophes.

Diodore n'avait pas une grande sympathie pour la religion des Brahmanes qui lui apparaissait proche, au fond, de la religion populaire grecque que malmenaient les philosophes. Il considérait par contre le Bouddhisme avec sympathie et ne manquait pas de tenter des rapprochements avec les doctrines grecques. Il savait gré au Bouddhisme d'être, comme le Stoïcisme, une sorte de religion philosophique. Malgré tout, il persistait à penser que, par la place donnée au désir comme cause de la douleur, par sa morale de la modération, mais aussi par le culte voué par les disciples au Fondateur, c'est la secte d'Epicure qui se rapprochait le plus du Bouddhisme. Bien sûr la théorie de la transmigration de l'âme, enseignée par toutes les écoles indiennes, était absente de l'épicurisme et seul, en Grèce, Pythagore l'avait enseignée. Platon l'avait reprise dans plusieurs de ses oeuvres, en particulier dans le mythe d'*Er le Pamphylien*, mais on ne trouvait cependant jamais non plus chez lui l'équivalent de l'enseignement du Bouddha. Diodore soulignait d'ailleurs avec complaisance ce qu'il appelait les "contradictions" de cet enseignement. Comment pouvait-on en particulier, demandait-il, dissoudre l'âme, lui ôter un à un tous ses composants éphémères au point de nier la réalité du moi individuel, et la condamner ensuite à se réincarner, ce qui supposait qu'elle existât ?

Ménandre écoutait ces propos et découvrait des abîmes d'interrogations, au moment où le temps était venu pour lui de prendre parti.

*

La Reine avait commandé à Clopas, ce sculpteur grec venu de Bactriane dont elle appréciait le talent, un buste de son époux. Plus tard elle n'excluait pas de lui faire exécuter une grande statue, peut-être équestre, dont elle envisageait d'orner une place de Sagala. Le Roi dut donc se prêter à des séances de pose au cours desquelles il parla longuement avec l'artiste. Il apprit ainsi que Vijayamitra avait suivi ses conseils et qu'il avait commandé à Clopas des bas-reliefs et des frises sculptées pour la vedika et les toranas qui devaient entourer le stupa dont il avait entrepris la construction.

- Et que dois-tu représenter ? demanda Ménandre.

- La vie et les vies antérieures du Bouddha, répondit Clopas. En ce moment, je travaille à une frise qui raconte l'histoire suivante : il y avait un éléphant blanc, pourvu de six défenses, qui provoquait la jalousie de tout le troupeau et, en particulier, d'une femelle qui, par dépit, se laissa mourir de faim. Elle renaquit dans le corps d'une reine qui envoya dans la forêt des chasseurs avec ordre de lui ramener l'éléphant blanc à six défenses. Ces chasseurs blessèrent à mort la bête et provoquèrent la colère du troupeau. L'éléphant blanc non seulement empêcha les autres d'exterminer les chasseurs mais il s'arracha lui-même ses six défenses et les leur donna pour qu'ils puissent les rapporter à la reine. Cette action lui permit de renaître plus tard dans le corps du futur Bouddha.

- Belle histoire, dit Ménandre. Et édifiante !

- Il y en a bien d'autres, reprit Clopas. Une histoire que je dois également représenter, raconte, elle, un épisode de la vie réelle du "Bienheureux", comme ils disent. Il était en train de méditer sous le fameux figuier où il a reçu l'Illumination, ou l'Eveil, quand il fut soumis à la tentation par un

démon qui, pour le perdre, lui envoya ses filles. Elles étaient jeunes et très belles et, naturellement, elles tentèrent de le séduire. Mais il les regarda et son regard suffit à les changer en vieilles femmes ridées, édentées, hideuses... Cela signifie, paraît-il, que le Maître, par l'acuité de son esprit percevait le côté superficiel et éphémère de toutes choses et en particulier de la Beauté.

- C'est très probable, conclut Ménandre. Leurs histoires sont des mythes et, comme les nôtres, sont destinées à nous instruire et à nous édifier.

Il tint à aller rendre visite à Clopas dans son atelier et admira la finesse de son travail. Quelques Indiens étaient là aussi, à la fois employés et disciples. Ils apprenaient à leur tour à travailler la pierre et l'un d'eux était même déjà assez habile pour commencer à dégrossir les blocs : Clopas n'avait plus qu'à terminer le travail et à lui imprimer sa marque personnelle. Il y avait dans cet atelier un curieux mélange d'œuvres purement grecques et d'autres de facture franchement indienne. Ménandre voulut voir les frises dont lui avait parlé Clopas : elles étaient d'une grande délicatesse et le Roi le félicita. Mais il lui fit aussi part de son étonnement :

- Nulle part, dit-il, je ne vois représenté le Bouddha. Est-ce que je me trompe ?

- Nullement, dit Clopas. Je n'ai pas le droit de le représenter. L'interdiction est formelle. Tout au plus puis-je le suggérer par des objets symboliques : un siège sous un arbre pour l'Eveil, par exemple, ou encore deux pieds, ou bien une roue qui, paraît-il, symbolise la Loi bouddhique.

- C'est très surprenant, et un peu absurde, à mon avis. Nous représentons bien nos philosophes et même nos Dieux. Les Indiens aussi, d'ailleurs représentent leurs Dieux : les Brahmanes ne s'y opposent pas. Pourquoi ne représenteraient-ils pas le Sage qui, selon eux, leur a apporté la délivrance ?

Ménandre fit quelques pas au milieu des blocs, des torsos, des têtes, parmi lesquelles il y avait la sienne. Il s'arrêta près de l'esquisse inachevée d'un Apollon qu'il effleura de ses doigts.

- Tu devrais faire une statue du Bouddha, lança-t-il. Je te l'achèterais.

- Mais comment le représenter ? demanda Clopas en venant à lui.

- Par exemple en train d'instruire ses disciples, avec un doigt levé, comme ceci.

- Oui, mais quelle tête lui faire ? Celle d'un noble vieillard à longue barbe ?

Ménandre réfléchit : un vieillard à longue barbe ? décidément non. Ce n'était pas la tête qu'il désirait pour le Bouddha.

- Je ne le vois pas comme cela, dit-il. J'imagine plutôt un homme dans la force de l'âge et... beau...comment te dire ? comme un de nos Dieux... comme cet Apollon, par exemple ...

Quelque temps plus tard, quand il vit la statue qu'avait ébauchée Clopas, il fut très déçu et assez mécontent : le Grec avait représenté une sorte d'orateur debout sur une chaire, et vêtu d'une espèce de manteau de philosophe. La tête seule, aux traits apolliniens, était conforme à ce qu'il attendait.

- Je verrais plutôt le Bouddha assis à la manière des bonzes, dit-il, les yeux mi-clos, les jambes repliées, vêtu d'une robe de moine, ou peut-être nu, comme les ascètes de ce pays.

Les deux oeuvres, le buste de Ménandre qu'avait commandé la Reine et la statue du Bouddha, arrivèrent en même temps au Palais. Le roi fit venir Diodore et lui montra la représentation du Sage. Diodore fut surpris que cet Indien ait des traits si purement grecs.

- Je ne voulais pas, dit Ménandre, d'un portrait réaliste, mais d'un Bouddha idéalisé.

Le Bienheureux, assis les jambes repliées, comme l'avait demandé le Roi, était vêtu d'une robe de bonze qui lui dégageait l'épaule droite. Une de ses mains était levée, un doigt vers le ciel, dans l'attitude du Maître qui enseigne.

- Sais-tu, dit Ménandre, que cette statue est un sacrilège aux yeux des pieux Bouddhistes ? Ils

interdisent qu'on représente leur Sauveur. Il doit être seulement suggéré par des symboles. Comprends-tu cela ?

– C'est un interdit qui n'a rien d'exceptionnel, répondit Diodore. Même chez nous, dans certaines écoles philosophiques, les disciples ne doivent pas prononcer le nom du Fondateur. Ils utilisent des périphrases pour le désigner... Mais, dans le cas des Bouddhistes, je doute fort que l'interdiction de représenter le Maître dure très longtemps. Car ils sont déjà en train d'en faire une sorte de Dieu. Un jour viendra où ils lui élèveront des temples et je ne serais pas surpris qu'on y voie des statues comme celle-ci.

– Je voudrais bien en savoir un peu plus sur leurs croyances, dit Ménandre. Nous sommes en Inde, après tout, pas en Grèce, et la plupart de mes sujets sont Bouddhistes. Essaie de me trouver un bonze qui puisse m'instruire.

*

Diodore parcourut les monastères de Sagala et trouva, non sans mal, un moine qui voulût bien venir jusqu'au Palais et s'entretenir avec Ménandre. Mais fut-il impressionné par le décor et intimidé par le Roi ? Celui-ci en tout cas fut consterné par sa médiocrité et son ignorance. Ménandre ne se considérait pas comme un grand philosophe ni comme un maître en dialectique, mais rester coi à la première question un peu difficile portant sur la définition même des notions bouddhiques de base, c'était plus qu'il ne pouvait tolérer chez un moine. Diodore en fit venir un second qui ne fut guère plus apprécié, tant et si bien que le Roi s'emporta presque :

– Mais enfin, Diodore, dit-il, tes moines sont de la balle de grain ! Tu ne me diras tout de même pas qu'il n'y a que des incapables dans tous les monastères de l'Inde ! Trouve-moi quelqu'un de valable, enfin !

Cette fois, Diodore se mit sérieusement à la recherche d'un vrai savant, capable de répondre à toutes les interrogations, voire aux objections d'un profane. On finit par lui en signaler un, très habile, dans un monastère lointain, retiré au fond des montagnes du nord. Il s'y rendit lui-même, discuta avec le bonze qui s'appelait Nagaséna, lui opposa toutes les subtilités de la dialectique grecque, sans la moindre complaisance. Le moine résolut toutes les difficultés, réfuta toutes les objections. Il savait manier la logique aussi bien que la parabole orientale : Diodore le jugea digne de converser avec le Roi.

– Cette fois, je crois que je t'ai trouvé ton homme, lui dit-il à son retour.

– Ah, enfin ! Eh bien, fais-le venir, je verrai bien !

Nagaséna arriva au palais, accompagné de quelques moines de son monastère, vêtus, comme lui, d'une robe safran manifestement très usagée. Ménandre n'était accompagné, lui, que de Diodore qui avait fait une provision de tablettes pour prendre des notes. Des sièges avaient été préparés. Le roi et le moine prirent place l'un en face de l'autre. Avec sa figure ronde, son crâne rasé, ses lèvres épaisses, Nagaséna ne ressemblait décidément pas au Bouddha apollinien de Clopas, mais son regard brillait d'intelligence et même d'une sorte d'ironie malicieuse. Les deux autres moines étaient assis de chaque côté de lui, mais en retrait. Ils restèrent muets durant tout l'entretien, comme du reste Diodore, assis à la droite du Roi et qui se contenta de prendre des notes.

– Quel est ton nom, vénérable ? demanda Ménandre.

– On m'appelle Nagaséna, répondit le moine. Mais sache, *maharajah*, que ce n'est là qu'un mot et que, derrière ce mot, il n'y a personne.

– Quoi ! Entends-tu, Diodore, ce que dit le moine ? Mais alors, vénérable Nagaséna, s'il n'y a pas d'individu, qui donc fait le bien, qui commet des fautes ? Qui médite, et, permets-moi de te le

demander, qui entrera dans le *Nirvana* ?

- Et que répondrais-tu toi-même à ces questions, *maharajah* ?
- Je répondrais qu'il faut bien que l'individu Nagaséna existe pour qu'il puisse méditer, dialoguer avec moi aujourd'hui et entrer un jour dans le *Nirvana*.
- Et qu'est-ce pour toi que l'individu Nagaséna ?
- Je dirais que c'est son âme.
- C'est-à-dire ?
- Nous autres yavanas, ce que nous appelons "âme", c'est ce souffle vital qui entre et sort de nous et qui nous anime.
- De sorte que, si le souffle, une fois sorti, ne rentrerait pas, l'homme ne pourrait continuer à vivre ?
- En effet. C'est même pour cela qu'on dit : « rendre le dernier soupir ».
- Considère les joueurs de flûte ou de conque, *maharajah*. Leur souffle, une fois sorti ne rentre plus. Pourquoi donc ne meurent-ils pas ?
- Ce n'est pas à moi à répondre à tes questions, vénérable. Donne-moi toi-même la réponse.
- C'est probablement que le souffle qui sort et entre en eux n'est pas ce que tu appelles l'âme. C'est seulement la respiration de leur corps.
- Veux-tu dire que l'âme n'existe pas ?
- Cela dépend ce que tu appelles l'âme.
- J'appelle âme, comme tout le monde, cette conscience qui est en nous et qui fait que je vois les couleurs, que j'entends les sons, que je sens les parfums, goûte les saveurs;
- Si on t'arrachait les yeux, le nez, les oreilles, la langue, cette conscience qui est en toi continuerait-elle à voir, à sentir, à entendre, à goûter... ?
- Bien sûr que non.
- Tes affirmations se contredisent, *maharajah*, ou c'est que tu poses mal la question : les cinq sens, ce n'est pas l'âme.

Ce qui intriguait Ménandre, c'étaient moins les conclusions du moine que le moine lui-même. Cet étrange bonhomme qui niait tranquillement l'existence de l'individu, celle de l'âme, et qui aurait été capable, lui semblait-il, de nier sa propre existence, à quoi pouvait-il bien croire ? Il lui dit :

- Pour quelles raisons, vénérable Nagaséna, sortez-vous du monde, vous autres moines ? Quel est, en définitive, votre but ultime ?
- Que la douleur présente cesse et qu'aucune douleur nouvelle ne naisse : voilà la raison de notre sortie du monde. Le *Nirvana* : voilà notre but ultime.
- Tous ceux qui sortent du monde le font-ils dans ce but ?
- S'ils ne le font pas dans ce but, ils n'agissent pas bien.

- Votre but est donc de ne pas renaître. A quelles conditions est-ce possible ?
- Celui qui est affecté de passions renaît, celui qui en est délivré ne renaît pas. Notre but est de parvenir à la sagesse et à la vertu qui, en détruisant les passions et les attachements, nous affranchissent des renaissances.
- Mais si l'âme n'existe pas, qu'est-ce donc qui renaît ?

- Nous sommes un Nom et une Forme corporelle indissolublement liés. C'est ce Nom-et-Forme qui renaît.

- L'actuel ?

- Non, *maharajah*. L'actuel Nom-et-Forme accomplit un acte, bon ou mauvais. En conséquence de quoi renaît un autre Nom-et-Forme.

- Mais alors, il ne devrait pas subir les conséquences des fautes du précédent !

- Il les subit justement parce qu'il y a renaissance.

- Je ne comprends pas, vénérable. Donne-moi une comparaison.

- Un homme, en s'éclairant avec un flambeau pendant son repas, met le feu au toit de sa maison. Le feu se propage à tout le village. Les villageois l'accusent d'avoir incendié leurs maisons, et le traînent devant le roi pour qu'il le juge. L'homme se défend en disant : "Le feu dont je m'éclairais pendant mon repas n'est pas celui qui a brûlé vos maisons." Qui a raison, selon toi ?

- Les villageois. Parce que, malgré tout, il y a un lien entre le feu dont l'homme s'éclairait et celui qui a brûlé le village.

- Eh bien, il en est de même pour le Nom-et-Forme.

Ménandre commençait à éprouver pour ce Nagaséna une sorte d'admiration. Quatre fois il lui demanda une comparaison pour expliquer cette incompréhensible doctrine de la renaissance et de la culpabilité : quatre fois le moine lui en donna une plus lumineuse que la précédente. Il fallait admettre ses principes mais, si on les admettait, il devenait impossible de le mettre en difficulté. De telles certitudes édifiées sur de telles négations, cela avait quelque chose de fascinant.

- Qu'est-ce que le *Nirvana*, vénérable ? reprit-il.

- C'est la cessation, *maharajah*. Je te l'ai dit : le disciple du Bienheureux ne s'attache pas aux objets des sens. Ainsi cessent le désir, la douleur, la naissance et la mort.

- Celui qui n'atteint pas au Nirvana sait-il que le Nirvana représente le Bonheur ?

- Il le sait. Ceux à qui on n'a pas coupé les membres savent-ils que c'est une souffrance d'avoir les membres coupés ?

- Certes.

- Et comment le savent-ils ?

- Parce qu'ils ont entendu les plaintes de ceux à qui on les coupait.

- Eh bien, de même on sait que le Nirvana est un bonheur pour avoir entendu les paroles de ceux qui l'ont atteint.

- Le Bouddha ? Comment peux-tu être sûr que le Bouddha est supérieur à tous puisque tu ne l'as jamais vu ni entendu ?

- Doutais-tu, *maharajah*, de l'immensité de l'Océan avant de l'avoir vu ?

- Non pas.

- Eh bien, c'est de la même façon que je ne doute pas de la sainteté du Bienheureux.

- Nagaséna, vous dites, je crois, que celui qui aurait fait le mal pendant toute sa vie, s'il vient à élever sa pensée vers le Bouddha au moment de sa mort peut renaître parmi les Dieux, alors que celui qui aurait tué un seul être vivant, connaîtrait l'enfer. C'est bien exact ? J'ai du mal à admettre cela.

- *Maharajah*, une petite pierre peut-elle flotter sans le secours d'un bateau ?

- Non, vénérable.

- Cent chariots de pierres placés sur un bateau peuvent-ils flotter ?

- Certainement.
- Le bateau, ce sont les bonnes actions.

Il était décidément impossible de le prendre en défaut. Ménandre regardait Nagaséna et les deux autres, derrière lui, impassibles comme des statues de pierre. Ils avaient éteint en eux toute passion, tout désir, toute sensualité. Comment était-ce possible ? Peut-on prétendre que la vie n'est que douleur ? Peut-on ne rien désirer Nagaséna pouvait-il avoir renoncé sans regret à tout ce qui fait le plaisir de l'existence, le luxe, la bonne nourriture, les femmes ?

- Vénérable, lui dit-il, d'où vient la différence entre l'homme passionné et l'homme sans passions ?
- La différence, c'est que le premier est attaché aux apparences et que le second en est détaché. L'un convoite, l'autre ne convoite pas.
- Mais, Nagaséna, tout homme, attaché ou détaché, convoite. Il désire, par exemple, manger de la bonne nourriture. Personne ne désire que ce qui est bon.
- L'homme passionné, *maharajah*, quand il mange, goûte la saveur de la nourriture et éprouve de la passion pour cette saveur. L'homme détaché de tout, goûte la même saveur mais n'en éprouve aucune passion.
- Tu es habile, vénérable Nagaséna, dit Ménandre, vaincu.

Il s'attendait à ce que le moine cherchât à l'attirer vers ses croyances, à le lui faire partager, à le convertir, comme d'autres moines, autrefois, avaient converti l'empereur Ashoka. Mais non : il respectait scrupuleusement son contrat, se contentant de répondre à toutes les questions qui lui étaient posées. Ménandre lui demanda :

- Toi-même, Vénérable, renaîtras-tu ?
- Si je conserve des attachements, je renaîtrai. Si je m'en débarrasse, non.
- Et moi ? Un homme qui est resté dans le monde peut-il atteindre le *Nirvana* ?
- Il le pourrait s'il avait réussi à se débarrasser de tous les attachements. Mais il est très difficile de s'affranchir de tout attachement tout en restant dans le monde, et c'est pourquoi nous autres moines, nous le quittons.

La conversation fut longue et se prolongea fort tard. Les serviteurs étaient venus depuis longtemps apporter des lampes et des flambeaux que le Roi et le bonze continuaient toujours leur entretien. C'est finalement Nagaséna qui se permit de faire remarquer qu'il était bien tard. Ménandre, sans s'en offusquer, leur fit servir à manger, puisqu'après tout ils pouvaient goûter la saveur de mets délicats sans en éprouver aucune passion. Il leur fit remettre aussi de beaux vêtements et ordonna à Sabbadotos de leur compter une grosse somme d'argent pour leur monastère. Puis il les remercia et leur donna congé.

Diodore compulsait les notes qu'il avait prises pendant l'entretien et il en fit un dialogue qu'il qualifia pompeusement de "socratique" ou de "platonicien". Bien plus tard, les Bouddhistes reprirent cette oeuvre, l'enjolivèrent, l'augmentèrent et la transformèrent profondément. Ils racontèrent que l'entretien s'était déroulé en présence d'une nuée de moines accompagnant Nagaséna et d'une foule de conseillers de Ménandre au premier rang desquels ses quatre ministres. Ils finirent même par déclarer que, non seulement l'un de ces ministres s'était converti, mais que le Roi lui-même, avait renoncé à son trône et avait embrassé la vie religieuse. En réalité, à la fin de l'entretien Ménandre avait dit exactement le contraire. Il avait déclaré à Nagaséna :

- De même qu'un lion, prisonnier d'une cage dorée, tend le cou vers l'extérieur, moi, de même, bien que demeurant dans le monde, j'aspire à la solitude. Mais je ne puis quitter le monde pour la vie religieuse car je reste entouré d'ennemis.

Personne ne sut jamais quel était le sentiment profond du Roi à l'égard de l'enseignement du Bouddha, mais cette déclaration finale qu'il avait faite, ainsi que les présents qu'avaient emportés

les moines et la protection qu'il ne cessa de donner aux *Arhats*, firent de lui, aux yeux des Bouddhistes, un "fidèle laïc".

Chapitre 16

LES CENDRES

Les années passèrent. Ménandre était maintenant un vieil homme très digne et très vénérable. Straton grandissait. Diodore, qui était un peu plus âgé que le Roi, transmettait au jeune prince la culture des Grecs dont Homère restait le fondement. Il lui avait également mis entre les mains la chronique du royaume indo-grec qu'il avait composée. Plus tard, devenu roi à son tour, Straton devait adresser une copie de cette oeuvre, sur parchemin de Pergame, au Roi d'Egypte, Ptolémée VII, ainsi qu'une copie du dialogue "platonicien" entre Ménandre et Nagaséna, afin que ces deux oeuvres figurent dans la prestigieuse Bibliothèque d'Alexandrie d'Egypte.

Straton n'avait pas encore douze ans quand Rudraséna, le gouverneur militaire de la région de Mathura, fit savoir au Roi que Pushyamitra avait repris Sakéta. Il fallut attendre environ un an de plus pour qu'il s'empare de l'ancienne capitale, Pataliputra. Sans doute l'usurpateur pensait-il qu'après vingt-cinq ans, ses capitulations peu glorieuses devant les "Yavanas" étaient oubliées, et qu'il pouvait maintenant, sans trop de honte, réapparaître dans le palais où Ménandre avait "régné" plus de quatre ans. On sut bientôt qu'il s'apprêtait à célébrer le "sacrifice du Cheval", un très ancien rite que les Indiens appelaient *Açvamédha* et dont Ménandre se fit expliquer le déroulement par Sudraka. Il apprit que le sacrifice du cheval était célébré très exceptionnellement par le roi à l'occasion d'une victoire particulièrement éclatante. La conquête d'une ville qui était à prendre depuis plusieurs années, constituait en effet, se dit-il en souriant, une éclatante victoire ! Quant au rituel du sacrifice, il était très étrange. Le cheval qui devait être sacrifié, la plus belle bête qu'on pût trouver, était mis en liberté pendant un an, et parfois même plus, ainsi qu'une centaine d'autres chevaux. Quatre cents jeunes guerriers les escortaient de loin, veillant à ce que le cheval de sacrifice ne soit attaqué par aucun adversaire, homme ou bête sauvage. Au bout d'un an, la victime était poussée vers le lieu du sacrifice. Celui-ci durait plusieurs jours, exigeait la participation de quatre brahmanes, des quatre épouses royales officielles et de leurs innombrables suivantes. Le rituel était compliqué et très sanglant : de nombreux animaux étaient immolés, en particulier des vaches stériles, le cheval lui-même était mis à mort par étouffement, dépecé, et son sang offert aux Dieux, et enfin les suivantes des épouses royales étaient livrées aux prêtres ! Diodore consulté dit qu'il avait entendu parler de ce rite. Il ajouta que le sacrifice du cheval avait sans doute été célébré jadis ailleurs qu'en Inde et il suggéra que le célèbre cheval de Troie en était peut-être bien un lointain souvenir.

Toujours par les informateurs de Rudraséna, Ménandre apprit que Pushyamitra avait confié le commandement des quatre cents jeunes cavaliers qui devaient, pendant un an, escorter le cheval de sacrifice, à son petit-fils Vasumitra, fils d'Agnimitra qui régnait à Vidisa. C'était donc ce jeune homme qui allait être chargé d'amener la victime sur le lieu du sacrifice solennel célébré par son grand-père pour rendre grâce aux Dieux de sa "victoire", à laquelle il allait ainsi se trouver associé. Rudraséna apprit bientôt que les soldats des postes d'observation installés sur les rives du Sambas et du Sindus, signalaient des mouvements inhabituels sur la rive opposée. Des cavaliers en armes passaient et repassaient de temps

en temps; ils n'avaient pas tenté, pour l'instant, de franchir le fleuve et de venir attaquer le camp permanent des Grecs au confluent des deux rivières. Ménandre prit l'avis de ses quatre ministres : il paraissait évident que ces mouvements de troupes étaient en relation avec le sacrifice du cheval. Comme c'était le fils du roi de Vidisa qui était à la tête des cavaliers chargés d'escorter la victime, il était possible, sinon probable, qu'il prenait une sorte de malin plaisir à venir narguer les "Yavanas". L'essentiel était que ceux-ci aient les nerfs suffisamment solides et gardent la tête suffisamment froide pour éviter les provocations éventuelles de l'adversaire et qu'ils adoptent une attitude strictement défensive. C'est la consigne qu'il leur fit transmettre par Rudraséna.

Il se dit pourtant que les risques de dérapage étaient bien réels et il finit par se persuader que sa présence sur place serait utile pour maintenir le calme et la paix sur ce fleuve-frontière qu'il avait lui-même fait fortifier. Tout le monde au Palais tenta de le dissuader de partir : ses médecins, ses ministres, la Reine, tous se relayèrent auprès de lui et lui répétèrent qu'à soixante-dix ans passés, il prenait un risque s'il décidait de faire un si long parcours sur des chemins difficiles. Le voyage serait épuisant et de plus, lui assurèrent-ils tous, inutile : la paix n'était nullement en danger. Rien n'y fit : Ménandre se souvenait du vieux roi Euthydème de Bactriane qui avait autrefois participé à une campagne autrement difficile jusqu'aux abords de pays des Sères. Et Euthydème était malade, alors que lui ne l'était pas. Comme Euthydème d'ailleurs, il se déplacerait en char et, pourquoi pas?, en litière s'il était vraiment trop fatigué. Il resta sourd aux supplications tant de Straton et d'Agathocleia que de son vieux maître Diodore, et il prit la route, accompagné de Pacoros, âgé lui-même alors de plus de soixante ans.

Il supporta fort bien le voyage, mais, quand il passa à Mathura, Rudraséna lui dit que les nouvelles du "front" étaient mauvaises. Vasumitra multipliait les provocations. Le cheval de sacrifice passait et repassait sur la rive opposée, suivi des cavaliers qui, manifestement, le poussaient vers la rive plutôt qu'ils ne l'en éloignaient. Une ou deux fois déjà, le cheval s'était jeté à l'eau et les hommes de Vasumitra s'étaient embarqués sur des radeaux et l'avaient ramené sur la berge. Ces radeaux dont ils étaient équipés ne manquaient pas d'inquiéter Hermaeos, le commandant grec du camp permanent, dans la mesure où ils prouvaient qu'un franchissement du fleuve, et donc une attaque du camp, étaient possibles à tout moment. Lui-même, à tout hasard, avait fait construire des radeaux et se tenait prêt pour une éventuelle contre-attaque. Selon Rudraséna, Hermaeos était très nerveux et cela confirma Ménandre dans l'idée qu'il avait bien fait d'entreprendre ce voyage. Pacoros lui-même en convint quand il apprit ce qui se passait sur le fleuve. Ils décidèrent donc de se rendre sur place immédiatement.

Quand, après avoir emprunté le chemin qui suivait le cours du Sombas, ils arrivèrent en vue du camp, le Roi réalisa au premier regard que l'irréparable avait dû être accompli. Hermaeos avait dû perdre son sang-froid et lancer une contre-attaque. En tout cas, le fleuve était couvert d'embarcations dont les occupants, de toute évidence, se battaient : c'est une véritable bataille fluviale qui était engagée et il était clair que c'étaient les Grecs qui étaient en déroute. Les radeaux indiens poussaient les leur qui dérivait et parfois se mettaient à tourner dans le courant. Les petits boucliers grecs avaient bien du mal à parer les coups des épées et des lances indiennes qui s'abattaient sur eux quand les embarcations étaient bord à bord. Quand elles s'éloignaient c'étaient les flèches qui faisaient des ravages : des hommes s'écroulaient, d'autres tombaient à l'eau... Les Indiens allaient débarquer et attaquer le camp ! Ménandre retrouva immédiatement ses réflexes de chef de guerre :

- J'espère au moins, dit-il à Pacoros et à Rudraséna, qu'Hermaeos n'a pas engagé toutes ses forces dans ce combat absurde et qu'il reste assez d'hommes pour défendre le camp !

Ils se précipitèrent vers la porte du camp, du côté opposé à la rive du fleuve. Les sentinelles de garde allaient leur en interdire l'accès quand ils reconnurent leur chef, Rudraséna.

- Vous avez devant vous votre roi Milinda, dit-il à ces hommes qui étaient des Indiens et son ministre Mankura. Où est Hermaeos, votre commandant ?

Un des hommes répondit en langue indienne :

- Il était à la tête de ceux qui sont allés combattre de l'autre côté, mais il paraît qu'il a été tué et

qu'ils ramènent son corps.

- Qui commande ici ?
- Eulaeos.

Et il désigna une des tours d'angle du camp. A l'intérieur, entre les tentes et les baraques, les soldats passaient en courant, leurs armes à la main, rejoignant le rempart. Ménandre fut en partie rassuré : le camp serait défendu. Le rempart était aménagé à la manière indienne : une palissade de troncs de palmiers, taillés en pointe, était plantée sur un remblai fait de briques de terre séchée et percé de meurtrières par lesquelles des flèches pouvaient être tirées. Aux angles se dressaient de hautes tours de bois. Ménandre vérifia que chaque meurtrière était bien occupée par un archer. Des hommes se tenaient au pied du remblai, prêts à y monter en cas d'assaut : manifestement tous attendaient des ordres. A l'extérieur, le bruit du combat fluvial paraissait se rapprocher.

Malgré les remontrances de Pacoros, Ménandre courut presque vers la tour d'angle que leur avait désignée la sentinelle et où devait se trouver l'homme qui allait diriger les opérations de défense du camp. Pacoros vit de loin le Roi monter l'échelle de bois qui donnait accès à la plateforme. Il était parvenu au sommet et allait poser le pied dans la tour, quand on vit sa silhouette vaciller : il s'effondra et vint s'écraser sur le sol. Pacoros poussa un cri et se précipita; il retourna le corps : une flèche avait transpercé le cou de part en part. Le sang rougissait déjà la tunique blanche sous les lanières de cuir de la cuirasse. Pacoros, de la main gauche, tira la flèche en retenant, de la droite, la pointe de fer qui lui resta entre les doigts. Ménandre respirait encore. Il essaya de dire un mot mais seul un gros filet de sang lui sortit de la bouche. Des yeux il désigna à Pacoros le sommet de la tour.

*

Une heure plus tard, Pacoros entra dans la tente où Rudraséna avait fait transporter le Roi. Celui-ci était étendu sur un lit de camp. Il interrogea Pacoros du regard :

- Repose-toi, lui dit son vieux compagnon d'armes. L'attaque est repoussée. Ils ont retraversé le fleuve.

Ménandre ferma les yeux. Un pansement sommaire lui entourait le cou. Il n'y avait pas de médecin dans ce camp et qu'aurait-il pu faire ? Pacoros regarda longuement le visage déformé par la souffrance puis il posa la main sur le front brûlant du blessé. Alors il sortit précipitamment, les yeux rougis par les larmes. Rudraséna le rejoignit :

- Je vais tout de suite faire prévenir la Reine, dit-il. Qu'en penses-tu ?

Pacoros lui fit signe qu'il était d'accord. Rudraséna donna un ordre bref et un messenger partit immédiatement pour Sagala.

Ménandre mourut le lendemain matin.

*

Dans les jours qui suivirent arrivèrent Démétrios, Antiochos, Sabbadotos, puis Antimaque et Zoïle, tous les stratèges, tous les satrapes... Enfin parut à la porte du camp la longue silhouette que, près de quinze ans plus tôt, les soldats assemblés avaient vue ceindre le front de Ménandre du diadème royal. Agathocleia, qui avait été proclamée régente du royaume jusqu'à la majorité de Straton, tenait son fils par la main. Passant entre deux rangées d'hommes en armes, le reine et le jeune prince se dirigèrent vers la tente où, sur un lit de parade, était étendu le corps du Roi que Pacoros avait fait enduire de baumes et d'aromates. Agathocleia, tenant toujours Straton par la main, s'approcha du cadavre de son mari. On la vit alors sortir des ciseaux de son sein et, à la manière des héroïnes homériques, se couper plusieurs mèches de cheveux qu'elle jeta sur le corps. Puis elle prit la tête de Ménandre entre ses mains et on l'entendit réciter le *thrène* d'Andromaque dans *l'Iliade* :

*O mon époux, ainsi tu as quitté la vie,
Me laissant veuve en ton palais... Bien jeune encore,
Hélas, est le beau fils que nous avons conçu,
Malheureuse... Et j'ai peur, grand peur pour notre ville,
Puisqu'il est mort son défenseur qui protégeait
Ses épouses chéries et ses petits enfants...*

Agathocleia aurait voulu pour son mari des obsèques "homériques". Pour un peu, elle aurait demandé qu'on immolât quelques prisonniers ennemis, comme le fait Achille aux funérailles de Patrocle. Elle aurait voulu des jeux funèbres, des compétitions de javelot, des courses de chars... Pacoros se borna à faire édifier, au bord du fleuve, un bûcher aussi haut que celui d'Hector, et le lendemain, dans un silence impressionnant, quatre soldats portèrent le corps du Roi et le hissèrent au sommet du bûcher. Toutes les gorges étaient nouées par l'émotion. Pacoros s'efforçait de retenir ses larmes, mais Sabbadotos pleurait comme un enfant, sans chercher à cacher sa douleur. Agathocleia fut très digne : elle serrait contre elle son fils qui poussait des petits gémissements, comme une bête blessée. Puis, sans trembler, elle saisit la torche de résine qu'on lui tendait, s'approcha du bûcher et y mit le feu. Alors commença un long défilé : tous s'approchèrent, versèrent dans les flammes une coupe de vin et y jetèrent une poignée d'encens. Mais la chaleur devint si intense qu'il fallut s'écarter. L'air tremblait et le paysage de la plaine indienne en était déformé. Le fleuve roulait des eaux boueuses. Sur la rive opposée, un troupeau de chevaux passa au galop, suivi d'une foule de cavaliers, mais ils s'éloignèrent vite du fleuve et disparurent sur l'horizon.

C'est seulement tard le soir qu'on put recueillir les cendres et les fragments d'ossements que, pour imiter jusqu'au bout Andromaque, Agathocleia fit placer dans un coffret d'or qu'elle avait apporté de Sagala. Son intention était de le déposer dans un magnifique mausolée qu'elle voulait faire édifier dans la capitale. Peut-être même songeait-elle à faire rendre un culte au héros, comme à un Dieu, ainsi qu'on le faisait pour Alexandre le Grand. Un long cortège se mit donc en route. En tête s'avancait le char, tiré par quatre chevaux et escorté de cavaliers en armes, qui portait les cendres de Ménandre. Derrière venait le char de la Reine, puis ceux de tous les dignitaires. Le long cortège passa à Mathura puis prit le grand chemin du Pandjab. Dans toutes les villes, dans tous les villages, sur le bord de toutes les routes, une foule silencieuse était massée. Bouddhistes et Brahmanistes, Indiens de toutes "couleurs" et de toutes conditions, regardaient, muets, passer les restes du roi *Chakravartin*, le premier, depuis Ashoka, qui eût eu le privilège de prendre comme emblème la roue solaire. Quant aux Grecs, ils saluaient en lui le plus glorieux des successeurs d'Alexandre.

A Sagala, le coffret contenant les cendres fut provisoirement déposé au centre d'une des cours du palais, sous la garde de soldats en armes. Agathocleia convoqua Clopas et lui demanda de dessiner un projet de mausolée. Mais Sudraka vint dire à la Reine que, dans la tradition indienne, les cendres des Rois *Chakravartin* devaient être placés dans un stupa comme ceux qui avaient été édifiés pour conserver les restes du Bouddha Çakyamouni, et les Indiens de la capitale envoyèrent à

leur tour une délégation pour présenter la même requête. Agathocleia fut tentée de hausser les épaules : elle était la veuve d'un Grec, pas d'un Indien. Pourtant Nagaséna lui-même vint dire que le "*maharajah Milinda*" avait fait aux monastères des dons qui suffisaient à faire de lui un membre de la *Sangha* bouddhique.

Bientôt on vit se présenter au Palais une délégation des Indiens de Taxila qui, eux aussi, voulaient ensevelir dans un stupa élevé chez eux les cendres du Roi. Ils faisaient valoir qu'ils étaient d'une ville plus importante que Sagala et qui avait été la véritable capitale de l'Inde sous Apollodote et Démétrios. Puis, dans les semaines qui suivirent, ce furent toutes les villes du royaume qui vinrent à leur tour supplier la Reine de leur attribuer les cendres de Ménandre. Toutes avaient des droits à faire valoir, Mathura la sainte, en premier lieu, mais aussi Peucéla qui possédait déjà plusieurs stupas que Ménandre avait autrefois fait restaurer, mais aussi Bucéphala, Nicaea, Iomousa, Nagara-Dionysopolis, Patala-Démétrias, Barygaza... Toutes voulaient les cendres. Un jour même, arriva Vijayamitra qui les demanda aussi.

Agathocleia réunit les quatre ministres de Ménandre qu'elle s'était empressée de confirmer dans leurs fonctions, mais aussi les deux vice-Rois, Antimaque et Zoïle, ainsi que le fidèle Diodore. Tous lui dirent que, sous aucun prétexte, elle ne devait opposer à ces requêtes un refus méprisant. Elle inaugurerait ainsi sa régence sous les plus fâcheux auspices aux yeux de ses sujets indiens, de loin les plus nombreux. Mais à quelle ville attribuer les cendres et le privilège d'édifier le stupa qui les abriterait ? Comment en désigner une sans mécontenter les autres ? Sudraka, Nagaséna et Vijayamitra consultés répondirent tous qu'une semblable dispute s'était produite après le *parinirvana* du Bienheureux, dont toutes les villes de l'Inde réclamaient également les reliques. Finalement la décision avait alors été prise de les partager en parts égales et d'attribuer une part à chacune des villes.

Agathocleia haussa de nouveau les épaules. Elle voulait rejeter cette suggestion qu'elle jugeait absurde et, de plus, impie, et revenir à son projet de mausolée qu'elle voyait, pour sa part, sous l'aspect d'un grand temple corinthien. Tous, Grecs et Indiens la supplièrent de ne pas commettre une telle erreur. Elle devait comprendre qu'elle régnait sur l'Inde, non sur la Grèce ni même sur la Bactriane, et qu'elle devait faire des concessions à ses sujets indiens, comme, au même moment, les princes et les princesses lagides en faisaient à leurs sujets égyptiens. Le partage des cendres était le seul moyen d'éviter la discorde entre les villes et de maintenir, pour elle-même et ensuite pour son fils, la cohésion d'un royaume que Ménandre avait su construire et unifier.

La Reine, finalement, se laissa convaincre, de même que les délégués des villes. Vingt urnes funéraires partirent aux quatre coins du royaume où elles furent placées dans vingt stupas. Certains furent ornés de balustrades sculptées, en particulier celui de Sagala. Pour ce dernier, Clopas reçut commande de motifs qui, sur les instructions de la Reine, devaient rappeler à tous que Ménandre avait su faire régner la paix et la justice, ainsi que la concorde entre tous ses sujets.

*

Un jour, plusieurs années plus tard, la régente et le prince son fils vinrent au stupa. Le lendemain était un grand jour pour Straton : il devait être proclamé Roi devant toute l'armée assemblée, puis sacré à la manière indienne comme l'avait été autrefois son père.

Agathocleia paraissait maintenant toute menue et fragile à côté de ce grand jeune homme dont Polyclète, Praxitèle ou Myron auraient sans doute aimé sculpter le corps athlétique. Tous deux

montèrent les marches qui menaient au monument et s'arrêtèrent devant un des toranas dont les montants étaient ornés des sculptures de Clupas. La Régente désigna à son fils un des médaillons : il représentait deux femmes, assises l'une en face de l'autre et qui paraissaient être en train d'échanger des cadeaux. A leurs vêtements, leurs parures, comme aux traits extrêmement délicats de leurs visages, on comprend que l'une d'elles était grecque et l'autre indienne.

Agathocleia avait gouverné l'Inde au nom de son fils pendant plusieurs années. Elle avait beaucoup changé, beaucoup appris. Dès le lendemain, c'était Straton qui allait exercer les responsabilités du pouvoir et elle était soucieuse qu'il en fit bon usage.

- Vois-tu cette sculpture ? lui dit-elle. Elle signifie que la Grèce et l'Inde ont beaucoup de richesses à mettre en commun. L'union de nos deux peuples et de leurs deux cultures, est l'oeuvre la plus glorieuse qu'ait accomplie ton père. C'est d'elle que l'Histoire se souviendra. Toi-même, n'oublie jamais cette grande leçon.

Tous deux pénétrèrent à l'intérieur de l'enceinte que délimitait la haute balustrade de pierre ornée des bas-reliefs qui racontaient la vie du héros. Ils firent le tour du stupa puis, à la manière indienne, joignirent les mains et s'inclinèrent.

Après quoi ils s'éloignèrent du monument, rejoignirent leurs chars et rentrèrent au palais où les attendaient leurs invités.

FIN

REPERES CHRONOLOGIQUES

Les épisodes de ce récit se situent au second siècle avant notre ère. On peut dater de -189 (année de la victoire des Romains sur les Séleucides à Magnésie-du-Sipyle) la mort du roi Euthydème de Bactriane. C'est peut-être en -176 (mais cette date est très controversée) que le dernier roi indien de la dynastie Maurya fut assassiné par Pushyamitra, fondateur de la dynastie Sunga. C'est donc peu après qu'a dû commencer la conquête de l'Inde par Démétrios, Apollodote et Ménandre.

L'intrusion d'Eucratidès en Bactriane se place en -168. C'est par conséquent sans doute vers cette date que s'est faite l'évacuation par les Grecs de Pataliputra, capitale de l'Inde antique. Les événements de Judée sont de -166/-165, et la mort d'Antiochos Epiphane de -164. Quant à Eucratidès, c'est en -159 qu'il mourut assassiné. Ménandre et Pushyamitra ont dû disparaître à peu près au même moment, entre -150 et -145. Ménandre pouvait avoir alors 70 ou 75 ans.

Les Grecs se maintinrent en Inde un siècle de plus. Morcelés, en lutte les uns contre les autres, les derniers royaumes indo-grecs disparurent bien avant l'ère chrétienne, submergés par les invasions scythes. Mais l'"art gréco-bouddhique" était déjà sur le point de partir à la conquête du monde.

